

A mon amie M...

LA DOUBLE AMBIGUÏTE

*J'écoute avidement tes paroles dans l'ombre...
Je goûte les langueurs et les parfums du lit
Et la complicité des ténèbres, où sombre
La Pléiade d'argent que Sélanna pâlit.*

*Tu souris, déployant ta chevelure blonde,
Et le sommeil répand des pétales d'azur...
La musique s'éteint... La nuit glisse sur l'onde
Harmonieusement, ainsi qu'un cygne obscur...*

*Ma bouche a possédé ta bouche féminine
Et mon être a frémi sous tes baisers d'amant,
Car je suis l'Être Double, et mon âme androgyne
Adore en toi la vierge et le prince charmant.*

Paule Riversdale : Echos et Reflets.

Mytilène, fille de Pélops et d'Hippodaméia, fut, dès son enfance, tourmentée par la divine inquiétude. Car dans ses veines brûlait le sang des Immortels. Elle reçut d'Hippodaméia le sceau mystérieux de la Beauté. Lorsqu'elle grandit, plus tendre qu'une rose, sa mère pleura de la voir si gracieuse et si délicate.

Mytilène aimait à errer seule sur la grève, les cheveux flottants au vent comme une écume d'or. Ses membres, plus déliés que les algues, ondoyaient. De ses yeux coulait un regard fugace. Elle était toujours vêtue de vert céruléen ou de bleu verdi. Ses yeux, d'une couleur violette, ressemblaient à la pourpre des roches sous les vagues. Son fluide sourire frémissait au gré du soleil et des nuages.

Hippodaméia, lasse de souvenirs et désespérée de la mort de son fils Khryssippos que ses frères avaient tué, se pendit à un olivier au beau feuillage.

Elle périt de cette façon, alors que les seins adolescents de Mytilène commençaient à fleurir, ainsi que de tièdes coraux.

Un oracle ordonna à Pélops de l'ensevelir dans la ville d'Olympie, où un temple lui fut érigé. Mais Hippodaméia, élevée au rang des Déesses, ne permettait qu'aux femmes de s'agenouiller devant son chaste autel. Car, mortelle, elle avait trop souffert de la férocité sanglante des hommes, de leurs guerres et de leurs haines. Son pacifique sanctuaire était un jardin, où les aloès et les acanthes mêlaient leurs frissons. Souvent, les femmes qui l'adoraient s'en retournaient par couples, la main de l'une posée sur l'épaule de l'autre, dans un geste de protection tendre. Et, souvent, elles s'attardaient ensemble parmi les lauriers roses...

Mytilène, privée de sa mère, s'abandonna sans contrainte à la liberté de ses songes. Elle cessa de tisser la trame où les perles de

différentes couleurs traçaient un paysage sous-marin. Elle cessa de raviver laborieusement les cendres ardentes de l'âtre.

Depuis l'aurore jusqu'au soir, elle s'égarait au bord de la mer. Elle enlevait ses sandales d'argent, et ses pieds nus se réjouissaient à la douceur du sable déployé. Le vent dénouait le filet d'aigues-marines qui retenait ses cheveux. La mer, plus changeante que l'arc-en-ciel, plus brillante que les jardins, l'attirait et l'enchantait. Parfois, elle sanglotait, comme les vierges inconsciemment amoureuses. Et, pareille à ceux-là que dévore la fièvre, elle ouvrait sa tunique et, plongeant dans l'eau ses mains altérées, elle faisait pleuvoir sur sa poitrine les gouttes fraîches...

O Méditerranée ! Vagues noires, plaques de malachite au milieu de l'énorme saphir, mouettes, voiles orangées, suavités de la lune, feux rouges que reflète la baie, roches bleues par le soir, algues violettes !

Mytilène donna son nom harmonieux à la ville qui dominait la grève où elle s'égarait, éprise de la mer.

Elle légua aux femmes de l'ardente Cité son désir d'espace, son élan farouche vers la Beauté Absolue. C'est pourquoi les vierges de Mytilène errent, le soir, les bras unis, et c'est pourquoi, plongeant dans l'eau leurs mains altérées, elles en répandent sur leur poitrine les gouttes fraîches. C'est pourquoi aussi elles échangent des baisers amers comme l'écume et indécis comme l'embrun...

L'Être double

I

L'Amarre déliée

Till death have broken
Sweet life's love-token,
Till all be spoken
That shall be said,
What dost thou praying,
O soul, and playing
With song and saying,
Things flown and fled,
For this we know not
That fresh springs flow not
And fresh griefs grow not
When men are dead ;
When strange years cover
Lover and lover,
And joys are over
And tears are shed.

SWINBURNE : *Poems and Ballads, f.s. Anima Anceps.*

Jusqu'à ce que la mort ait brisé
Le gage d'amour de la douce existence,
Jusqu'à ce que tout soit prononcé
De ce qui doit être dit,
Que fais-tu là en prières,
Ame, et traduisant par la musique
Du chant et de la parole
Les choses disparues et enfuies ?
Car nous ignorons
Si des fontaines ne jaillissent point,
Et si des douleurs nouvelles n'éclosent point,
Lorsque les hommes sont trépassés,
Lorsque les années étrangères couvrent
Amante et amant,
Lorsque les joies sont évanouies
Et les larmes versées.

L'incertitude un peu douloureuse qui plane sur le plus banal voyage enserrait Géraldine de Vauriel. Toujours, elle redoutait ces acheminements vers l'Inconnu. Elle regrettait les heures familières devant le foyer cordial. Elle aimait l'intimité des chambres sans mystère où l'on peut errer avec assurance dans les ténèbres. Les lointains l'épouvantaient vaguement.

Le marquis et la marquise de Vauriel venaient d'acquérir, afin de passer les plus beaux soirs de l'été sur la Tamise, un house-boat¹ poétique à souhait. Le house-boat, maison errante, barque aventureuse que dirige le Caprice, amarrée selon le hasard charmant du site et de l'heure...

Pendant le trajet de la maison à la gare, la jeune femme resta isolée dans une rêverie sombre et imprécise comme un pressentiment. Son cœur se serrait de l'hésitant effroi qu'on éprouve aux tournants difficiles et dangereux. Elle baissa mélancoliquement ses yeux d'un vert cendré comme les frondaisons des oliviers corses. Il se dégagait d'elle une impression de feuillages, quelque chose de paisible et de mouvant tout à la fois. Ses cheveux aux bruns roux reflétaient les magnificences des arbres d'automne. Elle avait la flexibilité des saules et les hanches ployantes d'une Hamadryade inclinée. La vie de cette jeune femme plus banalement grise que l'hiver sur une ville sans beauté, n'avait jamais été éclairée d'amitié ni d'amour. A dix-huit ans, elle était âprement recherchée par les habitués coureurs de dot, dont l'insignifiance n'a d'égale que la cupidité. Raoul de Vauriel ne se distinguait de cette foule anonyme que par sa prestance puissante et lourde de belluaire romain.

Elle avait préféré en lui une sincérité apparente et une exubérance irréfléchie et facile qui tenait plutôt de la bonhomie que de la bonté. Il lui avait fait une cour très vive et paraissait avoir pour elle une admiration sans bornes, bien justifiée par le charme de blancheur qui émanait de la jeune fille. Par la porte d'or large ouverte, le mari de Géraldine entra dans l'apothéose mondaine et politique. L'inévitable vanité masculine le persuada que, seuls, ses rares mérites lui avaient glorieusement conquis ses splendeurs tant enviées. Il oublia sans peine l'ombre modeste du médiocre château de Bretagne qui avait attristé son adolescence.

Relevant les yeux, Géraldine le contempla, appesanti par un demi-sommeil, la mâchoire plus bestiale encore dans l'abandon du visage sous un regard familier. Il y eut, au fond des prunelles de Mme de Vauriel, le mépris inavoué de toute femme pour le parasite mâle, mari ou amant. Elle ne laissait cependant jamais échapper une parole qui pût révéler ce dédain passif. Ses lèvres avaient le pli résigné des silences ininterrompus. Le train partit... Géraldine de Vauriel, en voyant se dissiper, dans la nuit, des paysages nocturnes aux arbres désolés, s'inquiétait inconsciemment du Futur.

« Il y a, pensait-elle, quelque chose de trouble et de fatal dans le plus insignifiant départ. »

¹ Petit yacht de rivière, sans moteur et sans voiles, et que remorque un petit bateau à vapeur.

II

VERTS ANGLAIS

What's in the brain that ink may character
Which hath not figured to thee my true spirit ?
What's new to speak, what new to register,
That may express my love or thy dear merit ?
Nothing, sweet boy ; but yet, like prayers divine,
I must each day say o'er the very same,
Counting no old thing old, thou mine, I thine,
Even as when first I hallow'd thy fair name.
So that eternal love in love's fresh case
Weights not the dust and injury of age,
Nor gives to necessary wrinkles place,
But makes antiquity for aye his page,
Finding the first conceit of love then bred
Where time and outward form would show it dead.

SHAPESPEARE: *Sonnets*, CVIII.

Y a-t-il une chose conçue par le cerveau ou retracée par l'encre
Qui ne t'ait figuré mon esprit véritable ?
Y a-t-il une chose nouvelle à dire et nouvelle à fixer par l'écriture
Qui ne t'ait déjà exprimé mon amour et ton cher mérite ?
... Il n'y en a point, doux adolescent, et pourtant, comme des
[prières divines,
Je dois chaque jour redire les mêmes [paroles],
Sans considérer comme vieille cette vieille vérité, que tu es à
moi, que je suis à toi,
Ainsi qu'au jour où je consacrai pour la première fois ton beau
[nom,
Afin que l'amour éternel dans l'amour renouvelé
Ne pèse point la poussière ni le ravage de la vieillesse
Et n'accorde point de place aux rides nécessaires,
Mais fasse plutôt du temps son page,
Voyant un nouveau-né dans la première conception de l'amour,
Là où le temps et une apparence extérieure la proclament
[morte.

Le ruissellement d'or d'un après-midi sur la Tamise... Des saules
penchants dont la chevelure de Loreley traîne avec mélancolie...
De ces algues qui étreignent l'imprudent nageur, qui l'enlacent
et l'étouffent au fond sablé du fleuve... Des berges de ce vert
particulier à l'Angleterre, de ce vert inexprimable de pluie et de
fraîcheur... Sur la rive, des maisons parfumées de roses
grimpantes, et dont les murs disparaissent sous un fouillis de
clématites.... Parmi les roseaux, des irisements de libellules, et, à
l'ombre des branches inclinées jusque sur l'eau, des barques

arrêtées dans un bercement de sommeil... Des punts², godillés par de jeunes filles blondes penchées en des attitudes japonaises, glissaient sur la moire de la rivière. Des house-boats s'alignaient au repos, enguirlandés de tout l'arc-en-ciel des fleurs et couronnés d'une fumée bleuâtre.

Mme de Vauriel contemplait avec indolence ce paysage si différent du pittoresque français. La paix du climat, la cordialité des *homes* s'imposaient à ses nerfs. Elle devinait une existence déroulée avec la quiétude des ondes tranquilles, parmi le mystère des brumes, la lumière de la rosée et de la pluie, sous des nuages subtils et des cieux infiniment nuancés.

Ses yeux vagues se précisèrent en un regard, attirés par la clarté d'une robe blanche. Un punt s'insinuait à travers les roseaux, paresseusement dirigé par une jeune fille délicate comme une anémone. Géraldine reconnut Lady Gwladys Collingwood. Auprès de cette fragilité plus blonde qu'un halo de lune boréale, s'alourdissait sa mère, la duchesse d'Eastbourne, rose trémière trop épanouie. La maternité et les enfantements, mortels ennemis de la beauté féminine, avaient déformé ces hanches et cette poitrine qui furent autrefois d'une splendeur hellénique. Son fils, Lord Cliffmere, étaient alangui à ses côtés. Il affectait ces nonchalances de favorite persane. Presque aussi blond et frêle que Lady Gwladys, Cliffmere avait acquis, par ses danses à la Loïe Fuller et ses *private theatricals*, où il jouait toujours les héroïnes, une peu enviable célébrité. Sur une scène construite pour lui dans son château de l'île de Man, le jeune homme évoluait en des poses plastiques, affublé de voiles multicolores, de rivières et de pendentifs, plus endiamanté et plus emperlé qu'une opulente demi-mondaine. Des secrétaires aux souplesses énigmatiques succédaient auprès de ce grand seigneur étrange à des factotums hindous ou chinois. Des valets de chambre suisses remplaçaient des tziganes fuyant les restaurants de nuit. Des vendeurs arrachés aux magasins de la rue de la Paix, portant aux doigts et à la cravate les bijoux de leurs anciens patrons, supplantaient les transfuges des postes et télégraphes.

Lord Cliffmere, lassé par les insistances de sa mère, avait donné son nom à une jeune file d'une grâce irréaliste. Cette étrange union n'avait été qu'une signature de contrat. Le simulacre même du mariage pesait à cet éphèbe réfractaire au charme féminin, qui, dès la cérémonie endurée, délaissa ouvertement sa délicate jeune femme.

« Oh ! dearest ! »

La voix suraiguë de la duchesse d'Eastbourne et la voix assourdie de Gwladys se confondirent dans cette exclamation.

« So glad to see you, chère madame, » traîna la voix lente de Cliffmere, très fier de son accent français, et qui se plaisait à mêler les deux langues en un charabia fort distingué.

Mme de Vauriel accepta machinalement une invitation à déjeuner. Cliffmere, caressant une étrange cravate Liberty aux

² Sorte de canots à bords plats, manœuvrés au moyen d'une perche à l'arrière du bateau.

flous de pastel, lui donna, devant un miroir imaginaire, le coup de doigt expérimenté de Célimène. Enfin, les voix banales se turent, ce fut un éloignement de nuances et de frissons d'étoffes, et Géraldine, délivrée, retrouva la paix du silence et du couchant.

La terre, devant le martyr du soleil, pleurait dans ses cheveux d'ombre, comme Marie de Magdala. Le ciel semblait un calvaire parsemé de larges fleurs rouges...

La gravité du soir solennisait l'âme de Géraldine. La jeune femme écoutait sourdre en elle le sanglot de son âme inapaisée. Elle comprit que la vie n'avait point tenu sa promesse, éternellement renouvelée à toute adolescence. Quelque chose ou quelqu'un lui avait fait défaut.

En face du soir elle songea à l'amour. Ce fut en elle un étonnement déçu. Jamais son cœur mystérieux ne s'était enfiévré à l'approche de Raoul. Jamais elle n'avait frémi quand le souffle de M. de Vauriel soulevait les cheveux dénoués. Elle évoqua l'image des autres hommes. Ils ne lui inspiraient ni mépris ni haine, mais une indifférence ennuyée. Tous, ils se ressemblaient. Ils avaient parfois de l'esprit. Mais l'esprit fatigué, ainsi qu'un bazar bariolé de couleurs voyantes. Elle se souvint de l'empressement des épouseurs autour de sa richesse. Elle ressuscita ces quémandeurs serviles que l'échange des anneaux transforme en despotes. Et une nausée lui souleva le cœur. « L'Homme, parasite ou bourreau, était-il donc le séducteur irrésistible ? Le plat adultère, vulgarisé jusqu'à l'écœurement par les romans et les drames, était-il donc l'inévitable destinée féminine ? Non, les hypocrisies et les brutalités que les poètes ont faussement glorifiées du nom d'amour ne seraient point son partage misérable.

« Le mari a été ma première déception, sourit-elle, l'amant serait une déception plus pitoyable encore. »

La soif d'infini qui la tourmentait ressemblait à l'ardeur mystique des jeunes moniales. Elle rêva d'une tendresse plus inconnue que l'autre versant de la mort. Et son rêve ne se précisa point. Elle entrevit obscurément une passion très pure, telle une flamme blanche. Elle devina des baisers plus légers que des parfums, des caresses irréelles sans ombre et sans empreinte...

Les yeux de la jeune femme erraient, comme s'ils cherchaient un visage attendu. Le soleil avait sombré... Quelques nuages glissaient sur l'azur verdi, pareils à des flamants roses sur un lac égyptien.

III

La première Pierre

To-morrow and to-morrow and to-morrow,
Creeps in this petty pace from day to day
To the last syllable of recorded time
And all our yesterdays have lighted fools
The way to dusty death. Out, out brief candle !
Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage
And then is heard no more; it is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing.

SHAKESPEARE: *Macbeth*, v, 5.

Demain et demain et demain
Rampant avec cette lenteur mesquine de jour en jour
Jusqu'à la dernière syllabe du temps enregistré,
Et tous nos hiers ont éclairé pour les sols
Le chemin de la mort poussiéreuse. Eteins-toi, éteins-toi,
[torche brève !
La vie n'est qu'une ombre mouvante, une piètre actrice
Qui, durant son heure, parade et s'agite sur la scène,
Et puis que l'on n'entend plus ; c'est un conte
Balbutié par un idiot, [un conte] plein de bruit et de fureur,
Ne signifiant rien.

Ainsi que beaucoup de gens bien nés, (selon l'expression consacrée par les petites bourgeoises des petites provinces), Raoul avait l'âme d'un parvenu. Il s'indigna de l'imperturbable indifférence avec laquelle Géraldine accueillait les avances de la duchesse d'Eastbourne. Ses vains reproches tombèrent dru sur le dédain de la jeune femme, tels des grêlons frappant un bouclier d'or. Raoul enfin s'exaspéra jusqu'à lui demander la cause de cette passive hostilité.

« Tu connais, mieux que moi, le vulgaire scandale du second mariage de la duchesse d'Eastbourne, répondit-elle.

– Je ne m'en souviens plus, grommela Raoul.

– Tu n'y perds pas grand'chose, l'histoire est fort sottée. Je ne comprends pas pourquoi les femmes trahissent leur mari : l'adultère est si bête ! Mais je te raconterai de nouveau ce roman de pâtissière sensible. La duchesse d'Eastbourne avait épousé, il y a douze ans, Lord Gwynne, qui rapportait de ses voyages en Orient quelques notions précises sur la vigilance à l'égard des femmes en général et de la sienne en particulier. Ce fut un tour de force de le tromper, comme le fit victorieusement Lady Gwynne. Son intrigue avec Eastbourne fut une rivalité de ruses, un duel de stratagèmes et de fourberies. Enfin, la passion

des amoureux s'étant exaspérée jusqu'au défi des lois sociales, ils s'enfuirent... Tandis que le mari attendait devant l'entrée principale d'un grand magasin à multiples issues, la femme rejoignait son amant à une autre porte et partait avec lui pour de lointains caravansérails.

« Quant à Gwladys, cette fleur des bois délicate et blanche, elle s'épanouit sur les champs de courses plus volontiers que partout ailleurs. Le peu de temps qu'elle dérobe aux écuries, elle le passe dans les country-houses où le bridge et le poker sont la plus importante et presque l'unique distraction. On raconte même que ses pertes de jeu l'obligèrent plusieurs fois à presser d'une demande peu romanesque ses fiancés en perspective. Tout cela, tu en conviendras, est un peu étrange de la part d'une jeune fille. Quant à Cliffmere, je n'insiste pas sur ses mœurs trop commentées par l'ancien et le nouveau monde. »

Raoul haussa les épaules, à la mode des maris modernes. La fumée de sa cigarette montait vers le ciel du soir, légère comme un rêve d'opium.

IV

Dents aiguïées

LV

Oh, plagued no more with Human or Divine,
To-morrow's tangle to itself resign,
And lose your fingers in the tresses of
The Cypress-slender Minister of Wine.

LVI

Waste not your Hour, nor in the vain pursuit
Of This or That endeavour and dispute ;
Better be merry with the fruitful Grape
Than sadden after none, or bitter, Fruit.

LVII

You know, my Friends, how bravely in my House
For a new Marriage I did make Carouse :
Divorced old barren Reason from my bed,
And took the Daughter of the Vine to spouse.

LVIII

For "IS" and "IS-NOT" though with Rub and Line
And "UP-AND-DOWN" by Logic I define,
Of all that one should care to fathom, I
Was never deep in anything but – Wine.

LIX

Ah, but my Computations, People say,
Have squared the Year to human compass, eh ?
If so, by striking from the Calendar
Unborn to-morrow, and dead yesterday.

LX

And lately, by the Tavern Door agape,
Came shining through the Dusk an Angel shape
Bearing a vessel on his shoulder ; and
He bid me taste of it ; and 'twas – The Grape !

**OMAR KHAYYAM,
Trad. EDWARD FITZGERALD.**

Oh! sans plus vous tourmenter de l'Humain ni du Divin,
Abandonnez au Lendemain ses fils enchevêtrés,
Et laissez vos doigts s'égarer dans les tresses de
La Verseuse de Vin, svelte comme un cyprès.

Ne perdez point votre Heure, – et, dans la vaine poursuite

De Ceci ou de Cela, ne luttez ni ne vous disputez ;
Mieux vaut se réjouir de la Grappe lourde de fruits
Que de s'attrister pour un Fruit non-existant ou amer.

Vous savez, mes Amis, de quelle somptueuse manière, dans ma
[Maison,
J'ai célébré le Festin d'un nouveau Mariage,
Car j'ai chassé de mon lit la Raison stérile
Et pris pour épouse la Fille de la Vigne.

Quoique j'aie défini par la Logique, avec la Règle et la Ligne,
Ce qui Est et Ce Qui N'est Pas et le Flux et le Reflux,
De tout ce qui doit être sondé
Je n'ai jamais exploré profondément que le Vin.

Et pourtant mes Calculs, à ce que dit le Peuple,
Ont réduit l'Année aux proportions d'un compas humain,
[n'est-ce pas ?
– Si cela est vrai, c'est en rayant du Calendrier
Le Lendemain à peine conçu et l'Hier mort.

Et dernièrement, par la porte entr'ouverte de la Taverne,
Une forme angélique resplendit à travers le crépuscule
Portant sur son épaule une Amphore et
Elle m'ordonna d'en goûter, et c'était le Jus du Raisin !

Des églantines fraîchement cueillies dans les sentiers rustiques
se meurtrissaient sur la table de la duchesse d'Eastbourne. Le
bavardage d'une vingtaine de convives agitait l'air d'un
bourdonnement de ruche irritée.
Géraldine admirait en silence de vieilles broderies chinoises, où
le dragon qui garde le soleil ainsi qu'un trésor impérial,
prolongeait sa veille éternelle. Les écailles dorées du monstre
divin luisaient aux rayons de midi entrant par la fenêtre.
La jeune femme éprouvait un trouble bizarre, qui ressemblait un
peu à l'effroi vaguement perçu par les femmes congolaises,
lorsque, à travers les lataniers, s'aiguise un regard de lionne
tapie... La mystérieuse inquiétude s'accrut... Madame de Vauriel
leva la tête... Un regard de fauve, où flambait une cruelle
convoitise, s'attachait en effet sur elle...
Une jeune fille d'une souplesse inquiétante l'observait
ardemment. Les lourdes paupières orientales n'alanguissaient
point cette flamme des prunelles implacables.
Les cheveux, d'une paradoxale rudesse de crinière, découvraient
un front perfide. Ce front de ruse et d'énigme dominait le visage
alourdi par une mâchoire presque bestiale à force de sensualité.
Les lèvres violentes semblaient moins aptes au baiser qu'à la
morsure. Un charme redoutable émanait de cet être félin. Ses
ongles aigus devaient imposer leur emprise, comme des griffes.
Les yeux jaunes éteignirent prudemment leur lueur, lorsqu'ils se
croisèrent avec les yeux de Géraldine.

La jeune femme se taisait pour entendre, à travers le murmure diffus des conversations, le son de cette voix étrangère. Quelques syllabes, traînées avec une douceur rauque, parvinrent jusqu'à elle. On eut dit une musique de bronze. L'assurance des gestes presque masculins qui l'accompagnaient heurta Géraldine.

« Je comprends très bien le suicide par peur de la mort, disait la jeune femme léonine. Quand on songe aux lenteurs abominables de l'agonie, on est tenté de devancer l'heure involue et de choisir librement une mort sans terreurs. Car une mort douce est plus rare encore qu'une vie heureuse.

– Mademoiselle de Smyrnoff cultive des idées fantasques, comme toutes les Slaves, » sourit le voisin de Géraldine, qui avait écouté, avec elle, les phrases insouciantes de la jeune fille.

A la fin du repas, le clair défilé des femmes s'ordonna et disparut. Natacha frôla Géraldine au passage. Le parfum de la jeune fille avait quelque chose de sauvage et de complexe à la fois. C'était comme un vague relent de fauve dissimulé sous des myrrhes persanes. Dans la salle à manger assombrie, les voix masculines s'animent, parmi les fumées plus bleues que des brumes hivernales.

« Jamais je ne serai partisan du socialisme, disait Jacques Seylor, l'attaché d'ambassade. Il ne promet qu'une égalité peu enviable dans une pauvreté commune. S'il nous faisait entrevoir, au contraire, pour un avenir prochain, l'égalité dans la richesse, il ne serait combattu par personne. Le luxe universel ! quel rêve pour les poètes besogneux !

– Vous savez bien, mon cher ami, que les poètes ne sont plus besogneux, interrompit Olivier de Préville, qui avait des lettres. La poésie est, de nos jours, un luxe de Californien. Le fait de publier fréquemment un volume de vers est une insolente affirmation d'opulence, comme l'écurie de courses, l'automobile, la villégiature à Nice.

– Vous avez raison, consentit John Tredmere, coulissier au Stock Exchange, selon l'habitude de tous les cadets anglais de bonne maison. Personne ne lit de vers. Quant à moi, je n'ai même pas le temps de lire le journal. Ce serait d'ailleurs une dépense inutile, car mes amis du club me renseignent sur les faits et les gestes de nos contemporains.

– Moi, je suis un fervent de la poésie française, se pâma Cliffmere. Ah ! Baudelaire ! Ah ! *les Fleurs du mal* et *les Femmes Damnées* !

– Je ne voudrais point offenser Baudelaire, critiqua Olivier, mais je déplore modestement son poème sur Lesbos. Baudelaire n'avait point le sens hellénique. »

D'un verbe scandé, il déclama :

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle à l'œil perçant et sûr
Qui guette jour et nuit brick, tartane ou frégate
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur...

« Que dites-vous de l'anachronisme de ces mots barbares : *brick*, *tartane* ou *frégate*, et de l'erreur lamentable de Baudelaire, confondant la Leucate languedocienne avec la solennelle falaise de Leucade ? »

Il reprit impitoyablement :

Lesbos, où les baisers sont comme des cascades
Qui se jettent sans peur dans des gouffres sans fonds,
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
Orageux et secrets, fourmillants et profonds...

« Que dites-vous de ces baisers qui *gloussent* ainsi que des poules en délire ?

– Les baisers ou les cascades ? interrogea Cliffmere. Je n'ai pas très bien compris. C'est peut-être parce que je suis étranger...

– Ne chicanons pas les poètes sur une construction grammaticale, » objecta l'un des convives.

Mais Olivier reprit avec acharnement :

« Non, Baudelaire n'avait point l'âme hellénique. Swinburne, lui, a rythmé l'harmonie dorienne comme s'il l'eût recueillie des lèvres mêmes de Sappho. Il est aussi simplement, aussi amoureusement païen qu'un chanteur de Mytilène.

– C'est bien extraordinaire que vous consentiez à admirer un poète illustre, bouda Cliffmere, avec l'agacement d'une moue féminine. Vous ne vous prosternez d'ordinaire que dans les petites chapelles. Que les fanatiques sont donc insupportables !

– Un fanatique suffit à imposer une religion, répliqua Olivier.

– Oui et non, et surtout peut-être.

– La fadeur de vos propos littéraires m'écoeure, s'impacienta John Tredmere. Je prévois que la nouvelle scandaleuse, dont je souhaitais vous entretenir, n'aura pas auprès de vous le moindre succès. Enfin, je vous la donnerai tout de même, parce que ma ténacité anglo-saxonne n'est rebutée ni par les railleries, ni même par l'inattention. Je vous parlerai donc de Mme de Brayville, qui jeta si gracieusement le trouble dans le ménage de cette petite d'Offenbauer, plus délicatement rose qu'une marquise Louis XV sous ses cheveux poudrés.

– Cette chevelure blanche est féériquement absurde, comme la neige au Japon, interrompit Cliffmere.

– Mme de Brayville, qui donne l'impression d'un vivant article de modes, voulut grossir de piastres égyptiennes les subsides généreux que lui fournit d'Offenbauer. Malheureusement, l'amoureux banquier du Caire ne lui rapporta point que des écus, et il fallut tout l'art d'un médecin, pour la tirer de cette mauvaise passe.

– Et Mme de Blauhelm, trop belle à mon goût, garde-t-elle toujours comme confident de ses expansions intimes le cousin de son mari ? interrogea un jeune homme, dont la principale originalité était d'imiter scrupuleusement les cravates de Cliffmere.

– Nous ne sommes plus à l'âge de pierre, mon bon, sourit un voisin de John Tredmere, cadet de bonne maison et coulissier

comme lui. La constance existait peut-être dans les cavernes, grâce à la menace perpétuelle des coups de hache. Nous sommes heureusement d'humeur moins féroce... Mme de Blauhelm a délaissé Paris pour Monte-Carlo. Des sourires sérénissimes la consolent de cet aigre boulevard où les potins fleurissent en guise de palmiers et d'aloès.

– Qui me donnera des nouvelles de Diane de Brézé, plus enlaçante qu'un lierre ? s'inquiéta Olivier. Est-elle toujours la tentation des femmes du monde ?

– Toujours et plus que jamais, assura un des convives. Un de mes amies était en visite chez elle, travestie en page florentin, lorsque le commissaire de police fit une entrée aussi imprévue que choquante dans le fragile boudoir aux demi-teintes de fjord et de nuage. Ce fonctionnaire déplorablement moderne s'était égaré parmi les mystères de Déméter Eleusine. Des femmes au blanc péplos écoutaient languissamment une citharède couronnée d'hyacinthes, qui modulait en grec l'ode de Sappho à l'Aphrodite. Quelques-unes, plus mâles, ressuscitaient les abbés Louis XV, vêtus de violet et spirituellement amoureux. D'autres, enfin, avaient adopté l'antique échevèlement de Phryné. Notez que toutes appartenaient à la société la plus correcte.

« Ce fut, dans cette assemblée frissonnante, comme un battement d'ailes éperdues. Le représentant de l'autorité républicaine venait demander le nom de toutes les personnes présentes. Une bague avait été dérobée, une heure auparavant, à la courtisane.

« L'effroi des belles visiteuses fut heureusement apaisé par l'une d'elles, qui offrit à Diane une gemme d'une valeur trois fois plus grande que celle du joyau perdu.

– C'est la princesse von Hochschloss qui a mis à la mode ces pèlerinages vers les alcôves tarifées, dit Cliffmere.

« Cette Allemande recherche avec une avidité sadique les tirs au pigeons et les corridas. Son pauvre mari, à qui la douceur féminine est échue dans un partage inusité des vertus conjugales, se console avec les yeux dorés de Notre-Dame de la Roulette.

– Nous sommes mufles comme des héros de M. Jean Lorrain, remarqua Olivier.

– Ne dites pas de mal de Jean Lorrain, protesta Cliffmere.

– Je suis le premier à admirer ses livres, se disculpa Préville. Ils consolent les sots de leur sottise et démontrent d'une façon décisive combien l'esprit et l'intelligence sont peu de choses.

– Il y a plus d'une heure que nous bavardons, » insista Cliffmere. Ils le suivirent dans le jardin où déjà s'allongeaient les ombres.

V

Le Masque s'attache

Tempo era dal principio del mattino,
Et il sol montava su con quelle stelle
Ch'eran con lui, quando l'amor divino
Mosse da prima quelle cose belle ;
Si che a bene sperar mi era cagione
Di quella fera alla gaietta pelle,
L'ora del tempo e la dolce stagione :
Ma non si, che paura non mi desse
La vista che mi apparve d'un leone.

DANTE : *Inferno*, c.I, 37-46.

C'était à la prime aube,
Et le soleil montait, ainsi que ces étoiles
Qui étaient avec lui, quand l'amour divin
Donna la première impulsion à ces choses belles ;
L'heure du temps et la douce saison
Furent cause que j'espérais bien
[Triompher] de cette bête à la peau tachetée,
Mais non point de m'enlever la peur dont me frappait
La vision, qui m'apparut, d'un lion.

Une nouvelle venue se taisait parmi le groupe bruissant des femmes. Dans le visage, d'une noblesse chevaleresque, brillaient profondément des yeux de Parsifal, des yeux clairs de héros vierge.

Ses gestes et ses paroles s'affirmaient d'une admirable simplicité. Un jeune athlète eût envié cette vigoureuse maigreur. Les mouvements, d'une brusquerie masculine, déconcertaient. Et pourtant, ce corps et ce visage d'éphèbe féminin ne dégageaient rien d'énigmatique ni de pervers. On devinait chez cet être sans mystère la chasteté des purs adolescents qui partaient à la recherche du Graal. Les lèvres graves ne connaissaient ni le baiser, ni le mensonge.

Plus habile à l'escrime que Mademoiselle de Maupin elle-même, Miss Gwen avait provoqué à un assaut privé le fils d'un aristocrate des mieux entretenus par sa femme. Elle avait aisément vaincu ce jeune duc de Mayrargues, aux vivacités de chimpanzé.

Une partie de croquet s'engagea sur la belle pelouse anglaise, plus lisse qu'un bloc de jaspe. Natacha de Smyrnoff choisit pour partner le mari de Géraldine. Au bout de deux minutes, l'inévitable dispute s'éleva et s'aigrit au point d'interrompre le jeu.

Raoul et Natacha allèrent se reposer à la fraîcheur d'un tilleul dont les parfums pleuvaient sur leur visage. Ils devisèrent avec la banalité propre aux débuts d'entretiens.

La jeune fille répondit à une question de Raoul sur la durée probable de son séjour en Angleterre :

« Je vous avoue que la notion du temps m'échappe tout à fait. Je n'ai jamais ni montre ni horloge chez moi. Une poétesse américaine de mes amies me disait un jour : « Comment des êtres éphémères osent-ils diviser et morceler le Temps éternel ? Un instant est parfois plus long qu'une année : une année est parfois plus brève qu'un éclair. » A la rigueur, je tolérerais, sans indignation, un cadran solaire au milieu des rosiers.

– Vous philosophiez comme Hypatia, mademoiselle, complimenta Raoul d'un ton pédant. Mais quelle profondeur de sentiment chez une enfant de votre âge !

– C'est que j'ai beaucoup souffert, » dit à mi-voix la jeune fille. Les yeux de fauve se voilèrent. On eût dit un reflet de larmes sur les prunelles d'or implacable. Puis, experte à saisir un moment d'émotion sincère, elle récita la litanie de ses infortunes. Ce fut la banale histoire d'une ruine vaillamment supportée par sa mère et par elle-même. Elle ne manqua pas de gémir sur la perspective d'un mariage aussi haïssable que doré. Les vibrations profondes de cette voix savante faisaient oublier le roman-feuilleton des paroles, et M. de Vauriel ne remarqua point ce qu'il y avait de sentimentalité caduque dans ce récit.

Le visage léonin s'était étrangement féminisé. Intensifiées par le soleil, les prunelles semblaient deux topazes fondues dans la flamme. Le charme sauvage avait disparu. L'être de ruse succédait à l'être de violence.

Miss Gwen les contemplant à l'écart, de ses yeux purs de chevalier chrétien.

VI

Lucioles et Mousmés

1

Futatsu³, mitsu,
Hanashité misénu,
Hotaru-uri.

Mitsu, yotsu wa,
Akari ni nokosé,
Hotaru-uri.

Onoga mi wa
Yami ni kaëru ya,
Hotaru-uri.

Il a laissé dans la cage
Trois ou quatre mouches à feu,
Le Vendeur de Lucioles.

Il les laisse dans la cage,
Afin qu'elles illuminent son foyer,
Le vendeur de Lucioles.

Et maintenant il s'en retourne
Sans lumière dans la nuit,
Le vendeur de Lucioles.

2

Yu sareba,
Hotaru yori ki ni
Moyurédomo,
Hikari minéba ya
Hito no tsurénaki !

Lorsque le soir tombe,
Quoique la luciole brûle moins ardemment
Que mon âme,
Le feu [de mon âme] était invisible,
Celle que j'aime reste insouciante.

3

Hotaru-kôté,
Shiba shi-go-mai ni
Fuzeï kana !

³ L'u japonais se prononce ou.

Lorsque vous achèterez des lucioles
Donnez-leur quatre ou cinq touffes
D'herbe fraîche.

4

Mado kuraki
Shôji wo noboru
Hotaru kana.

La fenêtre est sombre,
Mais vois le long du carreau de papier
Une luciole.

5

Mayo-go no !
Naku-naku tsukamu
Hotaru kana.

Ah ! l'enfant s'est égaré !
Quoique pleurant et pleurant,
[il continue néanmoins à poursuivre]les lucioles.

6

Kagaribi mo
Hotaru mo hikaru ?
Genji kana !

Ai-je vu briller au loin les kagribi⁴
Ou les feux des lucioles ?
Ah ! ce sont les Genji⁵ !

Poème japonais.

(Notes de VIVIAN LINDSAY)

Les jours coulaient avec une fluidité monotone, heureux et lents
comme les eaux de la Tamise.

La Russe à la crinière de lionne venait souvent auprès de
Géraldine. Mme de Vauriel la craignait, ainsi qu'une ennemie
latente, attirée pourtant par ce visage fauve et ces regards
indomptables...

Mlle de Smyrnoff amena chez Géraldine une poétesse
américaine, célèbre à New-York par ses traductions de poèmes

⁴ Les kagaribi sont de petits feux de bois qu'on allume aux nuits
de fête, à l'entrée de la rue principale, dans les villages. Pendant
la fête générale de Kwannôn, ces petits feux sont allumés par
accueillir les *esprits qui reviennent*.

⁵ La Genji-botaru est la plus grande et la plus brillante parmi les
lucioles japonaises.

japonais. La chevelure de Vivian Lindsay semblait un alliage de bronze et de cuivre.

Par un soir très bleu, Miss Gwen avait rejoint les trois jeunes femmes au jardin. Des vers luisants étoilaient la pelouse et mettaient des flammes sur les fleurs. Vivian Lindsay parla des lucioles d'Uji.

« Les lucioles ne sont nulle part aussi lumineuses qu'au Japon, expliqua-t-elle. Le *hotaru-gari*, la chasse aux lucioles, est un passe-temps national. Les mouches de feu sont les vivantes lanternes des fêtes. Aussi, les poètes les ont-ils admirablement chantées. Je vous dirai quelques vers de la Sappho japonaise, Onono-Komachi. Elle fut très belle et très illustre, mais la renommée lui fut aussi ingrate que l'amour, et elle expira au bord de la route, en des haillons de misérable. »

D'une voix métallique comme des cheveux, Vivian Lindsay récita le poème des lucioles, qu'elle venait de traduire en une prose rythmique :

Viens, Yoshi,
Petite compagne,
Nous irons chasser
Les lucioles.

Nous les cueillerons
Sur les arbres,
Comme des fleurs de flamme,
Et nous les mettrons,
Ainsi que des oiseaux,
Dans une cage
En forme de jonque.

La femme du Mikado
Nous a conviées
Au hotaru-gari.
Le soir est sans lune :
Nous verrons ainsi briller
Plus clairement
Les mouches de feu.

Nous les trouverons auprès
Du lac transparent,
Où nagent les nénuphars.
Elles craignent l'eau mauvaise,
Elles ne recherchent
Que les ondes limpides
Et l'herbe sous les arbres.

Les pins et les rosiers
Ne leur conviennent point.
De leurs bourgeons de feu,
Elles éclairent plutôt
Les branches ployantes

Des saules.

Yoshi,
Petite compagne,
J'avais enfermé,
Dans une coupe de cristal,
Une luciole
Très brillante,
Qui devait attirer les autres
Ainsi qu'un appeau.
Car les mouches ardentes
N'aiment pas
La lumière bariolée
Des lanternes.

Mais la pauvre petite flamme
S'est alors éteinte
Dans la douleur
De sa captivité.
Nous prendrons
Un charbon brûlant,
Dont la faible lueur
Ne les épouvantera point.
Les lucioles sont des âmes,
Yoshi.
Ce sont des âmes tristes,
Puisqu'elles aiment
Les saules mélancoliques.

Peut-être que,
Après notre mort,
Nous deviendrons aussi
Des lucioles.
Je me poserai près de toi,
Et ainsi je serai toujours
Ta petite compagne.

Voici.
Le soleil est couché :
Donne-moi la main,
Et suivons la route d'Uji,
Où le thé a un parfum
Plus doux
Que le parfum des roses,
Et où les lucioles
Sont pareilles
A des gouttes d'étoiles.
Prends sur ton épaule
Ce long bambou,
Et mets autour de ta frêle taille,
En guise de ceinture,
Un filet à moustiques.

Lorsque nous verrons étinceler
Les branches des arbres,
Nous les frapperons
De notre canne,
Et les lucioles tomberont,
A la façon des lourds scarabées.

L'épouvante les fera luire,
Car la douleur les rend
Plus lumineuses encore,
Comme certaines âmes.

Nous cueillerons les lucioles
Jusqu'à l'heure des fantômes⁶.

Elles tenteront de s'échapper,
En volant
Dans un rayon de lune,
Où leur lanterne
N'attire plus les regards.
Mais nous serons
Plus habiles qu'elles.

Viens, Yoshi,
Ma petite compagne...
Le soir est si doux
Qu'il soulage les Esprits Affamés.

Il console leur supplice,
Et on les sent rôder
Moins douloureusement
A travers les ténèbres.

Yoshi !
Une phalène blanche
A frôlé ma joue.
Il ne faut point
Faire souffrir les phalènes :
Ce sont des âmes
De femmes amoureuses.

Suivons la route qui mène à Uji...
Je te chanterai en chemin
La chanson des lucioles.

Elle l'interrompt :

⁶ Deux heures du matin.

« Que ce français est pauvre et sec auprès de l'harmonie japonaise ! Je ne me tiens point de vous réciter le texte, dont vous goûterez, comme moi, la mélodie des clochettes :

Hotaru, koi ! koi !
Koi-tomosé !
Nippon ici non
Josan ga
Chochin tomoshité
Koi to ina.

O luciole, viens, viens,
Viens avec ta lanterne allumée !
La plus belle
Vierge du Japon
M'a demandé si tu
Ne t'apprêtais pas à venir.

Kuraki yori
Kuraki hito yobu :
Hotaru kana.

Dans la nuit, des êtres noirs
Jettent leurs appels : les chasseurs
De lucioles.

Suito yuku
Mizu-gi wa suzushi
Tobu hotaru.

*Suito*⁷, sur les rives du fleuve,
Glissent rapidement
Ces lucioles.

Iu koto no
Kikoëté ya, takaku
Tobu hotaru.

Ayant entendu ces cris errants,
Voici que volent plus haut, prudentes,
Ces lucioles.

Owarété wa
Tsuki ni kakururu
Hotaru kana.

⁷ Onomatopée japonaise pour exprimer la rapidité.

Ah ! les rusées se sentent poursuivies.
Elles se cachent dans la lumière de la lune,
Les lucioles.

Ubyoté
Fumi-koroshitaru
Hotaru kana.

Deux adolescents ont déchiré entre leurs mains,
En luttant pour la saisir,
Une luciole.

Oku-no-ma yé
Hanashité mitaru
Hotaru kana !

Comme il est doux de voir,
Assis en la chambre des hôtes,
Les lucioles⁸ !

Yo no fukuru
Hodo ôkinaru
Hotaru kana.

A mesure que la nuit devient plus sombre,
On voit devenir plus brillante
La luciole.

Kuskari no
Sodé yori idzuri
Hotaru kana.

Vois ! celui qui coupe l'herbe
A laissé s'envoler de sa manche
Une luciole.

Koko kashiko
Hotaru ni aoshi
Yoru no kusa.

Ici et là,

⁸ Il est d'usage au Japon, après les dîners d'apparat, que les serveurs ouvrent les cages de bambou, afin que les lucioles se posent sur les fleurs des jardins, subitement étincelantes.

La luciole rend toute verte
L'herbe nocturne.

Moë yasuku
Mata keyé yasuki,
Hotaru kana !

Combien est facilement allumée,
Et facilement éteinte, la lumière
De la luciole !

Hitotsu kité,
Niwa no tsuyukéki,
Hotaru kana.

Toute la rosée est illuminée
De la lumière
D'une [seule] luciole.

Osoroshi no
Té ni sukitôru
Hotaru kana.

Vois à travers ta main délicate,
Ta main devenue transparente,
Une luciole.

Hotaribu ya
Mada kuréyanu :
Hashi no uri.

Déjà les lucioles
Brillent sous le pont :
Il n'est pas encore nuit.

Mizu-guza no
Kururu to miété
Tobu hotaru.

Lorsque les herbes de l'eau deviennent plus sombres,
Elles prennent leur vol,
Ces lucioles.

Yanagi-ba no
Yami saki kaësu
Hotaru kana.

La saison des bourgeons ouverts
Semble être revenue pour ce saule fleuri
De lucioles.

Sabéshisaya
Ishaku kiyété
Yuku hotaru.

J'ai vu devant moi une flamme,
Mais, mystérieusement,
Elle s'est obscurcie, la luciole.

Yuku saki no
Sawaru mono naki
Hotaru kana.

Malgré mes mains tendues, je n'ai pu la saisir :
Elle est pareille aux fantômes,
La luciole.

Hoki-gi ni
Ari to wa miyété
Hotaru kana.

Sur ce buisson de hoki⁹
Elle semble s'être envolée,
La luciole.

Sugitaru wa !
Mé ni mono sugoshi
Tobu hotaru.

Ah ! je suis allée trop loin !
Je les vois devant moi,
Ces lucioles.

Sodé é kité
Yôhan no hotaru
Sabishi kana.

Sur la manche de ma robe,
Cette luciole de minuit
Me fait peur.

⁹ Espèce de sagittaire.

Oto mo sédé,
Omoi ni moyuru,
Hotaru koso,
Naku mushi yori mo
Awaré nari-kéri.

Muettes et pourtant
Brûlantes de désir,
Les lucioles sont, en vérité,
Plus tristes que les cigales
Aux plaintes nocturnes.

Té no hira wo ;
Hau ashi miyuru
Hataru kana.

Ses pattes [sont rendues visibles] par sa propre lumière ;
Elle se traîne sur ma main,
La luciole.

Muréyo, hotaru,
Mono iu kao no,
Miyuru hodo.

O lucioles, venez en foule,
Afin d'éclairer le visage
De celle qui me [chuchote] ces douces paroles.

Mizu soko no
Kagé wo kowagaru
Hotaru kana.

Ah ! elle a peur de la nuit sous le flot,
Elle vient d'allumer sa lanterne,
La luciole.

Midzu é kité
Hikuu naritaru
Hotaru kana.

Ayant frôlé l'eau, elles se penchent
Jusqu'aux feuilles des nénuphars,
Les lucioles.

Kuzu no ha no
Ura utsu amé ya,

Tobu hotaru.

La pluie frappe le kuzu¹⁰,
Elles s'envolent de dessus la feuille,
Ces lucioles.

Amé no yo wa,
Shita bakari yuku
Hotaru kana.

Ah ! maintenant elles ne volent plus,
Mais elles rampent près de la terre,
Les lucioles.

Yura-yura to
Ko-amé furu yo no
Hatoru kana !

Comme elles se balancent, incertaines,
Dans ces ténèbres de pluie,
Les lucioles !

Chochin no
Kiyété tōtoki
Hotaru kana !

Les lanternes éteintes,
Combien est précieuse la lumière
De la luciole !

Hotarubi ya
Kusa ni osamaru
Yoa kégata.

Déjà les lucioles
Se cachent dans l'herbe :
Ces âmes attardées redoutent l'aurore.

Yo ga akété
Mushi ni naritaru
Hotaru kana.

Avec la venue de l'aurore
Ces âmes se transformeront

¹⁰ Espèce de cactus.

En lucioles.

Akinuréba
Kusa nomi yo
Hotaru kago.

A la pointe de l'aube
Il ne restera que de l'herbe
Dans la cage de la luciole[envolée].

Hotaru, koi ! koi !
Koi-tomosé !
Nippon ichi no
Josan ga
Chochin tomoshité,
Koi to ina !

O luciole, viens, viens,
Viens avec ta lanterne allumée !
La plus belle
Vierge du Japon
M'a demandé si tu
Ne t'apprêtais pas à venir ! »

Un murmure féminin souligna ces dernières paroles.

La récitante reprit :

« Dans chaque province du Japon, la fantaisie populaire a donné un nom différent aux lucioles. La *Genji-botaru* est la plus grande et la plus brillante parmi les lucioles japonaise... Les paysans de Yezo ont décerné à la *Heiké-Botaru* l'épithète de *cha-iro, qui a la couleur du thé* : d'un beau vert mêlé d'or... Que pensez-vous de ces appellations pittoresques de lucioles : *Himé-botaru, la princesse, Nennéi-botaru, le petit enfant*, ainsi nommée à cause de l'exiguïté de ses proportions lumineuses, *Ushi-botaru, le taureau, Kuma-botaru, l'ours, O-botaru, la grande, et Yurei-botaru, le fantôme* ? »

La réponse de Géraldine fut un sourire atténué.

« Quel joli mot, *hotaru* ! observa la jeune Russe.

« L'étymologie en est plus poétique encore, dit Vivian. *Hotaru* signifie, d'après quelques-uns, *la première née de la flamme*. D'autres y voient un sens infiniment délicat : *goutte d'étoile*... Les lucioles sont des êtres presque redoutables à force de mystère. Chacun de leurs rayons est expressif à l'égal d'une parole. Vous savez que les mouches à feu communiquent entre elles au moyen de leur lumière plus ou moins brillante...

« Une légende populaire veut que les lucioles soient les spectres des antiques guerriers de Taira et de Minamoto. Dans leur petite mémoire d'insectes, persiste encore le souvenir des massacres impitoyables du XIIe siècle qui ensanglantèrent l'Empire ébranlé.

C'est pourquoi, tous les ans, à la vingtième nuit du quatrième mois, les lucioles s'assemblent sur le fleuve d'Uji et livrent entre elles un lumineux combat, le *Hotaru-Kassen*, la bataille des lucioles. C'est pourquoi aussi toutes les lucioles en cage sont libérées, ce soir-là, afin qu'elles puissent rejoindre les belligérantes.

« Les habitants de la région se réunissent par milliers afin de contempler la lutte spectrale, les uns noircissant les rives, les autres bercés en des jonques légères sur les ondes du fleuve. Les lucioles, mortellement entrelacées, forment une nuée de lumière qui, se dispersant enfin, flotte au gré du courant... Et l'eau radieuse semble alors charrier de clairs débris d'étoiles.

« Le *Hotaru-dari*, la Vallée des Lucioles, est une des gloires pittoresques du Japon.

« Les mouches à feu ont fait éclore d'innombrables légendes, continua la poétesse, comme elles ont inspiré d'innombrables poèmes. Je ne me souviens que très vaguement d'une naïve chanson mettant en scène un étudiant chinois très pauvre qui, afin de pouvoir déchiffrer, la nuit, les signes énigmatiques et ténus des anciens textes, avait empli de lucioles un sac en papier transparent.

« Une petite Japonaise ingénument délicate m'a conté l'histoire d'un jeune shizoku¹¹ de Matsaï. Il s'en retournait vers sa maison par une nuit d'hiver, lorsqu'il aperçut une luciole voler au-dessus du canal, en face de sa demeure.

« Etonné de voir, parmi la neige, cette fragile créature d'été, il s'arrêta... Soudain, la petite lumière se darda impétueusement vers lui. Avec l'imbécile cruauté dont l'homme afflige les mystérieuses existences ailées, il voulut frapper d'un bambou cette clarté errante, mais elle prit l'essor et disparut.

« Or, la bien-aimée du jeune shizoku lui confia, le lendemain, un rêve étrange qui l'avait ravie et tourmentée... Une puissance inconnue l'avait mystérieusement transformée en luciole. Elle se réjouissait de la grâce radieuse de ses ailes. Ivre d'essor, elle volait éperdument *au-dessus du canal, en face de la maison où habitait le jeune homme*, lorsqu'elle le vit venir au tournant du chemin... Elle voulut lui dire cette nouvelle joie qui rayonnait en elle et autour d'elle. Mais il leva le bras, afin de la frapper avec la perche de bambou...

« Et la terreur de l'insecte persistait encore chez la femme, tremblante à la vue de celui que jadis elle aimait... »

Natacha demeura songeuse. Vivian ajouta :

« Une autre poétesse japonaise, Tchiyo de Kaga, a célébré les lucioles. Je ne me souviens que d'une de ses strophes détachées :

Kawa bakari ?

Yam iwa nagarété ?

Hotaru kana !

¹¹ Magistrat.

Est-ce le fleuve qui coule seul ?
N'est-ce point la nuit ?
[Oh !] les lucioles !

« La Japonaise, expliqua Vivian Lindsay, surprenant une hésitation sur le visage de ses auditrices, la Japonaise compare le fleuve constellé de lucioles à la voie lactée que ses compatriotes appellent le *Fleuve du Ciel*. Elle évoque sans doute le fleuve d'Uji, où se livrent le *Hokaru-kassen*, la bataille lumineuse. »
Elle se tut, et, devant les jeunes femmes, frissonnaient les robes, brodées de cigognes, des petites mousmés.

VII

Menaces d'Algues

O Love ! what shall be said of thee ?
The son of grief begot by joy ?
Being sightless, wilt thou see ?
Being sexless, wilt thou be
Maiden or boy ?

I dreamed of strange lips yesterday
And cheeks wherein the ambiguous blood
Was like a rose's – yea
A rose's when it lay
Within the bud.

What fields have bred thee, or what groves
Concealed thee, O mysterious flower,
O double rose of Love's,
With leaves that lure the doves
From bud to bower?

Thy sweet bosom, thy close hair,
Thy strait soft flanks and slenderer feet,
Thy virginal strange air,
Are these not over fair
For Love to greet?

How should he greet thee? What new name,
Fit to move all men's hearts, could move
Thee, deaf to love or shame,
Love's sister, by the same
Mother as Love?

**SWINBURNE: *Poems and Ballads*
f.s. *Fragoletta***

O Amour! Que dire de toi ?
[Es-tu] le fils du chagrin conçu par la joie ?
Etant aveugle, pourrais-tu discerner ?
Etant insexué, es-tu en vérité
Une vierge ou bien un éphèbe ?

J'ai rêvé hier d'étranges lèvres
Et de joues dont le sang ambigu
Etant pareil à celui d'une rose, oui,
D'une rose encore couchée
Dans la corolle mi-ouverte.

Quels près t'ont fait éclore, ou quels bocages

T'abritèrent, ô fleur mystérieuse,
O double rose de l'amour ?
Quelles feuilles [t'abritèrent] qui attirent la colombe
De bourgeon en bosquet ?

Ton sein aimable et bas, tes cheveux serrés,
Tes doux flancs lisses et tes pieds très sveltes,
Ton étrange air virginal,
Ne sont-ils point trop beaux
Pour être salués par l'amour ?

Comment te saluerait-il ? Quel nom nouveau,
Fait pour émouvoir le cœur de tous les hommes,
[t'émouvrait,
Toi, sourde à l'amour et à la honte,
Toi, la sœur de l'amour, née de la même
Mère que lui ?

L'aversion de Géraldine pour la jeune Russe se changea peu à peu en une curiosité inquiète. Dans la solitude des bleus après-midi, elle tenta inutilement de déchiffrer ce visage évoqué.

Parfois, elles s'en allaient ensemble sur l'eau miroitante, où se révélaient d'étranges paysages, pareils aux réfractions d'un cristal brisé. Natacha possédait le don merveilleux du silence. Elle savait le charme et le pouvoir des songes taciturnes. Les rares paroles qu'elle modulait par les soirs ambigus enveloppaient Géraldine plus légèrement que des tissus d'araignée.

« La Tamise inspire la paix ou la mélancolie, soupira-t-elle un jour, la mélancolie, lorsqu'on y promène une méditation solitaire, la paix, lorsqu'on est deux à l'aimer. »

Et son regard brûla le visage de Géraldine.

« La Tamise est un fleuve perfide, malgré le calme de son flot, répondit la jeune femme, évasive, un peu tremblante. Ses algues sont redoutables. Elles emprisonnent d'une étreinte mortelle. »

Natacha contempla anxieusement les tiges fluides qui émergeaient de l'eau.

« Jamais je n'ai vu d'algues fluviales aussi longues ni aussi vigoureuses, s'inquiéta Géraldine. Elles me glacent d'un malaise qui touche à l'épouvante.

– Une seule chose m'épouvante, c'est le souvenir, frémit Natacha.

– Platon eût vainement exclu les poètes de son idéale république, sourit Géraldine, s'il n'avait banni en même temps tous ceux qui se souviennent d'un passé mélancolique et cher... »

Lorsque, restée seule et pensive sous l'ombre mauve des glycines, la jeune femme ressuscita cette heure trouble, une phrase de la jeune fille persista étrangement en elle.

« *La Tamise inspire la paix ou la mélancolie : la mélancolie, lorsqu'on y promène une méditation solitaire, la paix, lorsqu'on est deux à l'aimer.* »

Et les prunelles singulières de Natacha dardaient sur elle leur âpreté de lionne tapie.

Eblouis par l'eau et le soleil, les yeux de Géraldine suivirent l'éclair des canots qui glissaient près des saules aux verts attendris. L'inquiétude des premiers jours croissait en elle jusqu'à un vague effroi.

Une maladie de son père, attardé à Harrowgate, le Carlsbad anglais, lui fut un prétexte plausible, dont elle s'empara presque avidement, pour quitter la Tamise et ses longues algues périlleusement embusquées.

VIII

La Leçon de Vivian

ASIA

Who made that sense which, when the winds of spring
In rarest visitation, or the voice
Of one beloved heard in youth alone,
Fills the faint eyes with falling tears which dim
The radiant looks of unbewailing flowers,
And leaves this peopled earth a solitude
When it return no more ?

DEMOGORGNON.

Merciful God.

ASIA

And who made terror, madness, crime, remorse,
Which from the links of the great chain of things,
To every thought within the mind of man
Sway and drag heavily, and each one reels
Under the load towards the pit of death ;
Abandoned hope and love that turns to hate;
And self-contempt, bitterer to drink than blood ;
Pain, whose unheeded and familiar speech
Is howling, and keen shrieks, day after day ;
And Hell, or the sharp fear of Hell ?

DEMOGORGON.

He reigns.

ASIA.

Utter his name: a world pining in pain
Asks but his name: curses shall drag him down.

DEMOGORGON.

He reigns.

SHELLEY: *Prometheus Unbound.*

ASIA.

Quel [Pouvoir] créa ce sens qui, lorsque les vents du printemps
Dans leur très rare visitation, ou la voix
D'une seule Aimée sont entendus dans la jeunesse,
Remplit les yeux accablés de larmes tombantes embrumant
Les radieux regards des fleurs sans lamentation,
[Ce sens] qui fait de la terre peuplée une solitude
Lorsqu'il ne revient plus ?

DEMOGORGON.

Le Dieu miséricordieux.

ASIA.

Et quel [Pouvoir] créa la terreur, la folie, le crime, le remords,
Qui, depuis les [premiers] anneaux de la grande chaîne des
[choses
Jusqu'à chaque pensée [qui se forme] dans l'esprit de [l'homme,
Penchent et traînent lourdement et font chanceler chacun
Sous le fardeau vers l'abîme de la mort ?
[Quel pouvoir créa] l'espoir abandonné et l'amour qui se
[transforme en haine,
Et le mépris de soi-même, plus amer à boire que le sang,
La douleur, qui a pour langage familier et dédaigné
Les gémissements et les cris aigus, jour après jour,
Et l'Enfer ou la crainte perçante de l'Enfer ?

DEMOGORGON

Il règne.

ASIA.

Prononce son nom : un monde dépérissant dans la douleur
Ne réclame que son nom : des malédictions le précipiteront
[jusqu'en l'abîme.

DEMOGORGON

Il règne.

Raoul attendait à la porte de la maisonnette fleurie, lorsque
Natacha parut dans un frémissement de parfums et dans un rire
de roses.

Souvent, ils erraient ainsi de longues heures au gré du fleuve
traître et serein. Le regard de Natacha, plus félin depuis le
départ de Géraldine, guettait le jeune homme d'une lueur jaune
et sournoise. Ses paroles, devenues plus banales, étaient
murmurées avec des accents plus persuasifs. De ses lèvres
violentes, elle lui susurrant des phrases puérilement soumises.
Elle réclamait avec anxiété son opinion et ses conseils.

Raoul percevait à demi cette métamorphose. Il s'en flatta dans
sa vanité obtuse. Il se glorifiait de cette passivité de fauve
vaincu. Trop masculinement borné pour comprendre le
mensonge des féminines souples, il s'attribua le mérite d'une
douceur si attentive.

La jeune Russe n'oubliait point une des sentences préférées de
la poétesse aux cheveux métalliques. « La passion des hommes
n'est que de la vanité exaspérée. » Elle estimait l'amère leçon de
Vivian, à qui la déesse Benten, l'Aphrodite japonaise, avait sans
doute dévoilé l'enseignement ésotérique de ses pagodes.

L'Américaine avait ajouté : « L'amour est un filet pour prendre
les moustiques et les lucioles, comme disait une petite Japonaise
de mes amies. Les hommes sont les moustiques et les femmes
les lucioles. »

IX

Les Mangeurs de Vent

Io venni in loco d'ogni luce muto,
Che muggia come fa mar per tempesta,
Se da contrari venti è combattuto.
La bufera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina,
Voltando e percotendo li molesta...
... E come gli stornei ne portan l'ali
Nel freddo tempo, a schiera larga e piena :
Cosi quell fiato gli spirti mali ;
Di qua, di là, di giù, di su gli mena ;
Nulla speranza gli conforta mai
Non che di posa, ma di minor pena.
E come i gru van cantando lor lai
Facendo in aer di sè lunga riga :
Cosi vid'io venir traendo guai
Ombre portate dalla detta briga.

DANTE : *Inferno*, e.v. 28-34 et 40-50

Je vins dans un lieu muet de toute lumière,
Qui gémissait comme fait la mer dans une tempête,
Lorsqu'elle est combattue par des vents contraires.
La bourrasque infernale, qui jamais ne repose,
Emportait les esprits dans son tourbillon,
Les faisant virer et les frappant et les molestant...
... E, comme les étourneaux déploient leurs ailes
Au temps froid, en un vol large et plein,
Ainsi en est-il de cet essaim d'esprits mauvais :
D'ici, de là, de dessus, de dessous, [la tempête] les mène ;
Nulle espérance ne les reconforte jamais,
[L'espérance] non point du repos, mais d'une moindre peine.
Et, comme les grues chantant leurs lais,
Faisant dans l'air de longues files,
Ainsi je vis venir, traînant leurs douleurs,
Des ombres emportées par cette bourrasque.

« *Kyô no Hai wa, gaki no yo da né!* » s'impatienta Vivian Lindsay.
Mademoiselle de Smyrnoff la contempla, un sourire dans les yeux.

« Daignerez-vous me révéler le sens de ces syllabes incohérentes ? interrogea-t-elle.

– C'est une exclamation que j'ai souvent entendue, au Japon, pendant la saison des mouches, répondit la poétesse. En voici la traduction littérale : « *Comme les mouches ressemblent à des gaki !* » Les *gaki* sont les esprits affamés qui rôdent autour des maisons. »

Irritée, elle suivit le vrombissement sur les fenêtres.

« Les Japonais entourent les insectes d'un respect presque superstitieux. Ils les redoutent vaguement et les vénèrent pour leur mystérieuse inquiétude. Ils ont nommé les libellules et les sauterelles : *chevaux des morts*.

– Parlez-moi des *gaki*, Vivian, » demanda nonchalamment la jeune Russe.

Vivian énuméra, avec complaisance :

« Les *Jiki-fu-gaki*, les Mangeurs de Vent, sont avides d'espace et de tourmentes. Les *Jiki-ké-gaki*, les Mangeurs de Parfums, hâtent l'agonie des fleurs. Les *Jiki-niku-gaki*, les Mangeurs de Chair, sont les fièvres inconnues qui ravagent les malades. Les brûlures et les frissons de la fièvre intermittente sont l'œuvre de ces *gaki* affamés. Les malades grelottent quand le *gaki* est glacé par le vent du soir. Lorsque le *gaki* se réchauffe, une étrange ardeur parcourt le corps humain qu'il habite et qu'il possède. Enfin, comme un chasseur lassé de carnage, le *gaki* abandonne sa proie et la fièvre disparaît.

« Les bouches des *Shin-go-gaki* sont minuscules comme un chas d'aiguille. Les *Shikko-gaki*, Mangeurs de Cadavres, répandent la peste à travers les cités. Les corps des *Kwaku-shin-gaki* sont pareils à des chaudrons d'eau bouillante. Les *Shinen-gaki*, les Feux Follets, se nourrissent de l'haleine putride des marécages. Les *Jiki-kwa-gaki*, les Mangeurs de Flammes, s'incarnent dans les phalènes et les poussent vers la lueur des lanternes. Les *Jiki-ho-gaki*, les Mangeurs d'Enseignements Pieux, recherchent l'ombre des temples, où ils écoutent avec angoisse la parole du prêtre. Le verbe sacré apaise seul leur supplice. Les *Yoku-shiki-gaki* sont de luxurieux fantômes qui, parfois, revêtant un beau corps de femme, versent le saké des festins.

« Les *Fujo-ko-hyaku-gaki* se repaissent de la fange des rues. Le supplice des *Fujo-ko-hyaku-gaki* attend ceux-là qui donnent une nourriture malsaine ou repoussante aux religieuses, aux prêtres et aux pèlerins demandant l'aumône. Les *Jiki-man-gaki* dévorent les chevelures artificielles qui recouvrent le chef de certaines idoles. Ceux-là qui ont volé les ornements des sanctuaires deviendront, après leur mort, les frères misérables des *Jiki-man-gaki*. Les *Ju-chu-gaki*, prisonniers des arbres, sont torturés par le sourd effort de la sève et des racines. Ce châtement est réservé à ceux qui coupent les arbres des cimetières ou des jardins dont l'ombrage environne les pagodes.

– Seriez-vous disciple de Bouddha et de Kwannôn ? interrogea Natacha. On m'a parlé de votre conversion à la doctrine orientale.

– J'ai adopté certaines de ces croyances, » avoua l'Américaine. Ses yeux d'acier bruni s'embrumèrent d'incertitude.

« Au fait, dit Natacha, je vous ai souvent entendu nommer Kwannôn, mais j'ignore tout de cette Divinité. »

Vivian cueillit un fuchsia avant de répondre.

« Kwannôn, la Déesse aux paupières baissées, subit autrefois une incarnation terrestre. Elle fut une princesse chinoise, belle

comme la neige sur les fleurs de prunier. L'empereur, son père, avait hérité de la férocité légendaire des fils de Tchâo.

« Kwannôn eut l'orgueil farouche de sa virginité, et, lorsque son père lui imposa le choix entre la mort et un époux, elle préféra hautainement la décollation, moins amère que l'étreinte du mâle.

« Mais le glaive loyal, plus miséricordieux que les hommes, se brisa entre les mains du bourreau, et Kwannôn fut étranglée sur l'ordre du Fils du Ciel.

« L'âme de la vierge impériale descendit dans l'ombre, qui blanchissait à son approche comme une aube heureuse. Par sa présence, Kwannôn changea les enfers en paradis sereins. Elle reflurit sur la terre, emprisonnée entre les pétales d'un nénuphar. Ses attributs sont le lotus, symbole de chasteté, et la carpe, symbole de patience : la carpe qui résiste à l'entraînement formidable des cascades. »

Vivian sourit aux fuchsias qu'elle caressait de son haleine.

« Le fuchsia me rappelle une clochette bariolée de pagode, dit-elle. Il est bizarre et délicat entre toutes les fleurs.

– Le fuchsia est donc votre fleur préférée, Vivian ?

– Oui. »

Elle médita.

« Les Bouddhistes ont merveilleusement compris la puissance de la pensée, occulte et manifeste comme celle des éléments. Pour eux, la pensée s'incarne. Elle existe par elle-même, indépendamment de l'esprit qui l'a conçue. Elle est une force, bonne ou mauvaise. Une pensée errante pèse sur un destin.

« Les prêtres et les conventuelles enseignent la pureté et la douceur, parce que l'âme est béatifiée ou punie pendant la vie humaine et après la mort, par ses propres pensées.

– Je le crois comme vous, » affirma la jeune Russe, devenue très grave.

Vivian tourna vers elle son visage attentif.

« A quoi songiez-vous donc, Natacha ?

– J'évoquais la voix de Géraldine, sa voix plus mystérieuse qu'un chuchotis de feuillages. »

Une grande tristesse s'était emparée de la jeune fille.

Elle releva la tête, comme un fauve secouant sa crinière.

« Je suis heureuse de ce que certaines pensées ne périssent point. » Elle jeta ces mots comme un défi. « Celle qui me souriait tout à l'heure me consolera de toutes mes souffrances futures, dussè-je, ainsi que le croient vos Bouddhistes, endurer cent existences misérables. »

Un silence pesa sur les deux jeunes filles.

« L'air fraîchit, laissa tomber Vivian. C'est le commencement de la bourrasque. Les Mangeurs de Vent seront heureux ce soir. »

X

L'Ombre de l'Augure

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

A.DE VIGNY : *Les Destinées.*

Raoul songeait. L'effort inusité de sa méditation accentuait encore la vulgarité de sa face romaine. Une voix obscure et anonyme (ce qu'il appelait sa conscience, peut-être,) l'avertissait d'un péril et le menaçait d'un remords.

« Tu es sur le point de commettre une trahison. Or, la trahison est une arme à double tranchant. Elle a ceci de redoutable, qu'elle trahit le traître lui-même.

« Géraldine n'est pas de celles qui se résignent. Elle n'apprendra point la passivité du pardon.

« Elle réclame de toi une droiture égale à la sienne. Le pacte serait rompu à jamais le jour où elle découvrirait que tu as failli aux engagements qu'elle a respectés. Elle ne t'aime point de cette frénésie accablée qui reprend pour mieux êtreindre. Elle ne t'aime point de cette amitié qui a la profondeur d'une tendresse fraternelle. Elle a cru choisir en toi un aide sûr et un conseiller sincère. Si elle découvre que tu es le Faux Compagnon, elle suivra seule son chemin. »

Raoul écoutait ces prédictions intérieures avec la colère dont les peuples anciens saluaient les prophéties fâcheuses des augures.

XI

Les Conseils de l'Eau

O but Adam was thrall to Lilith!
(*Alas the hour!*)

All the threads of my hair are golden,
And there in a net his heart was holden.
O and Lilith was queen of Adam !
(*Sing Eden Bower!*)

All the day and the night together
My breath could shake his soul like a feather.

DANTE-GABRIEL ROSSETTI: *Eden Bower.*

O! mais Adam était l'esclave de Lilith !
(*Hélas sur l'heure !*)

Tous les fils de ma chevelure sont dorés,
Et là, dans un filet, son cœur était retenu.
Oh ! Lilith était aussi la reine d'Adam !
(*Chantez le bosquet de l'Eden !*)

Tout le jour et la nuit ensemble,
Mon haleine pouvait agiter son âme comme une plume.

Par un après-midi où passaient des frissons de branches et des clapotis d'eau, Raoul et Natacha se laissaient doucement entraîner selon la fantaisie des remous.

Un vent plus faible jetait sur la Tamise un lacis de feuilles détachées. Le ciel aux bleus délavés étendait ses fraîcheurs d'aquarelle. La pluie et la rosée évoquaient ces climats où l'air s'imprègne inlassablement de mousses humides et de violettes mouillées. C'était partout le règne divin de l'Eau, le plus féminin des éléments, à la fois bienfaisant et perfide, ondoyant et perpétuel.

Les yeux de Natacha paraissaient fluides, et réfléchissaient le prisme de la rivière. Sa voix ruisselait en de clairs murmures.

Raoul se livrait à des courants heureux... Ses pensées, ainsi que les feuilles étaient charriées à la dérive. Il sentait vaguement la fuite des ondes vers l'inconnu des grandes marées.

La barque s'abandonnait au fil de l'eau... Il lui sembla qu'elle glissait jusqu'à l'éternité de la Mer.

Le conseil insidieux l'enveloppait comme un appel... Et le rire de l'eau miroitait diversement autour de lui. La joie subtile des flots le pénétrait. La caresse des reflux emportait tous les scrupules.

La plénitude des silences d'été remplaçait sur ses lèvres le
bruissement vain des paroles.

XII

Le Cheval pie d'Amatérasu

DESDEMONA

... she had a song of "willow" ;
An old thing 'twas, but it express'd her fortune
And she died singing it: that song to-night
Will not go from my mind; I have much to do,
But to go hang my head all at one side,
And sing it...

(Singing :)

... The poor soul sat sighing by a sycamore tree,
Sing all a green willow ;
Her hand on her bosom, her head on her knee,
Sing willow, willow, willow ;
The fresh streams ran by her, and murmur'd her moans ;
Sing willow, willow, willow ;
Her salt tears fell from her and soften'd the stones :
... Sing willow, willow, willow !

SHAKEASPEARE : *Othello*, IV, 3.

... Elle chantait souvent une chanson du [saule ;
C'était une vieille chose, mais qui traduisait bien son destin.
Et elle mourut en la chantant : cette nuit, la chanson
Ne veut point sortir de mon esprit ; j'ai beaucoup de peine
A ne pas pencher ma tête toute d'un côté,
Tandis que je la chante...

(Chantant :)

... La pauvre âme soupirait, assise sous un sycomore.
Chantez le saule vert ;
La main sur la poitrine, la tête sur les genoux,
Chantez le saule, le saule, le saule ;
Les courants frais passaient devant elle, et murmuraient ses
[gémissements ;
Chantez le saule, le saule, le saule ;
Ses larmes salées tombaient et amollissaient les pierres :
... Chantez le saule, le saule, le saule !

Un de ces brouillards merveilleux, qui sont la grâce mystérieuse
de l'Angleterre, estompait les rives et les lointains. Légère
comme une buée d'haleine sur un miroir, la brume enveloppait

les campagnes d'une poésie crépusculaire. Une fumée diaphane montait de l'eau.

« J'ai vu les *Huit Beautés* du lac Biwa, disait Vivian Lindsay. A Ishiyama, j'ai contemplé la lune d'automne. Par un couchant incomparable, la neige embrasée de la montagne d'Hirayama m'éblouit. J'ai suivi les voiles qui s'en retournaient d'Yabasé, plus blanches que les fleurs de cerisier. Je crus voir un ondolement de branches nuageuses frissonner sous la brise. Je me suis réjouie de l'air et du soleil et du ciel transparent près d'Awazu, et je me suis attardée à l'ombre de la grande cloche de Miidéra, au bronze féériquement ciselé. A Seta, l'agonie du jour m'exalta jusqu'aux larmes. J'ai accompagné du regard le vol des oies sauvages, qui s'arrêtaient à Katada pour le repos du soir. Elles descendirent dans un vaste battement d'ailes. Et à Karasaki je connus le charme de la pluie nocturne. Mais je n'ai jamais ressenti plus de sincère émotion que devant ces brumes anglaises. Oh ! cet infini de brouillard, et ce mélancolique apaisement de l'atmosphère !

– Tristesse sur tristesse, soupira Natacha. J'ai l'âme assombrie par je ne sais quel pressentiment. »

Une douceur grise amollissait l'espace, ainsi qu'une caresse languissante. Le soleil, pâlement blond, émergeait avec lenteur.

« Oh ! voyez ! s'enthousiasma Vivian. En vérité, Amatérasu sort de sa caverne.

– Amatérasu ? interrogea Natacha. Ces déesses japonaises se parent, vous en conviendrez, de noms bizarres.

– Ne souriez pas, dit la poétesse, devenue sérieuse. La légende d'Amatérasu est une des plus charmantes du folklore japonais. Si je ne craignais d'être monotone...

– Oh ! dites ! Cela me détournera de mes songeries.

– Amatérasu, la Déesse du Soleil, est la fille d'Izanami, la Déesse des Nuées, et d'Izanaghi, le Dieu de l'Air, qui tous deux créèrent notre globe.

« Amatérasu est la plus belle parmi les déesses. Tous les êtres l'adorent, sauf son frère Susano-ô. Car le cruel Susano-ô règne sur l'Océan et n'aime que la douleur et les ténèbres.

« Amatérasu se promenait autrefois sur un cheval pie, auquel elle portait une grande affection. Dans son palais de nuages, parmi les vierges immortelles, ses compagnes, elle tissait la trame des aurores et des couchants, lorsque les cieux s'assombrissent. Fujin, le Dieu du Vent, vint lui apporter, avec des lamentations, le cadavre mutilé du cheval pie.

« La Déesse du Soleil reconnut l'œuvre maléfique de Susano-ô, son frère. Son orgueil se révolta sous l'outrage, et elle s'en fut pleurer dans une caverne, loin des Dieux.

« La nuit ensevelit alors la terre. Pendant sept ans, Amatérasu demeura loin des Dieux, et la terre fut abandonnée aux ténèbres et aux puissances mauvaises. Amenoko, le Dieu des Fruits, transplanta en pleurant les *sakaki*, les arbres sacrés, qui ombragent les plus hauts sommets des cieux, et en entoura l'entrée de la grotte. Il para les branches serpentes des *magatama*, les bijoux mystérieux qu'Izanaghi, le Dieu de l'Air,

avait donné à sa fille. Devant le silence obstiné d'Amatérasu, les Dieux se réunirent pour un conseil solennel. Les Dieux sont Izanaghi, le Dieu de l'Air, Izanami, la Déesse des Nuées, Amenoko, le Dieu des Fruits, Ishi-Koré¹², le Dieu laborieux qui forge les éclairs, Amé-no-Uzumé, la Déesse du Rire, Fujin, le Dieu du Vent, Tajikara-ô-no Mikoto, le Dieu des Géants et des Dragons, Benten¹³, la Déesse des Serpents, radieuse comme les fleurs sous la pluie, Benten, la Joueuse de koto¹⁴, à qui plaisent les belles musiques, Sarasvati, la Déesse du Savoir et des Langages, et Raijin, le Dieu du Tonnerre, qui frappe les tambours et les gongs célestes, Raijin, le Dieu rouge, qui a deux griffes très longues à chaque pied.

« Le conseil des Dieux, ainsi réuni, envoya Fujin, le Dieu des Vents, vers la caverne où s'était réfugiée Amatérasu. Le messager supplia vainement la Déesse du Soleil de réparaître et de dissiper l'ombre universelle.

« Pour la persuader, Ishi-Koré, le Dieu patient qui forge les éclairs, créa le premier miroir, un miroir d'or, dont la surface polie reflétait les visages célestes. Et, pour l'attirer, Uzumé, la Déesse du Rire, se leva et dansa en chantant devant les Dieux assemblés. Les Dieux se réjouirent de sa grâce musicale. Quelques-uns accompagnèrent le rythme de son corps en frappant l'un contre l'autre de larges morceaux de bois, ou en frôlant les cordes d'un arc avec des roseaux et des tiges de bambou. La danse d'Uzumé s'exaspéra jusqu'à la frénésie, et les Dieux la louèrent très haut.

« Amatérasu, entendant le bruit de la réjouissance divine, s'étonna, et, s'avançant jusqu'à l'orifice de la caverne, elle vit Uzumé, sa baguette d'ivoire à la main, qui dansait au son des clochettes suspendues à ses vêtements. « Nous chantons et nous dansons, afin d'honorer la nouvelle Déesse, aussi belle que toi-même, qui vient prendre ta place dans notre assemblée, » dit Uzumé à Amatérasu.

« Et elle tendit à la Déesse du Soleil le miroir d'or dans lequel Amatérasu aperçut, pour la première fois, le reflet de son visage divin.

« Émerveillée, elle s'avança, afin de mieux contempler la rivale inconnue... Lentement, elle sortit de la caverne, et ses longs rayons la précédèrent.

« Sur un signe d'Izanami, la Déesse des Nuées, Tajikara-ô no Mikoto, le Dieu très fort des Géants et des Dragons, prit des rochers et ferma l'entrée de la grotte. Puis, il en barra l'accès avec une grosse corde faite de paille de riz.

« Quant au miroir, où la Déesse du Soleil mira son front radieux, il est visible pour les yeux des mortels : c'est le miroir vénérable qui rayonne dans le temple d'Isé.

– La légende d'Amatérasu me charme par un trait ingénument et subtilement féminin, commenta la jeune Russe. C'est la vanité

¹² L'Héphaïstos japonais.

¹³ L'Aphrodite japonaise.

¹⁴ Espèce de banjo japonais.

naïve d'Amatérasu, oubliant son chagrin et sa rancune dans la crainte de contempler un visage aussi beau que le sien. »

Et, fixant sur la poétesse ses prunelles douloureuses :

« Lisez-moi une de vos traductions, Vivian. Apaisez-moi par des paroles vagues et amoureuxment tristes comme mes pensées.

– Vous ai-je dit le double poème du Printemps et de l'Automne ? C'est l'œuvre de Tchiyo-no-Kaya, la poétesse très illustre. Elle a profondément senti la mélancolie du Renouveau, plus navrante encore que celle du Déclin. »

Les cheveux de Vivian luisaient faiblement à travers le brouillard.

Elle lut :

I

POÈME DU PRINTEMPS

La neige est tombée,
Pendant la nuit,
Sur les blanches fleurs du prunier.
Je ne puis voir
Les fleurs parmi la neige :
Leur parfum seul
Révèle leur présence.

J'ai voulu cueillir pour toi
Les fleurs du prunier,
Mais elles fondirent
Entre mes doigts.

La neige demeure encore
Sur la colline,
Et pourtant les saules
Sont verts de bourgeons.

O saule
Que j'aperçois
Chaque matin,
Abrite tes branches
Le coucou¹⁵
Dont le chant plaît à ma Bien-Aimée.

Egouttez-vous
Avec douceur,
O pluies de printemps !
Et ne dispersez pas
Les fleurs des cerisiers,
Avant que ma Bien-Aimée ne les ait vues.

La saison
Des fleurs de cerisier

¹⁵ Le coucou, hototo-gisu, tient dans la poésie japonaise la même place que le rossignol dans notre littérature. Les Japonais prêtent à la voix du coucou la douleur voluptueuse et le désir inassouvi.

N'est point encore enfuie,
Mais elles devraient
Tomber maintenant,

Pendant que l'amour
De ceux qui s'aiment
Pendant que notre amour,
O Kamurasaki¹⁶,
Est à son comble.

Mes heures se consomment
Dans l'anxiété,
Et mon cœur se fond
Comme le givre
Sur les plantes d'eau,
Lorsque le printemps
Est venu.

J'ai pu vivre
Pendant la nuit,
Malgré mon attente et mon désir,
Mais comment endurer
Le long jour qui se lève ?

L'aurore est venue,
Je ne puis dormir
A force de penser
A celle que j'aime.

Que ferai-je
De ce coucou,
Qui ne veut point se taire ?

Dès la pointe de l'aube,
J'entendis la voix
Du coucou.
L'as-tu entendue également
O Bien-Aimée,
Ou dormais-tu encore ?

O coucou,
Je planterai pour toi
Un bocage d'arbres,
Où tu pourras
Séjourner paisiblement
Jusqu'à l'hiver.

O Komurasaki,
Si ta main
Se reposait dans la mienne,

¹⁶ Petite fleur de pourpre.

Je mépriserais
Les paroles des hommes,
Fussent-elles multipliées
Comme les brins d'herbe
Au printemps.

Puisque nous sommes créés
De telle façon
Que notre mort
Est aussi certaine
Que notre naissance,
Réjouissons-nous
Pendant notre courte vie.

A qui puis-je bien comparer
Notre existence humaine ?
Je la comparerai
A une barque
Dont le passage
Ne laisse point d'empreinte.

Je voudrais partir
Vers une contrée
Où il n'y aurait point
De coucous.
Leur chant m'attriste
Jusqu'aux larmes.

Les ondoyantes glycines
Que j'ai plantées,
Près de ma maison,
En souvenir de toi,
Sont enfin fleuries,
Et les fleurs
Sont comme des vagues blanches.

Je crois que mon image
Te semble haïssable,
Mais ne viendras-tu point voir
Les orangers
De mon jardin ?

Je m'endormis
En pensant à toi
Et je te vis
Dans un rêve.
Si j'avais su
Que je rêvais,
Jamais je n'aurais voulu
Me réveiller.

II

POÈME DE L'AUTOMNE

Je t'ai cherchée,
O Komurasaki !
Et je ne t'ai point trouvée.

J'ai traversé en vain
Les bambous de la plaine.
Pourquoi suis-je si triste
Ce soir,
En attendant
Celle qui ne vient point ?
Serait-ce de sentir
Le vent d'automne ?

Lorsque le coucou
Chanta pour la première fois,
Je l'ai chassé
Vers ta demeure :
A-t-il chanté
Sous ta fenêtre ?

Qui a donné le premier
Le nom d'amour
A l'amour ?
Il eût dû lui donner
Le nom de mort.

Je sais que ma vie incertaine
N'a point l'assurance
D'un lendemain,
Mais, pendant ce jour
Que je possède,
Je pleurerai sur toi.

Je pleurerai sur toi,
Comme on pleure sur les morts,
Jusqu'à la tombée de la nuit,
Jusqu'à la nuit inconnue.

Le ciel est une mer,
Les nuages sont des vagues,
Et la lune est une barque.
Elle se dirige
Vers une rive d'étoiles.

Ah ! je voudrais
Que les vagues blanches
De la mer d'Isé
Fussent des fleurs,
Afin de pouvoir les cueillir

Et te les apporter,
O Komurasaki !

Les dernières paroles de la poétesse s'éteignirent...

« La neige sur les fleurs ! murmura Vivian, rétrospective. On ne voit cette splendeur qu'au Japon. »

Des larmes tremblaient au bord des cils de Natacha. Elle répéta, comme un écho des solitudes mélancoliques :

Je pleurerai sur toi,
Comme on pleure sur les morts,
Jusqu'à la tombée de la nuit,
Jusqu'à la nuit inconnue.

XIII

FATUM

O Eve, in evil hour thow didst give ear
To that false Worm, of whomsoever taught
To counterfeit Man's voice – true in our fall,
False in our promised rising ; since our eyes
Opened we find indeed, and find we know
Both good and evil, good lost and evil got :
Bad fruit of knowledge, if this be to know,
Which leaves us naked thus, of honour void,
Of innocence, of faith, of purity,
Our wonted ornaments now soiled and stained,
And in our faces evident the signs
Of foul concupiscence; whence evil store,
Even shame, the last of evils...

MILTON : *Paradise Lost*, Book ninth.

O Eve, dans une heure mauvaise, tu prêtas l'oreille
Au Ver perfide, à qui [l'Inconnu] apprit
A contrefaire la voix de l'Homme. – Notre chute fut véritable,
Mais notre élévation promise mensongère, puisque nos yeux
Sont ouverts en vérité, et que nous avons la connaissance
Du bien et du mal, du bien perdu et du mal révélé.
Le fruit de la science [est] mauvais, puisqu'il ne fait
Que nous laisser nus, et dépouillés d'honneur,
D'innocence, de foi et de pureté.
Nos parures habituelles [sont] souillées et tachées,
Et nous portons sur nos visages avec évidence les signes
De la concupiscence abjecte. De là [viennent] ces viles
[moissons,
La honte elle-même, le dernier des maux...

Un grand chêne projetait une ombre pacifique sur le front de Natacha. Des paroles inconnues semblaient bruire dans son feuillage séculaire.

De soudaines chaleurs montaient de l'herbe, ainsi que des langueurs inavouées. Une véhémence farouche assoiffait les êtres et les choses. Les roses étaient presque terribles de volupté et de violence. La Flamme et la Fièvre se partageaient le ciel et la terre.

« Je sens en moi toutes les incertitudes de l'aurore, » soupirait à Raoul la jeune Russe, d'une voix faussement attendrie.

M. de Vauriel tourna vers elle sa face pesante, que l'âpreté de la convoitise rendait plus bestiale encore.

Il ne souffrait plus maintenant d'un scrupule loyal et lâche. Il ne reculait plus devant le risque merveilleux et le divin péril.

Natacha était pour lui une proie offerte. Tout s'effaçait devant l'Heure Lumineuse qui précède le crépuscule monotone des jours.

« Comme les amants asservis, nous serons les exilés de la lumière, » lui avait murmuré Natacha, lorsque l'aveu coupable les avait inéluctablement rapprochés.

Une phrase, surgissant du fond 'un roman oublié, était venue aux lèvres du jeune homme :

« Je donne toute mon existence humaine pour le charme d'une heure. »

Ainsi donc, l'hésitation tentée aboutissait à la trahison banale...

... Il attira la jeune fille vers la maison déserte... Sur le seuil défailaient les parfums du jardin.

XIV

Histoire tragique de la Plongeuse

... evening descended from heaven above,
And the Earth was all rest, and the air was all love,
And delight, tho less bright, was far more deep,
And the day's veil fell from the world of sleep,
And the beasts and the birds and the insects were drowned
In an ocean of dreams without a sound ;
Whose waves never mark, tho they ever impress
The light sand which paves it, consciousness...

SHELLEY: *The Sensitive Plant*, p.f.

... le soir descendit du ciel,
Et la Terre était tout repos, et le ciel tout amour,
Et la joie, moins lumineuse, n'en était que plus profonde,
Et le voile du jour se détacha de l'univers du sommeil,
Et les bêtes et les oiseaux et les insectes étaient noyés
Dans un océan de rêves sans bruit,
Dont les vagues ne laissent point d'empreinte
Sur le sable léger qui le borne et qu'elles foulent pourtant
Toujours, la conscience...

Géraldine regardait, sans les voir, les prestiges mouvants des frondaisons sur l'eau. L'incertitude du retour troublait ses prunelles calmes. L'inexplicable et parfois imperceptible métamorphose des choses que l'on a délaissées heurtait sa susceptibilité délicate.

L'accueil de son mari l'avait blessée, ainsi qu'une discordance. Une contrainte s'y dissimulait lourdement sous une exubérance forcée. Lorsque, d'une voix indécise, elle lui avait parlé de Mlle de Smyrnoff, les réponses étrangement évasives de Raoul l'avaient surprise.

Ses yeux se perdaient dans les lointains aux fluidités froides d'aigue-marine.

Natacha et Vivian entrèrent, blondes divertissement.

Mme de Vauriel les accueillit avec une douceur un peu lasse. Les fleurs de cretonne les encadraient toutes trois d'un jardin artificiel.

« Que votre robe me plaît, votre robe où les verts s'azurent au reflet de ces grands hortensias ! dit la poétesse à Géraldine. Cette robe vous aime. Il est des étoffes hostiles à celles qui les portent, des satins qui se révoltent en des cassures rudes, et des soies qui bruissent avec colère. Les plus des robes ont plus d'éloquence que la courbe même des lèvres. »

Le visage de Natacha s'était illuminé, comme un été de roses, à la vue de Géraldine. La loyauté de métal, par où s'affirmait

Vivian, contrastait un peu durement avec le mystère de feuillages qui rendait Géraldine si fraîchement reposante. L'animalité intensément, presque terriblement, vivante de Natacha s'exaspérait, dans le soir d'émail translucide.

« Votre absence m'a paru si longue ! murmura la jeune Russe à Géraldine. Je vous connaissais à peine, et pourtant vous me manquez ainsi qu'une amie disparue. »

Les yeux de Mme de Vauriel furent attirés par la lueur des perles qui s'irisaient au cou de Natacha.

« Ces perles sont limpides comme si elles étaient baignées par l'eau de la mer, » observa-t-elle.

Une rougeur confuse envahit violemment le front de la jeune Russe. Raoul, le matin même, lui avait apporté ce collier aux reflets bleus et verts et roses. C'était son anniversaire de naissance qu'il avait voulu fêter symboliquement par le fil de ces vingt-trois perles. Le jeune homme, qui empruntait habituellement aux feuilletons classiques ses effusions sentimentales, avait trouvé l'idée première de cette libéralité dans sa lecture de la veille. « Chacune représentera, avait-il textuellement répété, une année de ta merveilleuse jeunesse. Après de toi, elles oublieront la nostalgie des algues et des anémones. »

« La vie ambiguë des perles me déconcerte, réfléchit tout haut Vivian Lindsay. Elles ont un pouvoir maléfique. Elles me rappellent toujours la légende de l'héroïque plongeuse qui donna sa vie pour l'une d'elles.

– Dites-la nous, mademoiselle, pria courtoisement Géraldine.

– Vous savez que je ne demande pas mieux, dit Vivian Lindsay. Ma mémoire est monotonement intarissable, comme celle de Sheherazade. »

La voix de Vivian suivait plus fidèlement l'harmonie métallique de la prose que les molles inflexions des vers.

« La poésie, disait-elle parfois, est un koto fleuri de lotus, la prose est une cloche de bronze. »

Elle modula, d'un timbre clair, la légende de la Plongeuse :

« Bente avait souri à la fille de Taishokkwan, kugé¹⁷ puissant et redoutable. Car l'empereur de Chine, Tai-Tsung, lui avait fait partager son trône, dans une pompe solennelle.

« Yohiki, fille de Taishokkwan, voulut élever, en son pays natal, un temple à la Déesse qui lui avait été favorable. Elle rassembla les gemmes les plus splendides afin de parer l'autel, dont le rayonnement devait surpasser le rayonnement de l'aurore. Parmi ces gemmes brillait mystérieusement, ainsi que la lune d'automne, la Perle Sacrée. Le Fleuve du Ciel ne charriait point, en ses ondes laiteuses, de lueur plus sereine.

« La renommée de cette perle incomparable était parvenue jusqu'au royaume obscur des Dragons. Et le roi des Dragons la convoitait violemment.

« L'Impératrice remit elle-même entre les mains d'un fidèle serviteur japonais, nommé Manko, la Gemme Fabuleuse.

¹⁷ Gouverneur de province.

« Le vaisseau, qui cinglait vers la contrée de l'Impératrice, glissait en un battement de voiles pourpres. Il longeait Chikiua ga Oki, verdure translucide entre la Chine et le Japon, lorsque les gaki l'entourèrent d'une rumeur d'orage. Mais l'intrépidité humaine peut vaincre les puissances infernales. Manko triompha du noir assaut de l'Ombre, et le navire sillonna les vagues pareilles aux glycines blanchement frissonnantes. Près du rivage de Shikoku, les marins aperçurent une énorme bûche que les flots ballottaient ainsi qu'une épave.

« Manko, pris d'une curiosité surprise et obscurément inquiète, fit arrêter le vaisseau et recueillit la bûche étrange. D'un coup de hache, les marins la fendirent. Et de la prison étroite, émergea une Femme.

« Manko la reçut avec déférence, ainsi qu'un présent splendide de la mer. L'Inconnue, au corps fluide et souple, telle une onde, éveilla singulièrement les désirs du serviteur impérial. Mais elle se déroba à son étreinte, imposant pour condition qu'il lui dévoilât avant tout la Perle interdite aux regards comme le secret de l'univers. Afin de posséder cette chair mystérieuse, Manko exauça la prière de l'Envoyée. Le lendemain, la Femme avait disparu, emportant la Gemme Divine. Et Manko, avec une stupeur douloureuse, comprit qu'il avait été la dupe et la proie d'une Sirène. »

Vivian s'interrompt :

« Car les Japonais, observa-t-elle, ayant vu les fantômes et les vampires comme les ont vus les Anglais, les Bretons et les paysans du Moyen-Age, ont écouté, de même que les Aèdes helléniques, le chant des Sirènes éternelles. »

Elle reprit, se berçant elle-même de sa mélodie :

« Torturé d'épouvante et de désespoir, Manko implora vainement la clémence de Katamari, l'empereur du Japon. Il s'ouvrit le ventre, et ses entrailles se répandirent devant la Mer perfide qui s'était incarnée dans une Sirène.

« Katamari, ne pouvant se consoler d'avoir perdu la Perle qui devait illustrer sa nation, se lamenta sans trêve. Il se vêtit de haillons misérables, et s'en fut errer par les grands chemins.

« La Mer, qui lui avait dérobé la Perle Unique, l'attirait inconsciemment. Il la rechercha pour le mal qu'elle lui avait fait.

« Un soir, il aperçut, en face du couchant, une plongeuse dont le visage, patiné comme le bronze et le bois des anciennes Idoles, lui plut par sa loyauté. Ses yeux brillaient aussi clairement que des méduses. Du panier à poissons qu'elle portait autour de la ceinture, s'exhalait une odeur d'algues et de marées.

« Soudain, le silence des longs jours vagabonds l'oppressa... Un mortel désir de compassion et de fraternité sourdit en son cœur. Il s'approcha de la pêcheuse, et lui dévoila, avec des gémissements et des sanglots, son regard cruel.

« L'âme simple et pitoyable de la plongeuse s'émut au récit de cette impériale infortune.

« Je sais les secrets de la Mer, dit-elle. Je lui ai ravi ses plus belles perles et son plus beau corail. Je puis traverser les ondes vertes ainsi que les oiseaux sauvages traversant l'air. Pour toi, ô Maître,

je descendrai dans le gouffre des grandes eaux ; et je te rapporterai la Perle. Mais choisis auparavant, dans ton royaume, les joueuses de koto et les joueuses de biwa les plus expertes, les poétesses les plus savantes et les chanteuses les plus habiles. « Katamari obéit à la pêcheuse. Il convia les Musiciennes les plus renommées du Japon, qui chantèrent sur un navire fleuri de lotus et de chrysanthèmes.

« Des mélodies fluides flottèrent au loin, portées par la brise du soir. Les Dragons qui gardaient le Trésor Incomparable, oublieux de leur vigilance, émergèrent de l'océan afin d'écouter les Chants Merveilleux.

« La plongeuse, alors, détacha une barque et s'éloigna sur les vagues orangées par le couchant. Dans ses cheveux brillait une boule de cristal. Elle tenait à la main un poignard de guerrier.

« Hardiment, elle s'abîma dans les flots.

« Katamari, étreint par une angoisse livide, l'attendait sur la plage.

« La boule de cristal sillonna le crépuscule de la Mer comme une étoile filante. Sa clarté illuminait les profondeurs indistinctes où passait l'ombre mystérieuse des poissons...

« La plongeuse reparut à la surface embrasée des eaux, mais une Forme Monstrueuse la poursuivait et l'atteignit enfin. La Femme se retourna, héroïquement prompte, et son poignard s'enfonça dans le flanc glauque du Dragon. Mais les griffes envenimées du vaincu agonisant avaient labouré la chair de la triomphatrice.

« Sur le sable, aux pieds du Mikado, une lame roula ce corps d'où l'âme magnanime avait fui. Une blessure profonde s'ouvrait au-dessous du sein gauche... Et, cachée dans cette blessure que la pêcheuse s'était faite pour y recéler la gemme, luisait, d'une lueur rouge, la Perle Incomparable.

« Le peuple tout entier pleura la Sacrifiée et vénéra la mémoire de Celle qui avait rendu au Japon la Perle Unique. Depuis lors, le joyau rayonne sur le front de la Statue de Benten, dans le Temple Parfumé. Cette Perle est justement nommée : *le Trésor des Trois Pays*. Le Japon, l'Inde et la Chine y concentrent en sa lumière leur splendeur une et diverse. »

Géraldine leva sur la poétesse ses prunelles aux gris verts d'oliviers.

« J'aime, dit-elle, la simplicité compatissante de la plongeuse japonaise donnant, par pitié, sa vie miséricordieuse.

– Les Japonais qui, pareils aux Hellènes, ont tout deviné et tout pressenti, ont devancé inconsciemment ce verset de l'Écriture :

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, » répliqua Vivian. Et, souriant : « Il m'est resté de mon éducation protestante quelques vagues réminiscences bibliques.

– Les perles sont-elles toujours hostiles et fatales ? » interrogea la jeune Russe.

Une légère anxiété aiguësait sa voix traînante.

« Toujours, répondit Vivian. Elles ont une personnalité d'êtres agissants et pensants. Les Japonais l'ont si bien compris qu'ils leur donnent des noms individuels. La Perle Triangulaire, un des Joyaux Sacrés, se nomme Tama. Elle est le visible symbole de la

pure et claire doctrine de Bouddha. Elle enclot la puissance occulte qui rythme le flux et le reflux, et celui qui la possède domine les Marées. Amatérasu, la Déesse du Soleil, la détachant de son collier, en fit présent au premier empereur du Japon, Ninigino Mikoto. »

La lumière ultérieure qui persiste après la mort du soleil rougissait, ainsi qu'un beau fruit, sur un ciel frissonnant et vert, de la couleur changeante des feuillages.

« quelle merveilleuse gamme de rose et de carmin ! admira Vivian. Les nuages ont les nuances veloutées des pêches de Seïbô. Je vous ai souvent parlé de Séïbô, Natacha.

– Séïbô, expliqua la jeune Russe à Géraldine, est la Déesse des longues existences paisibles. Elle a son séjour en un verger. Il ne faut pas moins de trois mille ans pour mûrir ses pêches miraculeuses, et celui qui les cueille devient semblable aux Dieux.

– Un seul mortel les atteignit, ajouta Vivian. Seïbô, que les Chinois nomment Si Wang Mu, apparut jadis sur la terre. Elle se révéla à l'empereur Buteï, apportant avec elle sept pêches cueillies de ses mains divines. Buteï fit rayonner devant elle ses gemmes les plus lumineuses. Mais la Déesse, en se retournant, vit grimacer à la fenêtre une petite face simiesque. Tobokasu, le fils du Mikado, mettant à profit l'extase féminine où les pierreries plongeaient la Déesse, avait volé trois pêches d'immortalité. La Déesse, offensée, se retira de la terre... L'enfant, depuis lors, prit part à l'Assemblée des Dieux.

« Seïbô est harmonieuse comme la lune sur les montagnes. Toujours vêtue à la façon chinoise, elle est suivie de vierges dont les regards sont pareils à des fleurs baignées de pluie. »

L'ombre s'épanouissait en des bleus humides de lotus. Une obscure langueur amollissait l'âme de Géraldine.

« N'y a-t-il point, parmi les divinités japonaises, une Déesse du Crépuscule ? interrogea-t-elle pour rompre le charme périlleux.

– Le crépuscule est à peu près inconnu au Japon, dit Vivian. La lumière et les ténèbres s'y succèdent presque sans intervalle. Pourtant, je sais un poème sur la Déesse du Crépuscule, Shokujo.

– Parlez-nous de Shokujo, Vivian. »

Sous les yeux attentifs de Géraldine et les yeux distraits de Natacha, Vivian Lindsay dit avec lenteur :

« Shokujo, la Tisseuse Mélancolique, est la pâle sœur aînée d'Amatérasu, la Déesse du Soleil.

« Elle est belle à travers sa tristesse, comme à travers un voile. Deux larges chrysanthèmes roux se fanent dans sa chevelure. Son kimono bleu est brodé de phalènes et de lucioles.

« Elle tisse en sa vaste trame les fils argentés des songes. Elle tisse les visions étranges des solitaires et des poètes. Voici, détachées sur un paysage lunaire, les femmes de cette contrée mystérieuse où ne naissent point de mâles et d'où jamais un homme ne s'en retourna vivant. Le reflet de leur propre image, longuement contemplée en un puits très clair, les rend fécondes. Voici les hommes qui, avant de s'asseoir, creusent dans la terre un trou profond où ils arrondissent ingénieusement leur gênante

queue de singe. Voici les *Hommes au sein percé*, qui habitent à l'est de la terre de Tso. Les plus puissants de cette race bizarre se font transporter en palanquin par leurs serviteurs, qui passent, sans souffrance, une longue perche de bambou à travers leur chair perforée. Voici le *Kappa*, qui a le corps d'une tortue et la tête d'un ouistiti. Son crâne est creusé à la façon d'une coupe, et contient une rosée merveilleuse qui lui donne sa vigueur. Le Kappa est un démon très courtois, malgré sa cruauté. Il provoque avec des paroles de politesse ceux qui se baignent dans les rivières. Les nageurs surpris n'ont qu'un moyen de délivrance. Ils doivent saluer profondément le monstre, qui, pour répondre, se courbe en deux et renverse la liqueur magique d'où il tire sa force. Il est alors plus faible qu'un nouveau-né. Voici les *Hommes sans Estomac*, qui n'osent rire de peur de faire éclater leurs côtes. Voici les *Hommes aux Longs Bras* et les *Hommes aux Longues Jambes*, qui pêchent ensemble le poisson des fleuves et des mers. Les Hommes aux Longues Jambes s'aventurent dans les eaux très profondes, et les Hommes aux Longs Bras, perchés sur les épaules de leurs compagnons, saisissent facilement le poisson aux écailles lumineuses. Et voici l'Etoile Tchih-Nu qui, revêtant la forme d'une femme très belle, erra longtemps sur la terre. Elle jouait si harmonieusement du koto qu'une assemblée de poètes, sans prendre de nourriture ni de sommeil, l'écouta chanter ses vers pendant plus d'un an. Enfin, la poétesse divine traversa de nouveau le Fleuve du Ciel. Voici Yoko, l'enfant héroïque. Elle marchait aux côtés d'une compagne, dans un champ de mil, lorsqu'un tigre embusqué bondit à la gorge de celle-ci. De ses mains puériles, Yoko saisit la gueule du tigre, et, comme exaltée par une force mystérieuse, maintint le fauve jusqu'à l'arrivée des guerriers qui la secoururent. Et voici Tamamono-Mayé qui, chaque nuit, apparaît entourée d'un halo, comme la Lune elle-même.

« Shokujo tisse dans la trame grise les formes innombrables de la Fantaisie, du Désir et du Rêve. »

Les dernières paroles s'évanouirent, ainsi que l'écho d'une cloche païenne. Les trois jeunes femmes se turent. Shokujo, la Déesse Mélancolique, tendait autour d'elles ses subtiles toiles d'araignée, qui les enveloppait d'un réseau patient et perfide.

XV

L’Ondoiement des Saisons

I cannot see what flowers are at my feet,
Nor what soft incense hangs upon the boughs,
But, in embalmed darkness, guess each sweet
Wherewith the seasonable month endows
The grass, the thicket, and the fruit-tree wild ;
White hawthorn, and the pastoral eglantine ;
Fast fading violets cover’d up in leaves,
 And mi-May’s eldest child,
The coming musk-rose, full of dewy wine,
The murmurous haunt of flies on summer eyes.

KEATS : *Ode to a Nightingale.*

Je ne puis voir quelles fleurs éclosent sous mes pas,
Ni quel doux encens se suspend aux branches,
Mais, dans l’odorante obscurité, je devine chacune des
 [douceurs

Que le mois tempéré prodigue
A l’herbe, au buisson et à l’arbre fruitier sauvage,
L’aubépine blanche et l’égilantine champêtre,
Les violettes tôt fanées recouvertes de feuilles,
Et la première enfant de la mi-mai,
La naissante rose musquée, pleine d’un vin de rosée,
Ce murmurant abri des mouches par les soirs d’été.

L’ombre des fleurs attiédissait délicatement la terre humide et
remuée.

« Je vous apporte, dit Vivian à Géraldine, un kakémono¹⁸ peint
en l’honneur d’une assemblée de poètes. Comme vous le voyez,
des jeunes filles suspendent aux branches stellaires d’un
pommier un poème légèrement tracé sur un papier épais et
soyeux ainsi qu’une étoffe. »

Géraldine murmura quelques paroles reconnaissantes.

« Le poème suspendu est l’œuvre de Sei-Shonagon, ajouta
Vivian.

– Une poétesse ? questionna Géraldine.

– Oui. D’une plume plus délicate qu’un pinceau, elle dessina une
prose picturale. Sei-Shonagon fut très belle et de noble
naissance. Son père, poète renommé lui aussi, était de la race de
ce Prince savant qui compulsa les Nihongi. Elle fut la dame
d’honneur de l’impératrice du Japon. Comme Ono-no Komachi,
elle mourut vagabonde et pauvre. »

Dans le sourire de Vivian luisaient des reflets clairs et durs.

¹⁸ Tableau japonais.

« Les belles strophes ne doivent guère être mieux récompensées au Japon que dans notre Occident, souligna-t-elle.

– Quel est le sujet de ce poème ? demanda la jeune Russe.

L'ondolement des saisons. C'est, d'ailleurs, un chant très court.

Je pourrai donc vous le traduire sans remords. »

Géraldine et Natacha écoutèrent. Un même intérêt les rapprochait inconsciemment.

Lorsque le printemps
Est venu,
Je préfère l'aurore,
J'aime l'aube blanche,
Qui devient
Encore plus blanche,
Avant que ne se lève le soleil.

Lorsque vient l'été,
Je préfère la nuit.
J'aime la nuit,
Non seulement
Quand elle est lumineuse
De lune et d'étoiles,
Mais encore
Quand elle n'a d'autre lumière
Que la lanterne
Des lucioles.
J'aime aussi la pluie nocturne.

Lorsque l'automne
Est venu,
Je préfère le soir.
Je me plais à suivre
Le retour des corbeaux
Qui, par groupes
De trois ou quatre,
Regagnent leur nid.
Et, quand le soleil
S'est couché,
Qu'il est doux d'entendre
Le chant aigu des insectes
Et le sanglot du vent !

Lorsque l'hiver
Est venu,
Je préfère le jour,
Moins blanc cependant
Que la neige.

Rien n'est aussi beau
Que la neige,
Si ce n'est le givre.

J'aime la froidure,
Et la lueur
Du brasier rouge et jaune.
En hiver,
Que la douce tiédeur de midi
Ne persuade point
Aux jeunes femmes
De laisser mourir
Les flammes du foyer !
Car la froidure du soir
S'approche
En silence
Et sans avertissement,
Comme la Mort.

Un bruit d'eau claire se mêlait aux paroles de la poétesse. Une fontaine modulait le rythme monotone et musical de la pluie.

« On croirait entendre rire et pleurer Manju, la Déesse des Cascades, » dit Vivian.

Elle se retourna vers Natacha et Géraldine, si harmonieusement dissemblables.

« Il me faut vous quitter, annonça-t-elle. N'écoutez point trop longtemps la voix de Manju. Drapée d'un arc-en-ciel, elle sourit en murmurant d'étranges paroles et des appels perfides. Une carpe ondoie dans les plis de sa robe. »

Elle disparut. Une ombre s'intensifiait dans le cœur de Géraldine, une ombre délicate et profonde comme celle des fleurs sur la terre fraîchement remuée.

XVI

Le Goût du Vertige

... In the hall, six steps from us,
One sees the twenty pictures; there's a life
Better than life, and yet no life at all.
Conceive her born in such a magic dome,
Pictures all round her! why, she sees the world,
Can recognize its given things and facts,
The fight of giants or the feast of gods,
Sages in senate, beauties at the bath,
Chases and battles, the whole earth's display,
Landscape and sea-piece, down to flowers and fruit –
And who shall question that she knows them all,
In better semblance than the things outside?
Yet bring in to the silent gallery
Some live thing to contrast in breath and blood,
Some lion, with the painted lion there –
You think she'll understand composedly ?
– Say, "that's his fellow in the hunting-piece
Yonder, I've turned to praise a hundred times ?"
Not so. Her knowledge of our actual earth,
Its hopes and fears, concerns and sympathies,
Must be too far, too mediate, too unreal.
The real exists for us outside, not her :
How should it, with that life in these four walls –
That father and that mother, first to last
No father and no mother, – friends, a heap,
Lovers, no lack – a husband in due time,
And every one of the them alike a lie!
Things painted by a Rubens out of nought
In to what kindness, friendship, love should be.
All better, all more grandiose than the life
Only no life : mere cloth and surface-paint,
You feel, while you admire. How should she feel ?
Yet now that she has stood thus...
The sole spectator in that silent gallery
You think to bring this warm real struggling love
In to her of a sudden, and suppose
She'll keep her state untroubled ?

BROWNING : *In a Balcony.*

... Dans la sale, à six pas de nous,
On voit vingt tableaux, voici une existence
Supérieure à l'existence et pourtant non-existante.
Imaginez la [Reine] sous un tel dôme magique,
Entourée de peintures ! Elle voit le monde,
Discerne ses données et ses faits,

La lutte des géants ou les festins des dieux,
Les sages au sénat, les beautés au bain,
Les chasses et les batailles, toute la terre déployée,
Des paysages et des marines, jusqu'aux fleurs et aux fruits.
Qui nierait qu'elle connaît tout cela,
Sous un aspect plus beau que celui des vérités extérieures ?
Mais amenez dans la silencieuse galerie
Un être vivant qui ferait contraste par le sang et l'haleine,
Un lion [par exemple] devant ce lion peint.
Croyez-vous quelle puisse se rendre un compte exact,
Et dire : « Voici, là-bas, dans le tableau, le pareil [de ce lion],
Que j'ai loué cent fois déjà ? »
Non pas ! Sa connaissance de notre terre actuelle,
De ses espoirs, de ses craintes, de ses soucis et de ses
[attirances,
Doit être trop lointaine, trop médiante, trop irréaliste.
Le réel existe pour nous au dehors, non pour elle :
Comment cela se pourrait-il ? [Songe à] cette existence entre
[quatre murs,
A ce père et à cette mère, [qui n'ont été] depuis le
[commencement jusqu'à la fin
Ni père ni mère [véritables], à cette multitude d'amis
Et de soupirants, – à ce mari venu à l'heure dite,
Et tout cela un égal mensonge !
[Tout cela] tiré du néant par un Rubens
A l'image de la cordialité, de l'amitié, de l'amour,
Tout cela plus beau et plus grandiose que la vie,
Mais dépourvu de vie : de la toile seulement et une surface
[colorée !
Vous le sentez, vous, tandis que vous admirez. Comment
[sentirait-elle ?
Elle qui est demeurée ainsi...
La seule spectatrice dans la galerie,
Vous croyez apporter cet amour brûlant, véritable et luttant,
Soudain jusqu'à elle, et vous supposez
Qu'elle gardera une majesté sans trouble ?

Les jours passaient, en laissant à Mme de Vauriel le regret de leur charme imprécis. Elle s'étonna de se sentir une âme si troublée et pourtant si légère.
Un chant continu frémissait en elle, joyeusement apeuré. Son âme s'inquiétait avec des battements d'ailes, ainsi qu'un oiseau libéré qui reprend son essor dans l'espace.
Par un soir ambigu, elle franchit le seuil de Natacha. La jeune fille alla vers elle, radieusement pâle.
« J'avais si grand' peur de vous attendre en vain, dit-elle. On craint toujours de voir se dérober ce qu'on aime et ce qu'on désire mortellement. Je vous *espérais*, comme disent si bien les paysans de Normandie et de Provence. »
Géraldine lui sourit, d'un sourire incertain.

« Il me semble, murmura Natacha, que je deviens meilleure auprès de vous. Quelquefois même, je m'imagine qu'à force de vous contempler je vous ressemblerai un peu. Vous avez le regard infini de la Consolatrice. Vous me reposez. Vous me calmez. Vous me désaltérez. »

Elle avait pris la main indécise de Géraldine entre ses mains volontaires.

« Je suis pareille à ces gaki dont parle Vivian, sourit-elle mélancoliquement, à ces Esprit Affamés qui rôdent autour des pagodes et dont le tourment n'est apaisé que par le Verbe Divin. »

Elle s'arrêta.

« Parlez-moi, Géraldine.

– Que vous dirai-je qui ne soit terne et fade à l'égal de mon existence passée et présente ? dit lentement la jeune femme. La vie m'a laissé une âme sans empreinte. Songez à ceci, Natacha, *que je n'ai point de souvenirs.* »

Sa voix tremblait d'une amertume.

« Je n'ai eu ni joies ni douleurs. Parfois, j'ai rêvé de souffrances inconnues, et que je devinais plus brûlantes que des voluptés. J'ai envié ceux qui sanglotaient ferveusement. J'ai convoité leurs larmes ardentes, Natacha. J'ai entrevu de merveilleuses angoisses, qui ont la splendeur d'une mort amoureuse. J'attends, ainsi que ceux-là qui attendent aux portes des temples. Le trouble de l'encens est en eux, mais ils n'ont point connu l'extase mystique d'entrer dans le sanctuaire.

– Moi, répondit la Russe, j'emporterai dans l'inconnu un souvenir, le vôtre, Géraldine. Car j'éprouve pour vous ce que jamais je n'ai ressenti pour un être humain : une tendresse triste. »

Géraldine, sans presque l'entendre, regardait devant elle. On eût dit qu'elle contemplait sa Destinée visible et présente.

« Je ne suis pas de ces âmes farouches qui aiment l'isolement ainsi que Narcisse aimait son image, soupira-t-elle. Je n'ai point choisi le silence où je vis. Aucune âme n'est venue impérieusement à moi.

– Puissiez-vous un jour venir à moi comme je suis venue à vous ! » implora la jeune Russe.

Un malaise enfiévré tout l'être de Géraldine. Elle redoutait confusément la langueur qui s'insinua dans ses veines.

« Je voudrais être pour vous, chuchota la jeune fille, l'ombre familière à qui vous parlez sans peser vos paroles. Je voudrais être votre solitude. »

D'un geste insinuant, elle effleura le poignet de la jeune femme. L'emprise de ce frôlement léger, plus dominateur qu'une étreinte, fit tressaillir Géraldine.

« Venez dans le jardin, » supplia Natacha. L'insidieuse souplesse de la voix contrastait avec la décision du visage. « Je cueillerai pour vous les fleurs qui vous ressemblent le mieux, – les fleurs pensives et tout embaumées de silence. »

Les arbres frissonnaient d'une attente vague. L'air troublé donnait l'impression d'une haleine suspendue. Des ailes

invisibles frémissent et s'éloignent ainsi que des âmes qui se croisent vainement et se séparent avec regret.

Les deux jeunes femmes s'assirent sur un banc moussu. Une petite chauve-souris bleue se heurtait aux murs d'un élan aveugle.

« Comme vous êtes lointaine ! s'attrista la jeune fille. Votre douceur indifférente me navre plus désespérément que si vous me repoussiez de toute votre haine tendue.

– Je suis un peu comme les Anglais, que l'on blâme pour leur réserve hautaine, confessa Géraldine. Un poète a dit *qu'ils ont toujours la mer autour d'eux*. Et pourtant je devine que leur froideur n'est pas de l'orgueil, mais une fierté un peu douloureuse. Ils redoutent plus encore les expansions vulgaires que les agressions. Et, même lorsqu'ils souhaitent s'affranchir de leur contrainte voulue, l'ancienne défiance les enserre encore.

– Que de tendresses incertaines, que d'hésitantes ferveurs vous découragez ainsi reprocha la jeune Russe. N'avez-vous point senti avec quelle angoisse je m'attardais auprès de vous ? N'avez-vous point compris mes adorations muettes ? »

Géraldine craignait la réponse trop consentante qui lui montait aux lèvres. Elle se déroba d'un mouvement de fuite.

« Je songe à une traduction que Vivian m'a envoyée ce matin :

Le monde est sans forme

Dans les ténèbres.

Mais les ténèbres

Ne peuvent point

Cacher les fleurs. »

Natacha la considérait ardemment.

« Vous êtes une rose unique dans un jardin abandonné, » murmura-t-elle.

Elle se pencha, impétueuse et douce, vers la jeune femme.

Un bruit de pas les rejeta l'une loin de l'autre. La voix bizarrement aiguë de Cliffmere rompit l'énigmatique silence.

Géraldine, inattentive à ses paroles banales, tressaillit sur une interrogation personnelle.

« Est-il vrai, Madame, que vous fuyiez bientôt notre paisible Tamise ? Vous laisserez ici des amitiés inconsolables. »

Il coula vers Natacha un regard d'une malice féminine.

Géraldine lui répondit sur un ton mesuré. Enfin, le jeune homme se leva, et, après un handshake à des hauteurs invraisemblables, il prit congé des deux jeunes femmes.

« Il m'a semblé tout à l'heure que je tombais misérablement au fond d'un abîme ténébreux, dit Natacha, secouée d'un frisson. Je vous en supplie, ne partez pas... »

D'un geste qui implorait, elle s'empara du bras tremblant de la jeune femme... Des paroles irrévocables allaient jaillir tumultueusement de ses lèvres violentes, lorsqu'une lueur, au fond du jardin, éclaira la silhouette et le visage de l'Amant.

Il s'avança, béat en sa vanité satisfaite, vers les deux femmes qui lui appartenaient...

Natacha blêmit, ainsi qu'une patiente dans les affres honteuses
d'un humiliant supplice.

XVII

De la Sanie

Wenn nur die Ohrring' meine waren !
Man sieht doch gleich ganz anders drein.
Was hilft Euch Schönheit, junges Blut ?
Das ist wohl alles schon und gut,
Allein man lasst auch alles sein ;
Man lobt euch halb mit Erbarmen.
 Nach Golde drangt,
 Am Golde hangt,
Doch alles. Ach, wir Armen !

GOETHE : *Faust*, I.

MARGUERITE

Ah! Si seulement ces boucles d'oreilles étaient à moi !
Pourtant on paraît soudain tout autre [parée] ainsi.
A quoi vous sert la beauté, jeune sang ?
Tout cela est très beau et très bon,
Mais on vous laisse quand même solitaire,
On vous loue avec une demi-compassion.
 De l'or dépend,
 A l'or est attaché
Tout... Ah ! nous, les pauvres !

Le lendemain, Natacha reçut de Raoul une lettre qui la laissa pensive et perplexe, et dont les phrases brutalement pressantes réclamaient un prochain rendez-vous.

Mademoiselle de Smyrnoff médita, un pli vexé entre les sourcils. Comment se dérober à cet appel plus impérieux qu'un ordre ? Jamais la stupidité du despotisme masculin ne lui avait aussi nettement apparu. D'un geste de colère, elle rejeta l'insolente missive.

Sa préoccupation était si douloureusement absorbante qu'elle n'entendit pas le pas de Vivian.

La poétesse contempla le front contracté de Natacha, et vit la lettre froissée avec énervement. Les intimités féminines avaient rendu encore plus subtile sa perception délicate des âmes.

« Je vous plains, dit-elle, avec sa franchise d'Anglo-Saxonne, mais je ne vous comprends pas. »

Natacha leva les yeux sur elle et lut à son tour dans le regard de Vivian.

« Vous ne comprenez point comment ni pourquoi je subis la domination de cet homme, moi qui n'ai de songes et d'élans que vers Géraldine ? soupira-t-elle. Vous êtes inexorable et loyale comme une lame. J'aime et je redoute votre froide dureté de métal.

– Un amour qui n'est point unique de pensée, de cœur et de corps, n'est point un amour véritable, » reprit implacablement l'Américaine.

Natacha fixa sur elle des yeux de lionne traquée.

« Je vous l'ai souvent dit, Vivian, je suis un Être Double. Il y a en moi quelque chose de brutal et quelque chose de perfide, un mélange du tyran et de l'esclave. Le masculin despotique s'y heurte à une féminité en révolte. Cette dualité implacable explique peut-être mes cruautés qui sont un peu des inconsciences. Pourtant une aspiration confuse vers le Mieux survit encore aux laideurs de ma vie. Et cette aspiration monte jusqu'à Géraldine ainsi qu'une flamme. Je voudrais cacher mon abjection dans un pli de sa robe, et pleurer... pleurer... pleurer...

– Mais alors pourquoi vous abaissez jusqu'à cette intrigue avec M. de Vauriel ? questionna la poétesse, rigide en sa virginité hautaine.

– Cela me distrait parfois de jouer avec les désirs des hommes, répondit Natacha. L'âpreté de cette lutte plaît à ma rudesse de bête fauve. Et, lorsque j'ai pu faire souffrir un mâle dompté par sa convoitise, j'éprouve une volupté féroce. Parfois, je suis blessée à mon tour par la brutalité de mon adversaire. Mais je recherche jusqu'à ces blessures, car elles avivent merveilleusement ma haine. Et puis... et puis... Vivian... »

Elle hésita. Un flot écarlate noyait ses traits convulsés.

« Dites, Natacha, insista l'Américaine.

– Comment exprimer cette chose honteuse ?... Je ne suis pas riche... Vous l'avez deviné peut-être... Et pourtant je vis dans le luxe... »

Une grande colère s'exaspéra en elle. Debout, elle cria violemment :

« Parce que j'ai été trop lâche pour endurer la contrainte et la platitude d'une vie médiocre, je me suis vendue à lui comme à d'autres... Je me suis misérablement et bassement vendue... »

Les phrases sifflaient, ainsi que des coups de lanière. Elle semblait éprouver une âcre jouissance à se flageller de ses propres paroles... C'était comme le bien-être d'une douleur physique après les tortures morales.

Les yeux de Vivian exprimèrent le pitoyable dégoût avec lequel on se penche sur une plaie hideuse.

« Si vous saviez combien je redoute le contact des lèvres de Raoul ! » se révolta la jeune Russe.

Puis, la bouche serrée en une volonté douloureuse :

« Après tout, cela a si peu d'importance, Vivian ! »

Et, à elle-même :

« J'irai. »

XVIII

Dans le Trouble de l'Adieu

Sweet for a little even to fear, and sweet,
O love, to lay down fear at love's fair feet ;
Shall not some fiery memory of his breath
Lie sweet on lips that touch the lips of death?
Yet leave me not; yet, if thou wilt, be free;
Love me no more, but love my love of thee.
Love where thou wilt and live thy life; and I,
One thing I can, and one love cannot – die.
Pass from me; yet thine arms, thine eyes, thine hair,
Feed my desire and deaden my despair.
Yet once more ere time change us, ere my cheek
Whiten, ere hope be dumb or sorrow speak,
Yet once more ere thou hate me, one full kiss ;
Keep other hours for others, save me this.
Yea, and I will not (if it please thee) weep,
Lest thou be sad; I will but sigh, and sleep.
Sweet, does death hurt? Thou canst not do me wrong :
I shall not lack thee, as I loved thee, long...
... Why am I fair at all before thee why
At all desired, seeing thou art fair, not I.
I shall be glad of thee, o fairest head,
Alive, alone, without thee, with thee, dead ;
I shall remember while the light lives yet,
And in the night-time I shall not forget.

SWINBURNE : *Poems and Ballads*, f.s. Erotion.

Il est doux, pour un peu de temps, de craindre, et il est doux,
O [mon] Amour, de coucher la crainte aux beaux pieds de
[l'amour ;

Une ardente mémoire de son haleine
Ne persistera-t-elle point doucement sur des lèvres qui
[touchent les lèvres de la mort ?
Pourtant ne m'abandonne point ; pourtant, si tu le veux, sois
[libre,

Ne m'aime point, mais aime mon amour pour toi.
Aime là où tu veux, et vis ta vie, et moi,
Je puis ce que l'amour ne peut point, – mourir.
Délaissé-moi ; pourtant tes bras, tes yeux, tes cheveux,
Stimulent mon désir et amortissent mon désespoir.
Pourtant, une fois encore avant que le temps ne nous
[métamorphose, avant que ma joue
Ne blêmissse, avant que l'espérance ne devienne muette, que [la
douleur ne parle,
Pourtant une fois encore, avant que tu ne me haïsses, donne-

[moi un baiser dans sa plénitude ;
Accorde à d'autres d'autres heures, mais garde-moi celle-ci.
Oui, et s'il te plait ainsi, je ne pleurerai point,
Afin de ne pas t'attrister : je ne ferai que soupirer et dormir.
Douce, la mort fait-elle souffrir ? tu ne peux me faire de mal,
Je ne te pleurerai point aussi longuement que je t'ai aimée...
... Pourquoi suis-je belle à tes yeux ? pourquoi
Le moins du monde désirée, puisque c'est toi qui est belle,
[non point moi ?
Je me réjouirai de toi, ô le plus beau des visages,
[Que je sois] vivante, solitaire, sans toi, avec toi, morte,
Je me souviendrai pendant que la lumière brille encore ;
Et, durant le temps de la nuit, je n'oublierai point.

Par un crépuscule tiède, la jeune fille vint faire ses adieux à Mme de Vauriel. La pâleur de son visage s'accroissait encore des verts de sa robe. Semblable à l'incarnation de l'heure triste, elle avait dans ses mains des roses fragiles, qu'elle tendit à la jeune femme.

« Je suis venue vous apporter toute ma mélancolie, dit Natacha. Il me semble que demain, lorsque vous serez lointaine, toute la chère Beauté aura disparu avec vous. Je ne retrouverai plus les miroitements de la rivière, ni le frisselis des roseaux. Le soir même aura perdu son ambiguïté. J'aurai les ténèbres en moi. Je ne serai plus qu'une angoisse errante et que l'image d'un regret. – Souvent mes pensées iront vers vous, promet Géraldine. Car vous me séduisez comme l'Inconnu. – Et vous, vous me séduisez, non point comme un péril obscur, mais comme une paix inespérée, » dit Natacha. Elle saisit la main de Géraldine et la brûla de son baiser farouche. « Adieu, dit-elle, je m'en vais, je m'enfuis, avant que des importuns ne détruisent le songe et le sortilège de vos dernières paroles. Je veux garder intacte l'impression de ces instants auprès de vous, dans votre ombre et dans votre parfum... »

XIX

L'Être Double

Lift up thy lips, turn round, look back for love,
Blind love that comes by night and casts out rest.
Of all things tired they lips look weariest
Save the long smile that thy are tired of.
Ah sweet, albeit no love be sweet enough,
Choose of two loves and cleave unto the best ;
Two loves at either blossom of thy breast
Strive until one be under and one above.
Their breath is fire upon the amorous air,
Fire in thine eyes and where thy lips suspire :
And whosoever hath seen thee, being so fair,
Two things turn all his life and blood to fire ;
A strong desire begot on great despair,
A great despair cast out by strong desire.

SWINBURNE : *Poems and Ballads*, f.s. Hermaphroditus.

Tends tes lèvres, retourne-toi, regarde en arrière, vers [l'amour,
L'aveugle amour qui vient la nuit et chasse le repos.
Tes lèvres sont plus lasses que tout ce qui est las,
Hormis le long sourire dont elles sont fatiguées,
Ah ! douceur ! quoique aucun amour ne soit assez doux,
Choisis entre deux amours et attache-toi au meilleur ;
Un amour à chaque fleur de ton sein
Lutte, jusqu'à ce que l'un soit terrassé et l'autre triomphant.
Leur haleine est du feu parmi l'air épris,
Il y a du feu dans tes yeux et dans le soupir de tes lèvres,
Et quiconque te voit, étant incomparable,
Sent deux sentiments changer en feu tout son sang et toute sa
[vie,
Un violent désir conçu par un grand désespoir,
Un grand désespoir repoussé par un violent désir.

Vivian entra, onduleuse et rigide à la fois. Natacha l'attendait.
Les yeux de la jeune Russe riaient énigmatiquement. L'orgueil
timide de l'éphèbe s'unissait chez elle au charme mystérieux de
la vierge.

« Vous êtes plus indéfinissable que jamais, dit la poétesse à son
amie. Vous évoquez toujours devant moi l'incomparable
Hermaphrodite de Swinburne. Comment une aussi médiocre
statue que celle du Louvre a-t-elle pu inspirer un aussi beau
poème ? »

Elle cita :

*To what strange end hath some strange god made fair
The double blossom of two fruitless flowers?
Hid love in all the folds of all thy hair,
Fed thee on summers, watered thee with showers,
Given all the gold that all the seasons wear,
To thee that art a thing of barren hours?*

Elle parlait, païenne et pieuse.

« J'ai rêvé, moi chétive, le rêve de Swinburne. Me permettrez-vous de vous infliger une de mes récentes productions en prose ? »

Natacha consentit avec grâce. Vivian déploya un manuscrit plus indéchiffrable aux simples mortels qu'un papyrus, et lut, de sa voix de jeune page amoureux :

L'ÊTRE DOUBLE

1

Ishtar est la Source des Choses,
Ishtar est la Créatrice des Êtres,
Ishtar est la Tisseuse de l'Espace,
Ishtar est l'Éternelle Pensée.

Ishtar est Unique et Double, incompréhensible et Inconnue.

Ishtar est la Matrice et le Cerveau de l'Univers.

Ishtar est à la fois le Bien et le Mal, puisqu'Elle est Tout, et que Tout vient d'Elle.

Il faut l'aimer, car elle est l'Eblouissement Universel, la Joie, le Désir et la Beauté.

Il faut la fuir, car elle est la Force, la Cruauté, l'Incertitude et la Destruction.

Mais surtout il faut la craindre, car elle est la Fatalité.

2

Elle dénoua ses cheveux d'aurore et les agita dans l'espace infini. Des cheveux lumineux d'Ishtar tomba la poussière blonde des astres.

Le regard d'Ishtar pénétra l'ombre de la Terre et la constella de métaux et de pierreries.

Dans l'obscur firmament de la Terre, l'or brûle comme le soleil, l'argent pâlit comme la lune, le rubis fermente comme les étoiles rouges, le saphir bleuit comme l'espace, l'opale s'irise comme l'arc-en-ciel, et l'émeraude se concentre comme le soir.

Ishtar sourit à la Terre.

Et les Fleurs jaillirent, ainsi que des étoiles.

Ishtar dit à la Terre : « Les Fleurs, mon œuvre la plus fragile, sont aussi le triomphe de mon rêve. »

Ishtar fit éclore la majesté mouvante des arbres, le vert inexprimable de l'herbe, la tiédeur des mousses et des lichens sur les anciens rochers.

Ishtar nomma la multitude féerique des poissons.
Elle donna les astres au ciel et les méduses à la mer.
Ishtar souffla sur les forêts, et les Animaux splendides et sauvages apparurent.
Ishtar, *qui ne peut point ne pas créer*, pétrit de ses mains le Divin Hermaphrodite.

3

L'Hermaphrodite possédait la vigueur de l'Ephèbe et la grâce de la Femme.
Le mystère de son être unique et double tourmenta l'Univers aux désirs obscurs.
Le Ciel l'appela : Ma Maîtresse, et la Terre le nomma : Mon Amant.
Mais l'Hermaphrodite dédaigna les baisers du Ciel et de la Terre.
Ishtar dit à l'Hermaphrodite :
« Tu es l'Être Parfait. »
L'Univers répéta, comme un écho :
« Tu es l'Être Parfait. »
Ishtar dit encore à l'Hermaphrodite :
« Tu dois demeurer stérile.
« Car l'Être Parfait ne peut trouver son égal, et il lui est interdit de procréer des êtres inférieurs.
« L'Être Parfait ne doit point chercher l'amour en dehors de lui-même. »
Ainsi parla Ishtar, la Créatrice des Choses.

4

L'Hermaphrodite vécut parmi les marais putrides, où son corps ondoyait, tel un roseau blanc parmi les roseaux noirs.
Or, une nuit il se réveilla de son virginal sommeil et vit danser devant lui l'essaim des Feux Follets.
Les Feux Follets riaient dans la nuit, comme un tourbillon d'âmes.
Les Feux Follets appelèrent l'Hermaphrodite en lui disant :
« Accompagne-nous, ô ma Sœur ! Poursuis-nous, ô mon Frère !
Nos baisers brûlent, nos baisers s'envolent, nos baisers se rythment sur des modes inconnus.
« Nous brillons ainsi que les étoiles, nous allons vers ce que nous ne savons pas encore.
« Accompagne-nous, ô ma Sœur ! Poursuis-nous, ô mon Frère ! »
Les Feux Follets dansaient et riaient dans la nuit.
L'Hermaphrodite se leva de son lit d'iris et de nénuphars.
L'Hermaphrodite se leva et suivit les Feux Follets.

5

Toute la nuit, ils dansèrent devant ses prunelles large ouvertes, mais, à mesure que l'aurore approchait, leurs torches bleuissaient, spectrales.
Leurs torches bleuissaient, spectrales, à l'approche de l'aube.

L'Hermaphrodite leur dit alors :

« O mensonges de la nuit, voici que l'aurore se révèle.

« Elle tient par la main la Vérité, sa froide sœur.

« Devant l'Aurore, le mensonge pâlit, larvaire, et s'avoue lui-même, et disparaît. Vos baisers sont plus froids que les glaces éternelles, vos baisers ne s'envolent point, vos baisers sont mornes comme l'Espace. »

Ainsi l'Hermaphrodite blâma les Feux Follets.

Et les Feux Follets disparurent devant l'Aurore.

6

L'Hermaphrodite quitta l'eau brune des Marais afin de boire l'eau blanche des Rivières.

En se penchant, il vit miroiter parmi les algues le Poisson Bleu.

L'Hermaphrodite parla ainsi au Poisson Bleu :

« Toi dont le passage est plus prompt que l'essor des oiseaux, vers quel lointain retournes-tu ? »

Et le Poisson Bleu répondit à l'Hermaphrodite :

« Je retourne à la Mer.

« L'eau des fleuves est pâle et fade, l'eau des fleuves n'a ni marées ni tempêtes.

Je suis rassasié de la paix des fleuves, j'écoute avec tristesse gronder au loin l'âme vaste de la mer.

« Voici que l'immobilité des berges me lasse et que le sourire des rives m'importune.

« Je retourne à la Mer. »

L'Hermaphrodite suivit le sillage du Poisson Bleu.

Sept jours et sept nuits, l'Hermaphrodite suivit le Poisson Bleu.

Et, vers l'aurore du septième jour, ils virent ensemble le miroitement de la Mer, et ils entendirent ensemble le murmure de la Mer.

Le Poisson Bleu tressaillit d'allégresse devant l'immensité.

Et le Poisson Bleu chanta plus clairement et plus musicalement que les oiseaux, avant de s'abîmer au fond des vagues.

7

L'Hermaphrodite considéra l'océan, et le désir de l'infini entra dans son âme.

Sur la mer, qui semblait parsemée de violettes et de lotus bleus, il vit ondoyer les écailles glauques du serpent marin, beau comme la Lune et terrible comme le Soleil.

Le serpent marin dit à l'Hermaphrodite :

« Je suis l'Eternelle Sagesse. »

L'Hermaphrodite parla tout bas au serpent marin :

« Mais, ô Monstre de la Mer, que dois-je redouter sur mon chemin obscur ? Dois-je craindre le silence des animaux ? »

Le serpent marin répondit à l'Hermaphrodite :

« Ne crains point les animaux. »

L'Hermaphrodite interrogea encore :

« Dois-je craindre sur mon chemin les oiseaux d'ombre et de proie ? »

Le serpent marin répondit :

« Ne crains pas les oiseaux. »

L'Hermaphrodite interrogea pour la troisième fois :

« Que dois-je craindre alors sur mon chemin obscur ? »

Et le serpent marin répondit à l'Hermaphrodite :

« Crains l'Être Double dont les paroles et les pensées sont doubles.

« Être Double, tu périras par l'Être Double. »

Et le serpent marin s'éloigna vers le couchant.

8

L'Hermaphrodite revint auprès de l'eau brune des marécages.

Le soir tombait, et avec le soir tombait la tristesse du soir.

Le soir tombait, et l'Hermaphrodite tourna ses yeux vers le couchant.

Or, sur le ciel du couchant, se détacha le vol tourmenté de la Chauve-Souris.

Elle avait le corps lourd de l'animal terrestre et les ailes mystérieuses de l'oiseau.

Enfant incomplète de la terre et du ciel, elle incarnait toutes les aspirations vers le ciel et toutes les tristesses de la terre.

La Chauve-Souris tournoya dans l'air du soir ; et la lumière déclinante parsemait d'or ses ailes bleues.

Et, voyant l'Hermaphrodite, la Chauve-Souris s'arrêta dans son essor.

La Chauve-Souris se lamenta en ces termes :

« Je suis l'Être Maudit.

« Car la Terre ne me reconnaît point et le Ciel me repousse.

« Le poids de mon corps entrave mes ailes impuissantes, et je suis tourmentée du désir impossible de l'azur.

« Mon front se heurte contre les ténèbres, je suis aveugle comme la nuit.

« Je cherche l'ombre et les solitudes, qui, seules, furent pitoyables à mes mélancolies et à mes révoltes.

« Je porte le deuil de mes ailes impuissantes. Ishtar, la Déesse primordiale et cruelle, me condamna à l'existence. »

L'Hermaphrodite murmura à la Chauve-Souris :

« O tristesse inconnue, ta douleur a l'éloquence des chants d'automne.

« Et ma pitié t'enveloppe de ses étreintes fraternelles. »

La Chauve-Souris dit encore, sans contentement et sans triomphe :

« Tu subis, comme moi, le sort des êtres misérables. Pour toi, comme pour moi, Ishtar fut implacable et cruelle.

« Tu as tendu vers la Flamme tes mains amoureuses,

« Tu as tourné vers la Flamme tes yeux éblouis,

« Tu as tendu vers l'Eau tes mains suppliantes,

« Tu as tourné vers l'Eau tes regards de désir.

« Mais la flamme que tu aimes te consumera,

« Et l'Eau que tu aimes t'engloutira,

« Si tu veux les étreindre de toute ta volupté.

« L'Azur que tu contemples te dédaigne,

« Et tu ne posséderas jamais la plus humble des Etoiles.

« Tu envies la placidité des Poissons, et leurs mouvements onduleux sous les flots.

« Lorsqu'un oiseau plane dans l'Espace, tu convoites de loin la mystique splendeur des Ailes.

« La soif d'un Dieu brûle et flétrit tes lèvres humaines.

« Ecoute, Etranger Unique et Double, le conseil des Ténèbres.

« La Mort seule te délivrera de ton corps pesant, la Mort seule te rendra à l'infini.

« Ton être se dissoudra, comme l'écume sur la mer, et tu te mêleras à l'Eternité.

« Tu seras dans le remous des marées, dans le tournoiement des astres, dans la lumière et dans l'ombre.

« O passant de l'Univers, suis mon conseil nocturne, et sache que la Mort seule te rendra à l'infini. »

L'Hermaphrodite écouta les sombres paroles de la Tentatrice et la suivit jusqu'au bord de l'abîme.

9

L'Hermaphrodite se pencha sur le gouffre.

Le gouffre était très bleu, comme les Lointains.

Et l'Hermaphrodite jeta son appel vers Ishtar :

« O Toute-Puissante Ishtar, Implacable et Compatissante, Aveugle et Lucide, ô Fatalité,

« Je ne puis me soustraire à ton joug que par l'affranchissement de la Mort.

« Ishtar, je me libère. La Nuit protégera ma fuite vers l'espace. »

L'Hermaphrodite médita et choisit la Mort, en la nommant son Amante et son Elue.

Et l'Hermaphrodite se jeta dans l'Abîme.

10

Or, l'Eau et la Flamme contemplèrent la mort de l'Hermaphrodite.

L'Eau tourna vers la Flamme ses yeux verts et bleus,

Et l'Eau dit à la Flamme :

« O ma Sœur, l'Être féminin de l'Hermaphrodite m'appartient. »

La Flamme inclina vers l'Eau ses cheveux d'or roux,

Et la Flamme répondit à l'Eau :

« O ma Sœur, l'Être masculin de l'Hermaphrodite est à moi. »

La Flamme sépara donc l'Être masculin de l'Être féminin et tira de l'Être double un Être unique.

La Flamme forma le principe mâle, et, des mains fiévreuses de la Flamme, sortit le premier Homme.

Et l'Eau reçut dans ses voiles ondoyants l'Être féminin.

L'Eau forma le principe femelle, et, des mains chastes de l'Eau, jaillit la première femme.

11

Or, les deux principes disjoints songèrent bientôt à se réunir.

L'Homme désira la beauté de la Femme, et la Femme subit la force de l'Homme.

Les Montagnes, les Arbres, les Animaux sauvages, les Poissons et les Fleurs s'inquiétèrent, sentant qu'une chose mauvaise et funeste devait s'accomplir.

L'Homme profana le mystère de la Nuit, car il se couvrit d'un manteau de ténèbres, afin de voiler le geste sacrilège.

De l'étreinte bestiale de l'Homme et de la Femme jaillit le premier cri de la première souffrance.

Et l'Univers pleura sur les douleurs à venir.

12

Le Serpent Marin considéra ces choses ténébreuses.

Le Serpent Marin tourna ses yeux vers le Futur.

Et le Serpent Marin prophétisa dans le soir :

« De la Flamme naquit l'Homme, et de l'Eau naquit la Femme.

« Comme la Flamme, l'Homme sera violent, destructeur et cruel.

« Comme l'Eau, la Femme sera insidieuse, instable et perfide.

« Elle se dérobera toujours à l'étreinte, elle fuira entre les mains qui voudront la maintenir, elle sera Celle que nul ne possèdera jamais.

« Comme la Flamme et l'Eau, l'Homme et la Femme seront deux adversaires et deux ennemis.

« Longtemps l'Homme subjuguera la Femme,

« Mais, ayant vaincu par la violence, il périra par sa propre violence.

« Les guerres diminueront la multitude des hommes,

« Et leur œuvre même les détruira.

« Le règne de la Femme viendra alors, car l'Eau triomphe finalement de la Flamme.

« La Femme aura la Science et la Sagesse, et elle se détournera de l'Homme et se réjouira dans les divines caresses stériles.

« L'Homme s'inquiétera de la Femme, et cherchera vainement à retrouver sa grâce dans l'amour pitoyable des éphèbes.

« Ainsi la Femme prendra l'âme implacable de l'Homme, et l'Homme prendra l'âme attendrie de la Femme.

« Car en eux ressurgira l'âme tourmentée de l'Hermaphrodite, l'âme de l'Être Parfait. »

« Une profession de foi qui en vaut une autre, Vivian, observa la jeune Russe. Votre mythologie personnelle pourrait bien recéler des atomes de l'énorme Vérité éparse. Toute âme très affinée est hermaphrodite, comme l'être rudimentaire. Le progrès de la civilisation n'est en somme que le retour vers un état primitif. Qui sait si, plus tard, l'âme ne façonnera point la chair à son image ?

– Nul ne conteste que l'esprit domine et maîtrise la chair, approuva Vivian. Pour ma part, je loue fermement tout effort vers le règne stérile de l'Hermaphrodite. Ce serait l'âge de la félicité. Seules, les esclaves très belles et irrémédiablement dénuées de cérébralité seraient destinées à la propagation de l'espèce. Bestiales et sacrées, elles seraient adorées avec mépris. Elles ressembleraient aux Animaux-Dieux des religions très anciennes et très symboliques. Elles vivraient éloignées de la

race intelligente et inquiète, qui pourrait troubler le calme de leur existence sans pensée. On leur inculquerait une puérole religion, qui voilerait de légendes l'épouvantable Néant... Jamais on ne prononcerait devant elle ces mots où se résume toute l'angoisse : « Je ne sais pas. »

XX

Au-dessus d'une Source profonde

Where between sleep and life some brief space is,
With love like gold bound round about the head,
Sex to sweet sex with lips and limbs is wed,
Turning the fruitful feud of hers and his
To the waste wedlock of a sterile kiss...

SWINBURNE : *Poems and Ballads*, f.s. Hermaphroditus.

Là où [règne] la trêve entre la vie et le sommeil,
Le front cerclé d'amour comme [d'un filet] d'or,
Le sexe épouse de doux sexe, joignant les lèvres aux lèvres et les
membres aux membres,
Transformant la lutte fertile de Lui et d'Elle
En l'union stérile d'un baiser infécond.

*« Ma solitude est un reflet de vous, ma lointaine amie... Je ne
pense qu'au pli incertain de votre sourire et au battement de vos
cils sur vos joues. J'aime tant vos paupières, Géraldine ! Elles sont
pareilles à des violettes meurtries.*

*« Oh ! lassitude et mélancolie de vos paupières ! Elles voilent si
mystérieusement vos regards mystérieux !...*

*« Je m'incline vers vous sans vous comprendre, ainsi qu'on se
penche au-dessus d'une source très profonde.*

*« Je m'attriste de votre silence. Je sens que vous m'avez oubliée.
Je n'ai été qu'une passante au tournant de votre route, une
ombre qui traversa votre chemin... Et vous, vous êtes pour moi le
rêve durable.*

*« J'attends, avec toutes les anxiétés de l'espoir, quelques lignes
évocatrices de cette douceur cruelle qui me fait si divinement
souffrir.*

*« Songez qu'il y a bientôt une semaine que je n'ai été soumise à
votre voix.*

*« Lorsque je vous écoutais, il me semblait entendre la musique
troublée où les soirs d'automne exhalent leur mélancolie.*

*« Je ne sais pourquoi j'ose vous écrire ces choses folles. Je ne sais
pourquoi j'essaie vainement d'exprimer l'inexprimable joie et
l'inexprimable amertume que je ressens auprès de vous et loin de
vous.*

*« Vous m'attirez, comme la lune sereine attire et domine les
marées tumultueuses.*

*« Je reviendrai vers vous, Géraldine. Vous êtes mon Destin
bienfaisant et redoutable. Malgré le néant de votre départ, je
suis rayonnante d'un bonheur que vous ne partagerez point sans
doute... J'ai l'indomptable assurance de vous retrouver.*

« Votre NATACHA »

XXI

Le Masque se soulève

Her limbs relax, her countenance
Grows sad and soft ; the smooth thin lids
Close o'er her eyes ; and tears she sheds,
Large tears that leave the lashes bright !
And oft the while she seems to smile
As infants at a sudden light!
Yea, she doth smile, and she doth weep,
Like a youthful hermitess,
Beauteous in a wilderness,
Who, praying always, prays in sleep.

COLERIDGE: *Christabel*, p.f.

Ses membres se détendent, son visage
S'attriste et s'adoucit : ses minces et lisses paupières
Se ferment sur ses yeux, et elle verse des larmes,
De grosses larmes qui laissent lumineux les cils !
Et parfois, en même temps, elle paraît sourire,
Ainsi que les enfants à une lumière soudaine !
Oui, elle sourit, et elle pleure,
Comme une jeune solitaire
Belle dans le désert,
Qui, toujours priant, prie [même] durant le sommeil.

« *Je reviendrai vers vous,* » avait écrit Natacha. Elle tint parole. Un soir d'automne, lorsque M. de Vauriel revint à la maison, las de ses flâneries d'oisif parmi le Bois effeuillé, Géraldine lui annonça le prochain retour à Paris de Mlle de Smyrnoff. Raoul feignit mal la surprise, mais Géraldine, tout à son attente nouvelle, ne s'aperçut point de cette gêne pourtant évidente. La jeune femme s'alarmait de l'incertitude qui ondoyait en elle... L'énigme de cette tendresse inconnue la troublait insidieusement. Le péril s'élargissait devant elle, hypnotique et bleu comme les abîmes. Natacha revint. L'accueil glacé de sa maîtresse surprit Raoul jusqu'au silence. Il fut présent à la première entrevue de Natacha et de sa femme... Des roses blanches un peu vertes se fanaient en un parfum atténué. La jeune fille alla impérieusement vers Géraldine. Jamais Raoul n'avait vu Natacha aussi vivante. La violence d'une joie impatientement dissimulée exacerbait ses paroles et son rire. Elle semblait à la fois rassérénée et frémissante. Par son triomphe involontaire, l'épanouissement du regard choqua l'amant subi.

Une jalousie s'insinua dans sa pensée lourde. Le lendemain, il se répandit en reproches, accusant l'amitié trop subtilement tendre de la jeune Russe pour Mme de Vauriel.

Natacha, irritée à son tour, mêla les fausses colères aux feints attendrissements. Toute la duplicité latente de son être complexe s'ingéniait à éluder cette tyrannie brutale. C'était la lutte éternelle de la ruse contre la force.

Ainsi la jeune fille apaisa les soupçons indignés de M. de Vauriel. Et le dégoût haineux qu'elle ressentait pour l'amant enfiévré jusqu'à l'exaspération sa passion douloureuse pour l'amie fuyante et lointaine.

XXII

Les Lèvres pareilles

The chamber carved so curiously,
Carved with figures rare and sweet,
All made out of the carver's brain,
For a lady's chamber meet :
The lamp with twofold silver chain
Is fasten'd to an angel's feet.

COLERIDGE : *Christabel*, p.f.

La chambre si curieusement sculptée,
Sculptée de formes étranges et douces,
Toutes issues du cerveau du sculpteur,
Seyantes à la chambre d'une Dame :
La lampe à la double chaîne d'argent
Est attachée aux pieds d'un ange.

Dans la fraîcheur où Géraldine attendait Natacha, de merveilleuses poteries métalliques jetaient des lueurs d'opale et d'arc-en-ciel. La jeune femme avait savamment combiné les bleus et les verts, afin d'attarder autour de sa rêverie un soir perpétuel. De vieilles étoffes, aux dessins irréels et charmants, compliquaient, sur les fauteuils, leurs fleurs plus vastes que les châteaux de fond, leurs oiseaux chimériques et leurs dauphins. Les serpents des ciselures florentines enroulaient près des salamandres leurs attitudes contournées.

La jeune fille entra, impétueuse et brûlante ainsi qu'une bouffée de sirocco lourd de sauvages senteurs.

« Ce mois gris que j'ai passé loin de vous me parut un crépuscule éternel, » soupira Mlle de Smyrnoff. Et, sa bouche frôlant, périlleuse, la bouche de la jeune femme :

« Pendant ces jours si douloureusement atones, tout mon être n'était plus qu'un élan vers vos chères lèvres lointaines. »

Géraldine, jusque-là vaguement troublée et comprenant à demi, comme une fumeuse d'opium entrevoit des formes confuses, tressaillit devant cette véhémence directe, et s'éloigna.

« Ce que vous me dites me semble étrange, murmura-t-elle. Comment une amie peut-elle inspirer une affection aussi fervente ?

– La femme qui a connu la tendresse des femmes méprise à tout jamais le désir des hommes », répondit Natacha.

Sa voix sincère accentuait ses paroles.

« Nulle persuasion humaine ou divine ne saurait retenir celle qui s'est inclinée vers le voluptueux corps féminin, pétri de roses vives et de flammes pâles. La force subjugué un instant la chair bientôt lassée de sa domination, mais la douceur maîtrise

éternellement d'une enveloppante caresse tenace. Il y a quelque chose de presque divin dans le baiser des lèvres pareilles. Celles qui ignorent l'étreinte légère dont l'effleurement possède, n'ont point connu le véritable amour. Aimez-moi, Géraldine. »

De toute sa volonté tendue, Géraldine repoussait l'exquise tentation. Elle répondit avec effort :

« Vous me demandez une chose impossible... Je ne puis venir à vous, Natacha. »

Et, avec une décision tremblante :

« Il faut, pour notre paix à toutes deux, nous séparer pendant quelques temps. »

Le sanglot de la jeune fille troubla le soir factice aux bleus artificiels.

XXIII

Emprise

Let us go hence, my songs ; she will not hear.
Let us go hence together without fear ;
Keep silence now, for singing-time is over,
And over all old things and all things dear.
She loves not you nor me as all we love her.
Yea, though we sang as angels in her ear,
 She would not hear.

Let us rise up and part; she will not know.
Let us go seaward as the great winds go,
Full of blown sand and foam ; what help is there ?
There is no help, for all these things are so,
And haw these things are, though ye strove to show
 She would not know.

Let us go home and hence; she will not weep
We gave love many dreams and days to keep,
Flowers without scent, and fruit that would not grow,
Saying, "If thou wilt, thrust in thy sickle and reap.
All is reaped now ; no grass is left to mow ;
And we that sowed, though all we fell in sleep,
 She would not weep.

Let us go hence and rest : she will not love.
She shall not hear us if we sing there of,
Nor see love's ways, how sore they are and steep.
Come hence, let be, lie still, it is enough.
Love is a barren sea, bitter and deep :
And though she saw all heaven in flower above,
 She would not love.

Let us give up, go down, she will not care.
Though all the stars made gold of all the air,
And the sea moving saw before it move
One moon-flower making all the foam-flowers fair ;
Though all the waves went over us, and drove
Deep down the stilling lips and drowning hair,
 She would not care.

SWINBURNE, *Poems and Ballads*, f.s. A Leave-Taking.

Allons-nous, mes chansons: elle n'entendra point.
Allons-nous en sans crainte ensemble ;
Taisons-nous, car le temps de chanter s'est enfui,
Et toutes les choses passées et toutes les choses chères sont
disparues

Elle ne nous aime point comme nous l'aimons,
Oui, même si nous chantions angéliquement à son oreille,
Elle n'entendrait pas.

Levons-nous et partons : elle ne le saura point.
Allos vers la mer, ainsi que les grands vents
Chargés de sable et d'écume. Où chercherons-nous un secours ?
Il n'y aura point de secours pour nous, car toutes ces choses sont
ainsi,
Et toute la terre est amère autant qu'une larme.
Et, même si vous vous efforciez de démontrer pourquoi ces
choses sont ainsi,
Elle ne le saurait pas.

Allons-nous en d'ici, [allons] vers votre demeure : elle ne
pleurera point.
Nous avons confié à l'amour beaucoup de jours et de rêves,
Des fleurs sans parfums et des fruits rabougris,
Disant : « Si tu veux, jettes-y ta faucille et moissonne. »
Tout est moissonné aujourd'hui, il ne reste plus d'herbe à
[couper,
Et, si nous trépassions tous, nous qui semions,
Elle ne pleurerait point.

Allons-nous en d'ici, et reposons-nous dans le renoncement :
elle n'aimera point.
Elle ne nous écouterait pas si nous chantons l'amour,
Ni ne verra combien ces chemins sont douloureux et difficiles à
[gravir.
Partons d'ici, laissons tout cela, reposons-nous, c'est assez.
L'amour est une mer stérile, âcre et profonde,
Et, même si elle voyait tout le ciel en fleurs au-dessus [d'elle],
Elle n'aimerait pas.

Abandonnons la partie, descendons [dans l'abîme], elle ne
[s'inquiétera point.
Si toutes les étoiles transmuiaient en or toute l'atmosphère,
Et si la mer mouvante voyait se mouvoir devant elle
L'unique fleur de la lune blondissant toutes les fleurs de l'écume,
Si toutes ces vagues nous submergeaient et charriaient
Au plus profond les lèvres étouffées et les cheveux noyés,
Elle ne s'inquiéterait pas.

Géraldine, gravement solitaire, s'abîma dans une méditation
obscur. Un tumulte avait passé sur le silence de son âme et
détruit sa quiétude monotone.
Mme de Vauriel souhaitait consciencieusement le départ de
Natacha, mais un indéfinissable regret s'infiltrait néanmoins en
elle. Les paroles de la jeune fille la pénétraient encore de leur
douceur équivoque. Devant Géraldine ressurgissaient le regard

dominateur qui voulait ses yeux et ses lèvres soumises qui imploraient ses lèvres.

Autrefois, elle avait lu des livres vénéneux d'où s'exhalaien des parfums ambigus. Des strophes avaient murmuré à son oreille leur musique perverse. A travers les pages flottaient, indécises et désirables, deux formes féminines harmonieusement enlacées.

Mais Géraldine n'avait contemplé ces visions fuyantes qu'à travers le prisme des rythmes et des nombres. Et maintenant, l'incarnation de ces rêves captieux s'était insinuée auprès d'elle, et lui avait chuchoté des aveux troublants.

De ses doigts énervés, elle lissa l'échevèlement d'un chrysanthème.

Géraldine ferma les yeux. Une femme l'aimait de cet amour défendu.

Le matin lui apporta une lettre de la jeune Russe. Certaines phrases trop passionnées l'enfiévrèrent de leur souffle véhément.

« Je vous aime de toute ma tristesse, » écrivait Natacha. *« Vous êtes la souffrance rare que l'on chérit plus que le bonheur. »*

Elle se lamentait humblement :

« J'ai perdu toute joie de la beauté. Je crains la musique, car elle vous évoque ; je redoute les parfums, car ils vous rappellent. J'ai peur des éveils d'étoiles... La Nuit, qui m'était chère autrefois, m'épouvante. Je me demande avec une douloureuse surprise comment les êtres peuvent oublier si vite, irrévocablement, ce qui fut leur torture et leur volupté. »

Géraldine relut ces paroles inquiètes. Une douceur frissonnante l'inclina vers le souvenir de la jeune fille.

XXIV

L'Ombre sur le Seuil

From too much love of living,
From hope and fear set free,
We thank with brief thanksgiving
Whatever gods may be
That no life lives for ever;
That dead men rise up never ;
That even the weariest river
 Winds somewhere safe to sea.

Then star nor sun shall waken,
Nor any change of light :
Nor sound of waters shaken,
Nor any sound or sight:
Nor wintry leaves nor vernal,
Nor days nor things diurnal :
Only the sleep eternal
 In an eternal night.

**SWINBURNE, *Poems and Ballads*, f.s.
The Garden of Proserpine.**

Délivrés du trop grand amour de l'existence,
De l'espoir et de la crainte,
Nous bénissons d'une brève action de grâces
Les dieux, quels qu'ils soient,
De ce que nulle vie ne dure toujours,
De ce que les morts jamais ne se relèvent,
De ce que la rivière la plus lasse
 Serpente quelque part vers la sécurité de la mer.

Là, ni le soleil ni l'étoile ne se réveilleront ;
Là, point de transformation de lumière,
Point de bruit d'eaux remuées,
Point de bruit, ni de vision,
Ni de feuilles hivernales ou printanières,
Ni jour, ni choses diurnes,
Rien que le sommeil éternel
 Dans une éternelle nuit.

Mme de Vauriel traversa des heures de rouge insomnie où menaçaient des pressentiments. Le lendemain, un court billet alarmé de Vivian l'avertit que Natacha était gravement malade. La poétesse avait installé chez elle la jeune fille.

Une angoisse, où la pitié se mêlait à un complexe attendrissement, étreignit Géraldine. Elle se hâta vers la maison de Vivian.

Natacha, les lèvres grelottantes de fièvre, exaspérait ses appels incohérents. Ses yeux fixement vagues semblaient contempler quelque chose d'invisible.

Elle ne reconnut point Mme de Vauriel.

On eût dit qu'elle errait hors de l'existence, l'âme suspendue en des limbes gris, en des labyrinthes crépusculaires où les échos et les reflets avaient disparu. Elle était pareille aux Morts aveugles et insoucieux de ce qui leur fut cher.

Devant cette glaciale indifférence, séparée déjà des êtres et des choses, Géraldine sentit pour la première fois se resserrer l'étreinte de la Mort. Elle attendait sur le pas de la porte. Elle attendait, mystérieusement, et son ombre obscurcissait le seuil.

XXV

Shakespeare's Sonnets

A une femme.

Beshrew that heart that makes my heart to groan
For that deep wound it gives my friend and me !
Is't not enough to torture me alone,
But slave to slavery my sweet'st friend must be ?
Me from myself thy cruel eye hath taken,
And my next self thou harder hast engross'd :
Of him, myself and thee, I am forsaken ;
A torment thrice threefold thus to be cross'd.
Prison my heart in thy steel bosom's ward,
But then my friend's heart let my poor heart bail ;
Whoe'er keeps me, let my heart be his guard ;
Thou canst not then use rigour in my gaol ;
And yet thou wilt ; for I, being pent in thee,
Perforce am thine, and all that is in me.

SHAKESPEARE : *Sonnets*, CXXXIII.

Maudit soit ce cœur qui fait gémir mon cœur
Pour la profonde blessure qu'il inflige à mon ami et à moi !
N'est-ce point assez de me torturer, moi,
Mais faut-il aussi que mon plus doux ami soit esclave de
[l'esclavage ?
Ton œil cruel m'a arraché à moi-même,
Et tu as enchaîné plus durement [encore] mon second moi-
[même :
Je suis délaissé par lui, par moi-même et par toi ;
C'est un tourment trois fois triplé d'être ainsi torturé.
Emprisonne mon cœur sous la garde de ton sein d'acier,
Mais que mon pauvre cœur soit caution du cœur de mon ami ;
Qui que ce soit qui m'emprisonne, que mon cœur soit sa
[sauvegarde ;
Tu ne peux alors user de rigueur dans ma prison ;
Et pourtant tu le feras, car, étant emprisonné en toi,
Je t'appartiens forcément, et tout ce qui est en moi
[t'appartient].

Les mélancolies d'octobre agonisaient. L'effeuillement des géraniums attristait l'air. Par les fenêtres ouvertes, entraient de mortuaires parfums de terre humide et de feuilles flétries. Des flux et des reflux de voix et de musiques emplissaient le salon de la duchesse d'Eastbourne. Les ténèbres lointaines aiguïsaient encore la lueur des flammes aiguës.

Cliffmere suivait distraitemment le sillage des robes légères, qui flottaient comme l'écume. Le rire rouge des roses, épanoui dans la joie ambiante, l'énervait sourdement.

« Quel ennui vous tenaille, mon cher Cliffmere ? demanda Olivier de Préville. Jamais je ne vous ai vu aussi effrontément malheureux. Ayez donc la pudeur de vos tristesses ! »

Cliffmere se livra tout entier, dans une expansion for peu conforme à la dignité britannique.

« Un de mes anciens camarades de Charonne vint me parler hier matin. » Cliffmere ébauchait la scène à larges traits saccadés. « Il me proposa de m'amener un enfant d'une beauté hellénique, Karnéios, chanté par Praxilla, la poétesse sycionienne, Ganymédès, Khryssippos, les frères bien-aimés de Zeus. Il m'évoqua, en un langage populacier mais expressif, les yeux d'un bleu puéril, les cheveux blondis par le soleil de mai, un rayonnement de candeur et d'aurore...

« J'acceptai un rendez-vous pour le lendemain dans un hôtel suspect. J'y allai sans crainte... »

Et, mystérieusement :

« Ce n'était pas la première fois que je me hasardais en des endroits pareils... »

Olivier de Préville le considérait avec l'indulgence d'un mépris amusé.

« Je suivis la route familière et gagnai l'Hôtel de l'Eléphant-Botté, continua lamentablement Cliffmere. Mais voilà que, dans la chambre où j'attendais l'enfant merveilleux surgirent deux hommes barbus, la casquette rasant l'oreille et les mains d'une saleté repoussante. L'un d'eux bondit sur moi, tandis que l'autre se hâtait de verrouiller la porte. Ils m'informèrent, en des termes d'une rare concision, que, si je proférais une parole, ils allaient me régler mon compte. Je dus me laisser enlever mon portefeuille qui contenait deux cents livres et des photographies aux dédicaces plutôt compromettantes. »

Le jeune homme sourit et soupira. « Ah ! ces photographies ! Ah ! ces dédicaces !

– Et le chantage sinistre qui peut résulter de leur perte ! compatit Olivier. Les ardeurs socratiques exposent parfois à ces périls et à d'autres encore. »

Vint à passer Choulguine, le viveur à la mâchoire sensuelle.

« Vous avez l'air presque aussi ennuyé que moi, mon cher Cliffmere, observa-t-il. Vous voyez devant vous un pauvre garçon que les femmes et le jeu ont réduit à une misère inqualifiable. Il ne me reste plus que la ressource du classique mariage américain.

– Voici un autre genre de souteneur, mon cher Teddy, » glissa Olivier.

Mais le jeune Gallois conseillait affablement ce futur gendre de millionnaire :

« Raoul, qui a su si bien diriger sa barque, vous aidera certainement de son expérience avisée... »

Choulguine se détournait déjà vers des visions plus séduisantes :

« Vous a-t-on conté la dernière folie de Laura Laurès ? »

Et, sur un signe négatif d'Olivier et de Cliffmere :

« A un dîner récemment donné par Frontaulx, toujours majestueusement pareil à un Dieu de fleuve, Laura vint révéler aux convives la lumière de son corps, telle une flamme blanche. Toutes les demi-mondaines présentes suivirent cet éclatant exemple. La chaleur subtile du vin s'étant glissée dans leur sang, les hôtes rêvèrent une fin d'orgie égyptiaque. Ils trempèrent des fraises au champagne en des calices vivants, en des coupes de chair qui, paraît-il, communiquèrent aux fruits une merveilleuse saveur... »

Et, s'interrompant :

« Mais l'hostilité de votre sourire me fait comprendre à quel point ces images voluptueuses vous laissent frigide, ô jeune fervent des Sonnets de Shakespeare. »

XXVI

Symboles de Kakémonos

Master of the murmuring courts
Where the shapes of sleep convene !
Lo! My spirit here exhorts
All the powers of thy demesne
For thine aid to woo my queen.
 What reports
Yield thy jealous courts unseen ?

Vaporous, unaccountable,
Dreamworld lies forlorn of light,
Hollow like a breathing shell.
Ah! That from all dreams I might
Choose one dream and guide its flight !
 I know well
What her sleep should tell to-night.

There the dreams are multitudes ;
Some that will not wait for sleep,
Deep within the August woods ;
Some that hum while rest may sleep
Weary labour laid a-heap ;
 Interludes,
Some, of grievous moods that weep.
Poets' fancies all are there :
There the elf-girls flood with wings
Valleys full of plaintive air ;
There breathe perfumes, there in rings
Whirl the foam-bewildered springs ;
 Siren there
Winds her dizzy hair and sings.

Thence the one dream mutually
Dreamed in bridal unison,
Less than waking ecstasy ;
Half-formed vision that make moan
In the house of birth alone ;
 And what we
At death's wicket see, unknown.

But for mine own sleep, it lies
In one gracious form's control,
Fair with honourable eyes,
Lamps of a translucent soul :
O thine glance is loftiest dole,
 Sweet and wise,
Wherein Love descries his goal.

Reft of her, my dreams are all
Clammy trance that fears the sky :
Changing footpaths shift and fall ;
From polluted coverts nigh,
 Miserable phantoms sigh ;
 Quakes the pall,
And the funeral goes by...

... Silent let mine image go,
 Its old share
Of thy spell-bound air to know.
Lie a vapour wan and mute,
Like a flame, so let it pass ;
One low sigh across her lute,
One dull breath against her glass ;
And to my sad soul, alas!
 One salute
Cold as when death's feet shall pass.

Dante-Gabriel ROSSETTI : *Love's nocturn.*

Maître des cours murmurantes
Où les formes du sommeil se réunissent,
 Voici : mon esprit implore ici
 Toutes les puissances de ton domaine
Afin qu'elles me prêtent leur aide pour courtiser ma reine.
 Quelles rumeurs
Montent de tes jalouses cours invisibles ?

Vaporeux, inimaginable,
Le monde du sommeil repose, délaissé par la lumière,
 Creux ainsi qu'une conque respirante.
 Ah ! puissè-je parmi tous les rêves
 En choisir un et diriger son vol !
 Je sais bien
Ce que contera son sommeil cette nuit.

Là, les rêves s'assemblent par multitudes,
Quelques-uns qui n'attendent point le sommeil,
 Au profond des forêts d'août,
D'autres qui bourdonnent pendant que dans le repos se
retrempe
 Le labeur lassé, couché avec abandon,
 D'autres encore, interludes
De fantaisies douloureuses qui pleurent.
Les imaginations des poètes y demeurent :
 Là, les elfes-filles inondent d'ailes
 Les vallées qu'emplit un air plaintif ;
Là, soufflent des parfums ; là, en spirale,
Tourbillonnent les sources éblouies d'écume ;
 Là, une sirène

Enroule ses cheveux vertigineux et chante.

[C'est] de là [que] sortent l'unique rêve mutuellement

Rêvé en un nuptial unisson,
Moins beau que l'extase qui s'éveille,
Des visions à demi formées, gémissant
Dans la seule maison de la naissance,
Et ce que
Nous voyons d'inconnu à la grille de la mort.

Mais, pour mon propre sommeil, il demeure
Soumis au joug d'une forme gracieuse,
Belle avec des yeux où brille l'honneur,
Lampes d'une âme transparente.
Oh ! leur regard est la plus précieuse aumône,
[Leur regard] doux et pur,
Dans lequel l'amour discerne sans fin.

Arrachés d'elle, mes rêves sont tous
Une visqueuse léthargie qui redoute le ciel :
Des chemins changeants se déplacent et tombent ;
Hors de leur retraite putride,
De douloureux fantômes soupirent ;
Le poêle tremble
Et les funérailles passent...

... Que mon image fuie
Afin de reprendre
Son ancien partage de cet air enchanté.
Comme une vapeur pâle et muette,
Comme une flamme, ainsi puisse-t-elle passer,
Ainsi qu'un grave soupir à travers son luth,
Ainsi qu'une seule haleine ternissant son miroir :
Et que mon âme triste, hélas !
[Ait] un salut
Aussi froid que lorsque le pied de la mort passera.

Raoul, la tête entre ses mains, soupesait des considérations perplexes.

« Une fièvre cérébrale, se disait-il tout haut dans l'effort de la pensée, est ordinairement causée par une souffrance trop lourde ou par une excessive anxiété. Une souffrance, répéta le jeune homme, s'hypnotisant sur le mot obscur. Mais alors quelle souffrance ? Lui aurais-je fait de la peine, par hasard ? Aurais-je été envers elle moins tendre, moins dévoué que d'habitude ? »

Il se crispait en des conjectures inutilement compliquées... Un trait de lumière, qui, d'ailleurs, ne faisait qu'épaissir l'ombre ambiante, jaillit de sa méditation.

« Cette souffrance grave n'a pu venir de moi... Il y a donc quelque chose que j'ignore dans la vie de ma maîtresse. »

L'étonnement incrédule avec lequel il rejeta cette idée bizarre le rassura.

« Je ne puis cependant douter de son amour, » s'affirma-t-il.

Il ressuscita les heures ferventes d'un été lourd de parfums et les baisers de Natacha dans la chambre anglaise où l'ombre voluptueuse se blottissait.

Il se hâta vers la maison de Vivian. Une jeune femme l'y avait déjà précédé. Quoique l'œil de M. de Vauriel fût aussi peu discipliné que son oreille, Raoul remarqua la délicatesse merveilleuse des sourcils, qu'on eût crus dessinés légèrement par un pinceau japonais.

L'âme exotique de Vivian s'était empreinte sur tout ce qui l'entourait. Aux murs, des kakémonos découvraient leurs symboles puérilement mystiques.

Dans un paysage d'hiver où le givre semblait un ruissellement de pétales, deux petites vierges à peine adolescentes pétrissaient une boule de neige qu'elles s'efforçaient en vain d'arrondir parfaitement.

Cette image plaisait à la poétesse. « Le bonheur, disait-elle, est comme cette boule de neige : il n'est jamais rond. »

Plus loin, rêvait une Déesse dont les délicats sourcils évoquaient l'amie de Vivian. Elle trempait une branche de théier dans une tasse de thé, répandant, d'un geste insoucieux, les gouttes plus ou moins sucrées, qui pleuvaient sur la terre en larmes de joie ou d'amertume. Ses yeux étaient de la nuance vert-dorée du thé très clair.

D'un groupe aux longs vêtements brodés, se détachait une forme rouge. C'était un génie, Présence Invisible pour les acteurs de la scène muette. Il signifiait l'Esprit passé ou présent associé à l'action, l'Influence mystérieuse qui dirige tous les efforts humains.

Et, comme émergeant au-dessus d'un nuage de fleurs, s'éclairait une assemblée de poètes vêtus de kimonos blancs. L'air subtil les entourait d'une splendeur spirituelle. Les feuillages déliés, tracés minutieusement par une main légère, ombrageaient une poterie où s'élaborait une porcelaine transparente.

Une rivière aux ponts suspendus, ténus comme des toiles d'araignées, coulait parmi la verdure, et charriait, ainsi que des lotus rouges, des tasses diaphanes. Les chanteurs, ayant enroulé leur poème dans ces coupes aventureuses, les abandonnaient au gré de l'eau courante. Et, pendant que la tasse flottait à la dérive, ils récitaient les vers qu'elle contenait. Prudemment, car les Japonais ont l'amour curieux des choses gracieusement frêles, un serviteur recueillait au passage les strophes rares et la précieuse porcelaine. Vivian, éprise de symboles, commentait la poterie où s'élaboraient les Idées fragiles, abandonnées au hasard tumultueux du fleuve et recueillies enfin par une sollicitude grave.

Raoul enchevêtra de banales excuses, auxquelles Vivian, hostile, répondit froidement.

« Un homme est toujours de trop dans une conversation féminine, avoua-t-elle, mais, comme vous venez prendre des

nouvelles d'une malade, je puis vous accorder quelques instants d'entretien. »

Elle continua, d'un ton légèrement acerbe :

« Natacha s'est débattue toute la nuit parmi les cauchemars du délire. Mais elle dort en ce moment. »

Et, se retournant vers la jeune femme : « Puisse le bienfaisant Baku manger ses rêves ! »

L'amie de la poétesse leva ses irréels sourcils.

« Qu'est-ce que le Baku, Vivian ? interrogea-t-elle. Et pourquoi dévore-t-il les rêves ?

– Le Baku, expliqua Vivian, a le corps du cheval, la gueule du lion, la trompe et les défenses de l'éléphant, la peau du rhinocéros, la queue de la vache et les griffes du tigre. Celui qui s'éveille d'un mauvais rêve doit invoquer le monstre bienfaisant en disant trois fois :

Baku Kuraé !

O Baku, délivre-moi de mon mauvais rêve !

« Le Baku happera au vol le songe hideux, ainsi que le serpent happe les mouches importunes. Il est le bon Génie qui protège et défend les sommeils. Le Baku seul peut vaincre Ringetsu, l'Oni¹⁹ des Cauchemars. C'est pourquoi la poétesse amoureuse se lamente en ces termes :

Mijika-yo ya !

Baku no yumé kû

Hima mon mashi.

Que notre nuit est brève !

Le Baku n'aura point le temps

De dévorer nos songes.

« Il faut également invoquer le Baku, lorsque s'accomplissent les sombres miracles. Et souvenez-vous de ceci :

« Quand on aperçoit deux serpents enlacés, on reconnaît l'œuvre de Jinzu ;

Quand les chiens ont les oreilles retournées, on reconnaît l'œuvre de Taiyô ;

Quand un sang mystérieux tache les vêtements des hommes, on reconnaît l'œuvre de Yûki ;

Quand le renard sanglote avec des larmes de femme, on reconnaît l'œuvre de Gwaishu ;

Quand le pot de riz parle avec une voix humaine, on reconnaît l'œuvre de Kanjo. »

... L'étrangère aux délicats sourcils, prenant congé de Vivian, dit avec un sourire fluide :

¹⁹ Démon.

« Je vais, ce soir, invoquer le Baku. Il ne me visite plus en ce moment. Les heures nocturnes me semblent démesurément longues. »

Elle soupira avec grâce :

« Comme vous aviez raison tout à l'heure ! Le bonheur n'est jamais rond. »

XXVII

Pour avoir vu la Mort

The sole true Something. – This, in Limbo's Den.
It frightens Ghosts, as here Ghosts frighten men.
Thence cross'd unseeing – and shall some fated hour
Be pulveriz'd by Demogorgon's power
And given as poison to annihilate souls –
Even now it shrinks them – they shrink in as moles
(Nature's mute monks, live mandrakes of the ground)
Creep back from Light – then listen for its sound ; –
See but to dread, and dread thy know not why, –
The natural alien of their negative eye.

“Tis a strange place, this Limbo! – not a Place
Yet name it so; – where Time and weary Space
Fettered from flight, with nightmare sense of fleeing,
Strive for their last crepuscular half-being ;
Lank Space, and scytheless Time with branny hands
Barren and soundless as the measuring sands,
Not mark'd by flit of Shades, – unmeaning they
As moonlight on the dial of the day !

COLERIDGE : *Limbo*.

La seule Vérité... Voici, dans l'ancre des Limbes.
Elle épouvante les Fantômes, comme ici-bas les Fantômes
[épouvantent les humains.
Elle a traversé l'espace sans être saisie, et elle sera, à une heure
[prédestinée,
Réduite en poudre par la puissance de Démogorgon,
Et versée comme poison pour anéantir les âmes.
Dès maintenant, elles les racornissent : – elles se racornissent
[elles-mêmes ainsi que les taupes,
(Moines muets de la Nature, vivantes mandragores du sol,)
Se retirent en rampant de la Lumière, puis en écoutent le son
[lointain,
Ne voient que pour s'épouvanter, et redoutent elles ne savent
[quoi, –
L'étrangeté naturelle de leur œil négatif.

C'est un lieu étrange que ces Limbes ! – non point un Lieu,
Quoiqu'on l'ait nommé ainsi, – où le Temps et l'Espace lassé
A l'essor enchaîné [et pourtant] avec la sensation de cauchemar
[de la fuite,
Luttent pour leur dernière demi-existence crépusculaire,
L'Espace décharné et le Temps sans faux avec des mains couleur
[de son,
Stérile et muet comme les sables rythmiques,

Sans empreinte sous l'errance des Ombres, – dénuées de
[signification
Comme le clair de lune sur le cadran du jour !

Natacha revenait douloureusement vers l'existence, ainsi qu'une lente Alkestis dont les yeux se sont familiarisés avec les ténèbres. Elle semblait, étrangère aux choses terrestres, regretter le fleuve somnolent où bleussent les lotus funéraires. La première chose qu'elle perçut, lorsque les brouillards embrasés du délire se dissipèrent, ce furent les roses roses et les iris noirs que Géraldine lui avait apportés.

La jeune fille sentit flotter en elle une langueur attendrie.

Une rose très large épanouissait la violence amoureuse de ses effluves... Elle la respira passionnément. Ainsi qu'une ivresse, l'odeur troubla son cerveau affaibli.

« Géraldine, murmura-t-elle, pour la joie d'entendre ce nom dans le silence, Géraldine... » La porte s'ouvrit, et, à travers un enchantement confus, Natacha entrevit la chevelure automnale de Mme de Vauriel. En un bruissement d'étoffes pareil au bruissement des feuilles remuées, la jeune femme s'approcha d'elle.

Une contemplation de prêtresse devant la Divinité absorba Natacha. Elle tendit les mains vers l'Image lumineuse et sanglota éperdument... Un flot d'étoiles coula de ses veines...

Lorsqu'elle revint à la réalité, elle prit les doigts de Mme de Vauriel :

« N'ayez plus aucune crainte, Géraldine. Je serai pour vous, puisque vous l'avez voulu, une amie si humble et si lointaine ! Vous ne m'éviterez plus, et je retrouverai sans contrainte cette simplicité fraîche que j'aime en vous... Vous me laisserez demeurer un peu dans votre ombre, n'est-ce pas ?

–Je vous promets, dit Géraldine, touchée d'une miséricorde affectueuse, je vous promets toute mon amitié, Natacha. »

Avec une force étrangement renouvelée, la malade enlaça Mme de Vauriel.

En retournant chez elle, la jeune femme rêvait profondément. La résignation adorante de Natacha, par sa ferveur et son humilité, avait amolli sa résistance. Elle se sentait attirée vers ce mystérieux amour féminin, si véhément et si doux. Le baiser de la jeune fille avait brûlé ses lèvres d'une flamme de parfum.

XXVIII

Les Sables qui mentent

There is nothing to remember in me,
Nothing I ever said with a grace,
Nothing I did that you care to see,
Nothing I was that deserves a place
In your mind, now I leave you, set you free.

Conceded! In turn, concede to me,
Such things have been as a mutual flame.
Your soul's locked fast, but, love for a key,
You might let it loose, till I grew the same
In your eyes, as in mine you stand : strange plea !

... How strange it were if you had all me,
As I have all you in my heart and brain,
You, whose least word brought gloom or glee,
Who never lifted the hand in vain –
Will hold mine yet, from over the sea !

Strange, if a face, when you thought of me,
Rose, like our own face present now,
With eyes as dear in their due degree,
Much such a mouth, and as bright a brow,
Till you saw yourself, while you cried "Tis She!"

Well, you may, you must, set down to me
Love that was life, life that was love ;
A tenure of breath at your lips' degree,
A passion to stand as your thoughts approve,
A rapture to fall where your foot might be.

BROWNING : *James Lee's Wife, IX, On Deek.*

Il n'y a rien de moi dont on puisse se souvenir,
Rien que j'aie jamais dit avec grâce,
Rien que j'aie fait et que tu te soicies de contempler,
Rien que j'aie été et qui mérite une place
Dans ton esprit, maintenant que je te quitte et que je te laisse
[libre.

Je te le concède ! En retour, concède-moi
Que de pareilles choses ont été, ainsi qu'une flamme mutuelle.
Ton âme est durement fermée, mais, ayant l'amour pour clef,
Tu aurais pu l'ouvrir, jusqu'à ce que je fusse telle
A tes yeux que tu apparais aux miens... L'étrange plaidoyer !

... Combien il serait bizarre que tu m'eusses toute,
Comme je te possède, moi, dans mon cœur et dans mon

[cerveau,
Toi dont la moindre parole apportait l'ombre ou la réjouissance,
Toi qui jamais ne tendis vainement la main
Qui gardera la mienne malgré tout, à travers la mer !

Combien il serait bizarre que mon visage, lorsque tu pensais à
[moi,
S'élevât, comme ton visage présent maintenant,
Avec des yeux aussi chers dans leur exact degré de
rayonnement,
Avec une bouche pareille et un front aussi radieux,
Jusqu'à ce que tu te visses toi-même pendant que tu t'écriais :
[C'est Elle !

Eh bien ! tu peux, tu dois me faire crédit
D'un amour qui fut la vie, d'une vie qui fut l'amour,
Une durée de souffle selon le commandement de tes lèvres,
Un ravissement qui s'abattait où erraient tes pas.

Un mois plus tard, Géraldine s'installait dans sa villa de Nice. Le jardin était une féerie d'Armide ou de Morgane. Les branches noires d'un sapin s'éclairaient d'une constellation de roses grimpantes. Des platanes retombait la fusée mauve et bleue des glycines. Les oliviers, ondoyants ainsi qu'une mer pâle, mêlaient leurs remous glauques à la neige des orangers. Les murs étaient revêtus de pétunias comme d'un lourd manteau de pourpre. Des champs de violettes exhalaient tout le regret de leur âme triste, et les magnolias et les palmiers jetaient dans la gamme magique leur note orientale.

Géraldine venait de recevoir une lettre de Natacha. La jeune fille lui annonçait sa prochaine arrivée dans le Midi et lui renouvelait ses promesses de résignation. Mais, sous le calme des paroles, frémissait imperceptiblement une sourde révolte dissimulée.

Mme de Vauriel remarqua l'agitation étrange de Raoul lorsqu'elle lui apprit la venue de la jeune Russe. Depuis qu'ils avaient quitté Paris, il ne maîtrisait plus son mécontentement morose.

Natacha rejoignit Vivian dans sa maison au bord des vagues miroitantes. Le vaste et divin murmure rythmait les heures vécues et berçait les heures rêvées. L'odeur des algues montait vers les fenêtres. Une saveur d'eau et de sel laissait aux lèvres une fraîcheur incomparable. Sur les flots, se violaçaient des plaques d'émail translucide. Devant l'Espace, Natacha s'enorgueillissait d'un glorieux affranchissement. Comme un poison guérit d'un autre poison, l'inquiétude de la mer calmait la fièvre de son âme indisciplinée.

Par un crépuscule bleu de lin, Natacha songeait à Géraldine.

« Si elle ne s'était point détournée de moi, quelle paix eût rasséréiné mon cœur éperdu ! Il me semble que je vais, dans la nuit, vers une mort sans consolation.

« Oh ! l'amertume de lui avoir menti ! Je voudrais me jeter à ses genoux, pour des larmes expiatoires... Ainsi que les antiques Châtiés en proie aux Euménides, je suis poursuivie par d'obscures puissances... »

Elle contempla la mer.

« Je sens gronder en moi la haine effroyable de mon passé. J'ai été la créature du hasard, j'ai dispersé mes caresses selon le gré du vent et du chemin. J'ai été prodigue d'une ivresse dont je ne soupçonnais ni la force ni le péril. J'ai été l'amante sans amour, la maîtresse sans ardeur, et maintenant je souffre à mon tour d'un silence lointain. Je porte au cœur une douloureuse et vaine constance. Géraldine ne m'accordera jamais une tendresse, même fugitive. Elle se dérobe lorsque je lui offre tout ce qui me reste de sûr et de sincère. »

Un dégoût âcre de nausée la souleva.

« Je voudrais laver mon corps et mon âme, également souillés par les vils baisers des hommes. Je voudrais me laver dans la Mer infinie et revenir vers Géraldine, absoute et purifiée. »

Ses orageux sourcils se contractèrent.

« J'aurai du moins, en mon existence de mensonge, un effort de loyauté, résolut-elle. Je trouverai la droiture et le courage de rompre avec lui. L'absence brève deviendra la séparation définitive. Cet homme m'est odieux plus que tous les autres hommes. Il est mon vivant remords. »

... Lorsque Raoul s'assit auprès d'elle, il pesa entre eux un silence lourd de pressentiments. La jeune fille allait prononcer les paroles irrévocables qui la délivreraient, lorsqu'une de ces visions suraiguës qui évoquent tout l'autrefois et tout le demain lui révéla les conséquences de cette rupture... L'éloignement de Raoul serait aussi l'éloignement de Géraldine.

A cette pensée, un sursaut d'agonisante secoua ses membres. Elle crut sombrer dans une nuit sans étoiles.

Lamentablement, elle se tut.

« Au revoir, insista Raoul sur le seuil.

– Au revoir, » murmura-t-elle, dans un mépris de sa propre lâcheté.

Ces deux mots ressemblaient à l'écho sans joie d'une parole fervente.

Délivrée de cette présence, elle s'accouda sur le balcon et rêva longtemps devant l'abîme gris de cendre. Son âme était vaste et sombre comme la Mer, et le désir de la Mort montait en elle avec les tristesses du soir.

XXIX

Quintessences

Not mine own fears, nor the prophetic soul
Of the wide world dreaming on things to come,
Can yet the lease of my true love control,
Supposed as forfeit to a confined doom.
The mortal moon hath her eclipse endured
And the sad augurs mock their own presage ;
Incertainties now crown themselves assured
And peace proclaims olives of endless age.
Now with the drops of this most balmy time
My love looks fresh, and Death to me subscribes,
Since, spite of him, I'll live in this poor rhyme,
While he insults o'er dull or speechless tribes :
And thou in this shalt find thy monument,
When tyrants' crests and tombs of brass are spent.

SHAPESPEARE : *Sonnets*, CVII.

Ni mes propres craintes, ni l'âme prophétique
Du large univers songeant aux choses à venir,
Ne peuvent déterminer la durée de mon constant amour,
Que l'on suppose condamné à un Destin borné.
La lune mortelle a subi son éclipse,
Et les douloureux augures raillent leur propre présage ;
Les incertitudes maintenant assurées se couronnent elles-
[mêmes,
Et la paix annonce les oliviers d'un âge sans fin.
Ores, grâce aux gouttes de ce temps balsamique,
Mon amour garde son frais aspect, et le Trépas se soumet à moi,
Puisque, malgré lui, je vivrai dans ces pauvres rimes,
Tandis qu'il insulte les multitudes stupides ou sans paroles,
Et [puisque] tu trouveras en celles-ci ton monument,
Lorsque les armoiries des tyrans et les tombes de bronze auront
[disparu.

Le couchant ourlait d'opales les vagues. Des roses s'inclinaient,
ployant sous leur parfum, dans le petit salon de Mme de Vauriel.
L'atmosphère bleue encadrait sa grâce indécise. Géraldine
semblait le vivant reflet du crépuscule sur la mer.
Afin d'expliquer sa longue absence, Raoul déplorait
intarisamment d'imaginaires pertes de jeu à Monte-Carlo,
lorsque Cliffmere entra. Par un raffinement féminin, le jeune
homme avait orchestré ses vêtements en une mélancolique
symphonie grise, où s'attendrissait, diminuendo pâissant, la
note mauve de la cravate.

Exquis et quintessencié, il sourit à M. et Mme de Vauriel d'un sourire langoureux.

« Je ne sais si je dois plaindre votre myopie ou admirer votre distraction, mon cher Raoul, modula-t-il, aussi malveillant qu'une petite bourgeoise provinciale. Vous m'avez dépassé tout à l'heure sans me voir sur la route du Gofle Juan, au moment où vous entriez, avec une promptitude presque furtive, dans une villa gracieusement fleurie. Si vous n'étiez le mari modèle que les douairières proposent en exemple à leurs gendres récalcitrants, j'aurais pu croire à un mystérieux rendez-vous. »

Géraldine tressaillit, puis se redressa de toute sa bravoure féminine. Elle n'accorderait pas à ce malicieux esthète la satisfaction narquoise de savourer son angoisse.

Dès qu'il fut parti, après s'être répandu en de doucereuses phrases de congé, Mme de Vauriel se retourna vers son mari.

« Pourquoi ce mensonge ? demanda-t-elle sans ambages. Pourquoi m'avoir caché cette visite à Mlle de Smyrnoff ? »

Raoul balbutia de lourdes explications. Un mépris resserra les lèvres de la jeune femme devant cette stupide trahison. Avec une nuance de hauteur, elle coupa court aux phrases pesantes de Raoul.

« Tout cela, d'ailleurs, a si peu de portée ! »

Mais le dédain de son regard ne se démentit point.

XXX

Kassandra prophétise

HAMLET

O my prophetic soul !

SHAKESPEARE : *Hamlet*, I, 5.

O mon âme prophétique !

Two loves I have a comfort and despair,
Which like two spirits do suggest me still.

SHAKESPEARE : *Sonnets*, CXLIV

J'ai deux amours, l'un de consolation et l'autre de désespoir,
Qui, ainsi que deux esprits, influent encore sur moi.

La robe rouge de Natacha brûlait comme une flamme dans la pénombre où se recueillait le salon de Géraldine.

« Jamais je n'oublierai la douceur consolante que vous m'avez témoignée pendant ces heures de fièvre, disait-elle ardemment. Jamais je n'oublierai votre front penché vers mon réveil. Lorsque vous me regardiez, il me semblait que des pétales de roses s'effeuillaient sur mes paupières. »

De ses prunelles loyales, Géraldine défia les prunelles de Natacha.

« J'ai l'âme trop simplement exclusive, appuya-t-elle, pour comprendre qu'une femme puisse porter au cœur deux tendresses parallèles. L'une doit fatalement dominer l'autre, et la détruire peu à peu. »

Elle s'arrêta, puis d'une phrase aiguë et directe comme un dard :

« Est-ce moi que vous aimez, Natacha, ou... mon mari ? »

La jeune fille chancelait, atteinte profondément.

« Je n'aime point M. de Vauriel, » affirma-t-elle de toute sa douloureuse sincérité. Elle allait protester encore : « Il ne m'inspire qu'une répulsion dédaigneuse. » Cependant, prudente, elle réprima ce cri véritable.

Elle ajouta :

« J'ai pour lui la banale cordialité qu'une passante accorde à un passant, Géraldine, mais pour vous... »

Avant qu'elle eût achevé, Lady Gwladys, fleur du vent délicate et frissonnante, parut sur le seuil. Elle apportait à Mme de Vauriel une invitation de la duchesse d'Eastbourne.

Géraldine, cédant aux supplications enveloppantes de la jeune Anglaise, promit de la rejoindre à Monte-Carlo le surlendemain.

Tremblante encore, Natacha prit congé de Géraldine, rassurée et convaincue par la véhémence de la jeune fille.

M. de Vauriel guettait son départ dans une allée blonde, où montait, ainsi qu'une fumée de soleil, le souffle d'or des giroflées.

Il vint à elle, et, hâtivement, la pressa d'une brève requête :

« Après-demain, veux-tu, Natacha ? »

Elle protesta vainement. Tout son être s'éloignait, d'un frisson de refus. Il y a, dans toute femme qui se dérobe, l'ondoiement d'une Naïade fuyante.

L'insistance de Raoul se fit brutale.

« Soit, consentit avec effort la jeune Russe. Mais je sens que vous me poussez à une dangereuse folie. »

Les pressentiments ressemblent à la voix mystérieuse de Cassandra. Ils sont la prophétie obscure que l'on n'écoute jamais.

XXXI

L'Hôte sans Ivresse

These statues round us stand abrupt, distinct,
The strong in strength, the weak in weakness fixed,
The Muse for ever wedded to her lyre,
Nymph to her fawn, and Silence to her rose :
See God's approval on his universe !
Let us do so – aspire to live as these
In harmony with truth, ourselves being true !

BROWNING : *In a Balcony.*

Les statues autour de nous se dressent abruptes, détachées,
Les fortes fixées dans leur force, les faibles dans leur faiblesse,
La Muse à jamais unie à sa lyre,
La Nymphé à son faon et le Silence à sa rose.
Vois l'approbation de Dieu sur son univers !
Agissons ainsi, aspirons à vivre comme elles
En harmonie avec la vie, étant nous-mêmes véritables !

Vivian et Natacha s'attardaient sous les oliviers, en face de la mer.

« Je ne comprends pas, disait la jeune Russe, pourquoi vous m'avez été si généreusement secourable. Je sais que vous blâmez l'insincérité lâche de ma vie. Et pourtant, lorsque je vous ai dévoilé mon secret misérable, vous ne vous êtes point aussitôt détournée de moi. »

Elle s'arrêta, puis, de tout son inutile regret :

« Vous ne pouvez plus me garder l'amitié d'autrefois, Vivian.

– L'amitié, dit avec lenteur la poétesse, est irrévocable comme un serment : « For richer for poorer, for better for worse, » selon la solennelle formule anglicane. Je suis venue vous apporter librement une affection fraternelle que je ne reprendrai plus. »

Il y eut une pose solennelle.

« L'amitié est la seule tendresse qui se soit glissée dans mon âme. Ma froideur de fille du Nord m'a toujours préservée de la véhémence charnelle de l'amour. Je suis pareille à un convive sans faim ni soif devant un festin où s'assouviennent, gloutons, les appétits et les convoitises. L'exaspération de ces animalités m'étonne, et à cet étonnement se mêle un dégoût réfléchi.

– Puissiez-vous ne jamais être atteinte d'amour ! » soupira la jeune Russe.

Vivian sourit, d'un sourire assuré.

« Il y a en moi une force invincible contre laquelle l'amour se heurterait en vain : la force du mépris. Des amants velus m'ont jadis confié leurs transports et leurs extases. Jamais la laideur humaine ne m'apparut aussi lamentable. Et je connus la fierté

bienfaisante du dédain. Un homme amoureux ressemble, trait pour trait, à un gorille en rut.

– Que vous êtes étrange, Vivian ! pensa tout haut Natacha. Je vous l'ai dit, vous avez une âme métallique. Cependant vous chérissez les strophes brûlantes et douloureuses comme des blessures. Toute l'éloquence passionnée vous est familière. Vous-même avez jeté vers l'infini des sanglots fébriles et frénétiques.

– Je suis une Mangeuse de Parfums, Natacha. »

Une fumée bleue s'élevait, dans un irréel essor.

« Quel miracle que la fumée ! admira Vivian. Selon les Japonais, le feu est le principe mâle et la fumée le principe femelle. Elle a, en vérité, le charme insaisissable et mystérieux de la femme. »

Les oliviers et la mer encadraient un songe hellénique. Des feuillages à l'ombre grise se répandait éternellement un crépuscule ionien.

XXXII

Le Masque tombe

... I pray you, in your letters,
When you shall these unlucky deeds relate,
Speak of me as I am, nothing extenuate,
Nor set down aught in malice; then must you speak
Of one that loved not wisely but too well ;
... of one whose hand,
Like the base Indian, threw a pearl away
Richer than all his tribe ; ...

SHAKESPEARE: *Othello*, V, 2

... Je vous en prie, dans vos dépêches,
Lorsque vous relaterez ces actes lamentables,
Parlez de moi tel que je suis, n'atténuez rien,
Ni n'enregistrez rien dans un esprit de méchanceté ; vous
[parlez alors
D'un qui aima, non point sagement, mais trop bien ;
... d'un dont la main,
Comme celle du vil Indien, rejeta une perle
Plus magnifique que toute sa tribu ; ...

Mon âme est un jardin défleuri, écrivait Natacha à Mme de Vauriel.

Elle ajoutait :

Je disparaîtrai bientôt de votre existence, comme la plus vaine des ombres. Je sais que mon image vous est importune et presque haïssable.

Dans quelques jours, je partirai pour la Russie, Géraldine. Je voudrais emporter là-bas le charme d'une heure qui ne fût point d'amertume. Je voudrais emporter l'écho de vos paroles et le reflet de votre visage adoucis par le soulagement de ce prochain départ qui vous délivrera de ma présence. Je voudrais m'en aller avec le Souvenir plus cher que l'Espoir, le Souvenir d'un instant où vous ne m'auriez point repoussée.

Dites-moi sans impatience cet adieu plein de miséricorde que j'attends comme d'autres attendent le premier mot d'amour...

Je vous envoie toute ma mélancolie, toute ma tendresse douloureuse, toute mon âme sincère...

Une impétueuse mansuétude s'empara de Géraldine. La tristesse vraie qui sanglotait sous ces paroles l'émut ainsi qu'un appel de moribonde.

Oublieuse de sa promesse à Lady Glawdys, elle se hâta vers la villa du Gofle Juan.

En route, elle redonnait la vie de la mémoire à tant d'heures amères et charmantes. Elle revoyait la Tamise aux bleus de

sommeil et aux verts de rêve, les flots alentis et qui charriaient les barques frêles, pareilles à des conques, et les maisonnettes qui épanouissaient leur rire de chèvrefeuille et de clématite. Le visage équivoque de Natacha surgissait devant elle.

Elle interrogea vainement le front d'une brutalité virile et les yeux où dormaient toutes les trahisons féminines. Sa pensée claire ne pouvait déchiffrer l'Androgyne dont les caresses vénales aillaient vers l'homme et les rêves délicats vers la femme, et qui mentait par intérêt à l'un et par amour à l'autre.

Géraldine avait frôlé, sans la deviner, cette maîtresse aux désirs d'amant, cette dupe du hasard qui s'était trop pliée à toutes les compromissions pour perdre l'habitude du subterfuge et de la ruse. Mme de Vauriel ignorerait toujours quelle sincérité tendre survivait à ce passé abject et s'offrait désespérément à l'Amie lointaine.

Devant la grille de la villa, Géraldine sentit rôder le pas de la Fatalité. Une voix muette lui ordonnait impérieusement de partir, de ne point affronter l'Inconnu. Un instant, elle hésita... Mais la Destinée ne permit point qu'elle trompât ses desseins obscurs.

Géraldine sonna, faiblement, lentement, et comme dans l'effroi de ce qui devait être.

Le jardinier vint lui ouvrir. C'était un paysan niçois, qui répondit avec une hébétude stupide à l'interrogation de Géraldine. Il paraissait ne la comprendre qu'à moitié. L'ahurissement profond des campagnards arrachés à leurs blés et à leurs vignes alourdisait encore son visage bas. Grommelant une phrase sourde que Géraldine ne put saisir, il entrebâilla la porte de la maison.

Longtemps, la jeune femme attendit, dans un boudoir glauque où s'attardait un reflet de la mer... Soudain, un murmure coupé de baisers et de râles la fit tressaillir mortellement. Elle avait reconnu la voix de Natacha et celle de son mari... Elle se souvint que la pièce où se prolongeaient ces bruits trop expressifs était la chambre à coucher de la jeune Russe.

De toute sa force exaspérée, elle heurta à la porte close... Il y eut un chuchotement confus, puis un pesant silence.

Natacha parut enfin.

Le vêtement désordonné révélait les seins menus, à peine éclos, des seins d'androgyne ou de gracile adolescente. L'étoffe onduleuse ruisselait en plis fluides autour des hanches d'éphèbe... Ce corps d'Adonis féminin troublait par sa voluptueuse insexualité. L'indécision des contours donnait l'impression à la fois vague et précise d'une merveilleuse ébauche. Dans les veines bleuissait un sang de fleurs, plus fraîchement vigoureux qu'une sève. Toute cette chair, d'une infécondité presque virginale, embaumait et s'offrait ainsi qu'une floraison sans fruit. C'était une demi-nudité à la fois chaste et perverse, hésitante et révélatrice.

En voyant Géraldine, aussi froidement immobile qu'une Niobé, la jeune fille blêmit. Toutes deux, sans mouvement et sans voix, se regardèrent...

Les yeux de Géraldine concentrèrent tout leur mépris farouche... Les yeux de la jeune Russe, des yeux de bête expirante, implorèrent en vain. Dans un angle obscur, Raoul, complice ridicule, se rhabillait hâtivement.

Natacha haletait, à la façon d'une femme qui meurt de soif. Des sanglots filtraient à travers ses lèvres détachées... Enfin, des paroles jaillirent, avec l'incohérence des grandes douleurs...

« Oh ! Géraldine ! oh ! Géraldine !... Et pourtant, si tu savais... J'étais une pauvre âme pareille à toutes les âmes incertaines. Je n'étais ni bonne ni mauvaise... J'étais un peu le crépuscule avant l'aurore... Et, si je t'avais croisée plus tôt sur mon chemin, toi si loyale, je n'aurais pas été l'être lamentable que je suis devenue... Mais je t'ai rencontrée trop tard... »

Fiévreusement, elle arracha le fil de perles qui s'égrena à ses pieds... Une de ces pensées futiles qui traversent l'âme pendant les angoisses démentes changea le cours de ses paroles.

« Ah ! Vivian me l'avait dit : les perles sont toujours hostiles et fatales. »

Elle reprit :

« C'est l'histoire banalement abjecte... J'étais la pauvreté souriante que l'insolence des riches trouve désarmée. J'étais l'orgueil surnois, n'ayant pour refuge que le silence. Mon âme sans discipline aspirait indomptablement vers la liberté, vers le luxe, vers la Beauté, inaccessible en son temple d'or... Et je suis devenue l'équivoque passante à l'affût de conquêtes lucratives. J'ai vendu mes caresses à d'autres avant vous, continua-t-elle en s'adressant à Raoul. Mais je ne les ai pas aimés, et vous non plus, je ne vous ai pas aimé.

« J'ai été la maîtresse mercenaire qui farde sa prostitution clandestine.

« Une seule pensée me sourit et me console dans mon désespoir : c'est que je n'ai point aimé ces hommes et que je ne vous ai point aimé... La vaine possession du corps est, après tout, si peu de chose !... »

Elle s'interrompit, secouée par la véhémence d'un sanglot.

« Il faut que vous compreniez, Géraldine... Il faut que vous sachiez... Je suivais ma route misérable lorsque vous m'êtes apparue. Vous étiez la blancheur des songes, l'Irréel incarné. Je vous ai aussitôt aimée d'un douloureux amour, le seul qui ait fait merveilleusement frémir toutes les fibres meurtries de mon cœur... En vérité, si je vous avais rencontrée plus tôt, je ne serais pas devenue ce que je suis...

« Enfin, mesurant toute l'étendue de ma trahison, j'avais résolu de partir... Là-bas, j'aurais oublié peut-être. Le temps aurait coulé, comme une eau fraîche, sur ces blessures envenimées, et lentement, lentement, j'aurais vu s'éloigner les regrets, estompés et tels que des rives bleuies. Je voulais ne vous laisser qu'un souvenir imprécis et pâle, Géraldine, le vague souvenir d'un visage indifférent... Vous n'auriez eu pour moi ni mépris ni haine. C'était tout ce que pouvait espérer et convoiter l'humiliation de mon amour. »

Elle s'arrêta, ployée par un fardeau.

« Le seul être que j'aie sincèrement aimé m'accable avec justice. J'ai mérité sa haine et son dégoût... »

Raoul semblait l'incarnation de la lâcheté séculaire des hommes devant leur parjure dévoilé. Pitoyable et comique, il essayait de passer inaperçu... Géraldine ne paraissait ni le voir ni entendre les paroles gémissantes de Natacha.

La jeune Russe comprit le jugement muet de cette femme lointaine.

Pourtant, elle osa tenter un misérable effort.

« En vérité, je ne vous ai pas menti... Me croyez-vous, Géraldine ? »

Mme de Vauriel ne lui répondit pas. Son regard flétrit la suppliante.

La jeune fille demeura les yeux fixes devant l'Irréparable.

Lentement, Géraldine sortit... Elle n'avait eu ni un regard ni un mot pour l'homme stupidement effaré. Il était au-dessous de sa colère. Toute sa réprobation frappait celle qui avait été pour elle le Péril et la Tentation.

Son âme se dédoublait d'une façon étrange. Il y avait en elle deux êtres : l'un qui pleurait obscurément et l'autre qui le regardait souffrir.

XXXIII

Meilleure Amitié

CLEOPATRA

My resolution's placed, and I have nothing
Of woman in me : now from head to foot
I am marble-constant ; now the fleeting moon
No planet is of mine.

SHAKESPEARE : *Antony and Cleopatra*, V, 2

CLEOPATRE

Ma résolution est fixée, et je n'ai plus rien
En moi de la femme : maintenant, de la tête aux pieds,
Je suis constante à l'égal du marbre ; maintenant la lune fugitive
N'est plus la planète qui me domine.

CLEOPATRA

I am fire and air ; my other elements
I give to baser life.

Id., ib.

CLEOPATRE

Je suis du feu et de l'air ; mes autres éléments,
Je les rends à la vie abjecte.

Natacha, délivrée du complice grotesque, se vêtit méthodiquement, avec des gestes calmes. Sans hâte, elle franchit le seuil et traversa le jardin.

L'appel de Vivian, qui rentrait d'une promenade, l'arrêta devant la grille.

« J'ai tout compris, dit la poétesse, dont la voix avait perdu sa clarté métallique et s'adoucisait en des inflexions craintives et des frissons pitoyables. J'ai vu sortir Géraldine, puis Raoul... »

Elle trembla de tous ses membres déliés.

« Qu'allez-vous faire, Natacha ? »

La jeune fille la regarda en face, affermissant sa résolution désespérée.

« Que feriez-vous à ma place ? »

Vivian n'osa répondre.

« Je ne vous mentirai pas, Vivian. Vous êtes trop droite et trop loyale... Et puis vous avez une âme inébranlable... Je sens que vous m'approuverez. »

Les yeux de Vivian l'enveloppèrent d'une ferme tendresse au-dessus des lâches hésitations sentimentales.

« Géraldine a été pour moi l'amour décisif, l'amour qui pétrit toute une destinée, continua la jeune Russe. Je ne puis endurer l'équité de son mépris. Je ne puis survivre à l'horreur de moi-

même. Il n'y a qu'une seule purification, Vivian, vous le savez comme moi. »

La poétesse l'avait écoutée en silence. Une implorante faiblesse s'épouvantait et se rebellait en elle. L'affection piètrement humaine luttait contre l'affection inhumaine et supérieure.

« *Il n'y a point de plus grand amour que l'amitié,* » avait-elle dit autrefois. Elle avait ajouté : « *L'amour est le renoncement et le sacrifice.* »

Il fallait, à cette heure, dominer la détresse qui jetait éperdument son cri involontaire... Pourtant, Vivian ne put réprimer une protestation, anxieuse comme un sanglot.

« Il y a l'expiation de vivre, Natacha, plus noble et plus cruelle. »

Mais sa voix demeurait incertaine. L'assurance qui s'impose n'y vibrerait point.

Désintéressée de sa douleur, elle songeait à celle de Natacha. L'inefficacité des faillibles secours apparaissait irréfutablement devant la guérison certaine de la Mort.

« Pour qui m'obstinerais-je, maintenant ? répétait la jeune fille. Pour quel rêve ou quelle chimère ? L'existence ne me donnera plus qu'un lâche oubli. Le regret s'atténuera. Les remords pâliront. Et ainsi je perdrai tout ce qui fut un instant douloureux et véritable en mon âme. Je veux emporter dans l'au-delà mon vivant repentir... »

La poétesse se rapprocha d'elle. Ses yeux avaient l'inexprimable regard de ceux qui voient agoniser un être cher. Elle refoula les paroles de véhémence persuasion qui montaient jusqu'à ses lèvres. Sa courageuse amitié fut plus forte que l'instinctif recul devant l'Acte Solennel. Elle savait que la vie par elle-même n'est qu'une conception relative, et que seul le Hasard crée l'importance ou la non-valeur de l'existence humaine. Natacha avait choisi entre l'avenir trouble et la paix de l'enveloppant sommeil.

La poétesse crispa son angoisse.

Avait-elle le droit et le devoir de s'opposer à la détermination de Natacha ? Pouvait-elle lui donner en échange une joie plus large que cette sérénité ?

La beauté de la Mort lui apparut. Elle la contempla en silence. Et, de tout son dévouement, exalté hors des limites du cœur jusqu'à l'infini de l'âme, elle convoita pour la jeune fille cette splendeur muette, cet Absolu qui dépasse la compréhension et le désir.

Le respect anglo-saxon de la libre et calme volonté s'affirmait aussi en elle. Elle ne lisait point sur le front de Natacha un aveugle désespoir, mais une décision réfléchie.

« Que feriez-vous à ma place, Vivian ? » répéta la jeune fille.

La poétesse interrogea sa conscience et répondit :

« Je ferais ce que vous allez faire. »

Elle tendit à la mourante sa main qui tremblait, malgré sa vaillance. Le souvenir de l'ancienne communion qui la liait étroitement à Natacha la déchirait par sa douceur. Tout son être n'était qu'une lamentation contenue. Mais elle trouva, dans sa ferveur généreuse, la force de répondre.

« Je vous donne raison, Natacha, parce que je vous aime plus que l'attachement que j'ai pour vous. Je vous aime en-dehors de vous-même. Parce que vous m'êtes chère profondément, je vous approuve. Et je sais qu'en agissant ainsi, j'agis selon la meilleure amitié. »

Pour la première fois pendant leur longue fraternité, elles s'embrassèrent.

... La jeune fille ouvrit la grille et sortit...

Vivian, seule, pleura héroïquement des larmes sans faiblesse.

XXXIV

L'Éternité mouvante

I will go back to the great sweet mother,
Mother and lover of men, the sea.
I will go down to her, I and none other,
Close with her, kiss her and mix her with me ;
Cling to her, strive with her, hold her fast ;
O fair white mother, in days long past
Born without sister, born without brother,
Set free my soul as thy soul is free.

O fair green-girdled mother of mine,
Sea, that art clothed with the sun and the rain,
Thy sweet hard kisses are strong like wine,
Thy large embraces are keen like pain.
Save me and hide me with all thy waves,
Find me one grave of thy thousand graves,
Those pure cold populous graves of thine
Wrought without hand in a world without stain.

I shall sleep, and move with the moving ships,
Change as the winds change, veer in the tide ;
My lips will feast on the foam of thy lips,
I shall rise with thy rising, with thee subside ;
Sleep, and not know if she be, if she were,
Filled full with life to the eyes and hair,
As a rose is fulfilled to the roseleaf tips
With splendid summer and perfume and pride.

This woven garment of nights and days,
Were it once cast off and unwound from me,
Naked and glad would I walk in thy ways,
Alive and aware of thy ways and thee ;
Clear of the whole world, hidden at home,
Clothed with the green and crowned with the foam,
A pulse of the life of thy straits and bays,
A vein in the heart of the streams of the sea...

... And grief shall endure not for ever, I know.
As things that are not shall these things be :
We shall live through seasons of sun and of snow,
And none be grievous as this to me.
We shall hear, as one in a trance that hears,
The sound of time, the rhyme of the years ;
Wrecked hop and passionate pain will grow
As tender things of a spring-tide sea.

Sea-fruit that swings in the waves that hiss,
Drowned gold and purple and royal rings.
And all time past, was it all for this ?
Times unforgotten and treasures of things ?
Swift years of liking and sweet long laughter,
That wist not well of the years thereafter,
Till love walk, smitten at heart by a kiss,
With lips that trembled and trailing wings ?

**SWINBURNE : *Poems and Ballads*, f.s.
The Triumph of Time.**

Je retournerai à la génératrice vaste et douce,
Génératrice et amante des hommes, – la mer. –
Je descendrai jusqu'à elle, moi et non point un autre,
Afin de l'étreindre, de l'embrasser et de la mêler à moi,
De m'attacher à elle, de lutter avec elle et de la retenir
[étroitement.

O belle et blanche génératrice, en depuis longtemps enfuis
Née sans sœur, née sans frère,
Affranchis mon âme à l'égal de ton âme libre.

O ma belle génératrice à la ceinture verte,
Mer, que revêtent le soleil et la pluie,
Tes doux et rudes baisers sont puissants comme le vin,
Tes larges étreintes sont aiguës comme la douleur.
Sauve-moi et cache-moi sous toutes tes vagues,
Trouve-moi une tombe parmi tes milles tombes,
Tes pures et froides tombes populeuses
Creusées sans [le secours des] mains en un monde sans tache.

Je dormirai, et je rythmerai mes mouvements selon le
[mouvement des vaisseaux,
Je changerai comme changent les vents, je virerai selon les
[marées ;

Mes lèvres se repaîtront de l'écume de tes lèvres,
Je m'élèverai lorsque tu t'élèveras, avec toi je m'abaisserai ;
Je dormirai, ne sachant plus si Elle est, si Elle fut,
Emplie de vie jusqu'à ses yeux et ses cheveux,
Comme une rose est emplie jusqu'à l'extrémité de ses pétales
D'été splendide et de parfum et d'orgueil.

Ce vêtement tissé des nuits et des jours,
S'il était une fois rejeté et défait par moi,
Nu et joyeux je marcherai dans tes chemins,
Vivant et ayant connaissance de toi et de tes chemins ;
Délivré du monde entier, caché dans mon domaine,
Vêtu de vert et couronné d'écume,
[Je serai] une pulsation de la vie de tes détroits et de tes baies,
Une veine du cœur des courants de la mer...

... Et la douleur ne durera point toujours, je le sais.

Ces choses seront comme les choses non-existantes :
Nous vivrons à travers des saisons de soleil et de neige,
Et aucune ne sera douloureuse comme celle-ci me fut.
Nous entendrons, comme un [être] en extase qui entend,
Le bruit du temps, le rythme des années ;
L'espérance détruite et la douleur passionnée croîtront
Comme les tendres pousses d'une mer printanière.

Les fruits marins qui se balancent dans les vagues sifflantes,
Or noyé, pourpre, anneaux de royauté,
Et tout le temps passé, devaient-ils mener là ?
Ces temps inoubliés et ces trésors matériels ?
Ces rapides années d'amitié et de long et doux rire,
Qui n'avaient pas grand souci des années futures,
Jusqu'à ce que l'amour se réveille, frappé au cœur par un baiser,
Avec des lèvres qui tremblent et des ailes qui traînent ?

La jeune Russe détacha le bateau qui se trouvait toujours amarré
aux portes de la villa. Elle prit les rames, et le bercement des
vagues l'emporta vers le large.

Un engourdissement qui ressemblait à une paix heureuse s'était
emparé de son âme. Elle ne souffrait plus, – l'amertume du
passé et l'effroi de l'heure présente s'était confondu en une
immense stupeur.

Elle était éblouie devant la Mort qui ruisselait autour d'elle,
infinie comme la Mer.

Le calme de son esprit était si lucide qu'elle admira longuement,
presque amoureusement, la beauté du soleil sur les lames. La
lueur répercutée des remous pénétrait en elle, comme une joie
inexprimable. Il lui semblait qu'elle était devenue un rayon de la
lumière universelle.

Elle sentait déjà éclore sous son front la béatitude du Non-Être...

Natacha évoquait des images magiques. Elle croyait voir le
crépuscule glauque des profondeurs marines, l'ombre éternelle
où passent les reflets des monstres de la mer, où s'empourprent
les récifs de corail, où rougissent les anémones et les mousses
violette. D'étranges créatures se mouvaient, selon le rythme
des remous, hippocampes, pieuvres et crabes qui guettaient sa
chair de Noyée...

Elle entendit l'éternel bourdonnement des vagues et des marées
au-dessus de son ondoyant sommeil. Les algues s'entrelaçaient
parmi ses cheveux flottants et fluides. Les merveilleux poissons,
aux bleus d'argent, aux verts d'or ancien, aux iridescences de
perle et d'opale, glissaient comme de fugitifs arc-en-ciel dans la
pénombre changeante.

Tout ce qui fut l'existence et le passé était aboli sous l'éternité
mouvante des ondes... Elle dormait dans le gouffre de la Mer et
de la Mort.

Natacha ne ramait plus. Elle avait fermé les yeux. Son rêve était
si large que déjà la pensée s'était tue en elle. Elle entraînait avec
solennité dans le Néant...

Ce fut un éblouissement de soleil presque surnaturel sur ses paupières alourdies... Ce fut un bruit inconnu qui l'entourait, qui l'étreignait, qui l'enveloppait... Ce fut l'amertume de l'eau et la chute dans des gouffres insondables...

Hypnotisée par l'attraction de la Mer, elle s'était abîmée presque inconsciemment au fond des flots.

La révélation soudaine et complète qui dilate les prunelles des agonisants se fit en elle. Elle revit, dans un éclair surhumain, tout l'Autrefois lancinant et doux, le frisson des oliviers sur la route, la fontaine légère comme l'embrun, le fleuve prismatique, le banc moussu, et surtout le regard et le sourire et la chevelure automnale de Géraldine...

... Puis ce fut la Nuit verte, et l'oubli, et le sommeil heureux dans l'éternité de la Mer.